Poetes lustres
in
SHPS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posiesr00rebo

[Il existe une édition de 1840]
[illegible]

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

POÉSIES

DE

JEAN REBOUL.

[illegible]

SENLIS. — Imprimerie de Ch. Duriez,
rue Neuve de Paris, 5.

POÉSIES

PAR

JEAN REBOUL

DE NIMES,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

ET LITTÉRAIRE.

Nouvelle Édition,

REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

BOSTON COLLEGE HIGH SCHOOL

BOSTON COLLEGE

PARIS.

H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,

SE VEND

chez GARNIER FRÈRES, libraires,

13, place de la Bourse, | 214, Palais-Royal.

MDCCCXLII.

(1840)

1842

841.75

NOTICE.

C'est le privilége des beaux vers d'exciter de vives émotions et d'attirer l'attention sur le poëte qui les écrit. Ce privilége, aucun ouvrage peut-être, à notre époque, n'en a mieux et plus légitimement joui que ce livre dont nous offrons au public une sixième édition.

Depuis le jour où, par l'indiscrétion d'un ami, *l'Ange et l'Enfant* parut dans *la Quotidienne*, la curiosité des lecteurs, frappée du contraste entre le caractère de l'œuvre et la condition de l'auteur, n'a cessé de s'enquérir de lui, de tout ce qui se rapporte à lui.

Les intelligences les plus élevées et les plus ingénieuses se sont, en quelque sorte, disputé le plaisir d'analyser ce problème social et de raconter les développements de ce phénomène. Grâce à leurs travaux, nous pouvons aujourd'hui contenter ce désir de connaître, rarement satisfait pendant la vie d'un écrivain; car c'est une circonstance heureuse dans la fortune littéraire du poëte nîmois d'avoir vu son existence modeste mise en lumière ; l'intérêt pour l'œuvre s'est accru de tout l'intérêt que mérite une carrière honorablement remplie.

Jean Reboul est né le 23 janvier 1796. Son père, que conduisit au tombeau une lente et pénible maladie, exerçait la profession de serrurier ; l'honnête aisance qu'il s'était acquise lui permit de donner à son fils quelque éducation. Jean Reboul fut donc placé dans un pensionnat de Nîmes et vint y chercher ce qu'il fallait de science pour une profession manuelle. On enseignait là ce qui s'apprend aujourd'hui dans nos écoles primaires du premier ordre. Mais nous devons avouer qu'à cette époque le poëte futur ne se distingua par aucun de ces traits précoces qui révèlent tout d'abord les intelligences supérieures.

A l'âge de treize ans, Reboul fut employé pendant quelque temps à des transcriptions chez un avoué ; mais le métier de copiste n'allait guère à son âme ardente, et ne pouvait d'ailleurs lui assurer un avenir.

Sa mère, restée veuve avec quatre enfants, se vit dans l'obligation de restreindre ses dépenses. Le moment était venu de songer sérieusement à choisir un état : Reboul se décida pour celui de boulanger.

Marié de bonne heure, il perdit sa première femme après quelques mois de mariage. Une seconde union ne lui donna encore qu'un bonheur peu durable.

Dans la condition que lui imposait la mauvaise fortune, le goût de la lecture lui vint; et, sous cette culture toute spontanée, toute libre, et partant plus fructueuse, son instinct poétique s'éveilla, et se manifesta bientôt par diverses productions.

Dès l'année 1820 Reboul était membre d'un cercle de joyeux vivants. Ils se réunissaient dans un café vis-à-vis l'Esplanade, où Nîmes voit, dans les soirées d'été, se dérouler en longues théories une population de gais promeneurs. La jeunesse nîmoise est vive et alerte; elle jette les saillies par larges ondées, et l'on sent en elle l'ardeur méridionale. Ce fut là que se révéla d'abord la verve poétique de Reboul. Entre un verre de bière et un cigarre, il y composa des chansons et des satires qui ne sortaient pas de ce cercle ami. Comme point de départ curieux à connaître, comme contraste avec la gravité qui devint plus tard le caractère de son talent, nous allons transcrire ici quelques fragments de ces premières productions, en priant nos lecteurs de ne point en oublier la date.

CHANSON CHANTÉE DANS UNE RÉUNION DE CHANSONNIERS

AIR : *Si le roi m'avait donné.*

Auteurs de plus d'un couplet
Rempli de finesse,
Aujourd'hui mon flageolet
Montre sa faiblesse,
Et votre orchestre charmant
S'augmente d'un instrument
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse

Loin celui qu'un coup de vin
Jette dans l'ivresse,
Qui d'un tranquille festin
Trouble l'allégresse !
Mais viennent ces gais lurons
Qui vous vident vingt flaçons
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse !

Au diable les gens qui font
Bruit d'une largesse,
Dont l'aumône est un affront
Fait à la détresse !
Mais vive, vive tous ceux
Qui donnent aux malheureux
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse !

De petits, petits enfants
Nous font la promesse
De vaincre les vieux géants
Des bords du Permesse ;
Chaque jour aous leurs efforts
Ils nous les donnent pour morts
Sans que ça paraisse,
O gue,
Sans que ça paraisse.

. . . . . .
. . . . . .

Si j'ai cousu mon refrain
Avec maladresse,
Plus d'un critique malin,
En lisant ma pièce,
Dira : Ce petit écrit
Est d'un homme plein d'esprit
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse.

UN DUEL.

Quand pour un histrion sur la scène interdit,
Qu'une cabale siffle et qu'une autre applaudit,
. . . . . .
La Discorde au collet saisit deux de nos braves,
Comme les flots des mers par degrés furieux,
Un mot piquant succède au mot injurieux.
« Jusques au dernier sang, disent-ils, point de grâce !
Il faut que l'un des deux périsse sur la place !
Partons ! » On part, on vole, on est sur le terrain ;
Les habits sont à terre et les glaives en main.
On les croise..... A l'aspect des pointes meurtrières,
Sur leurs fronts pâlissants se dressent leurs crinières.

Environnés d'amis, ils ne s'attendaient point
Qu'on laissât arriver la querelle à ce point.
D'un œil impatient regardant en arrière,
Ils maudissent, trop tard, leur audace première;
Quelques moments encor, et l'on verrait à nu
De la peau du lion le baudet revêtu.
Mais l'un des assistants, grand chercheur de lippées,
Gravement se présente entre les deux épées :
« De ce combat, dit-il, interrompez le cours;
La bravoure est, hélas! si rare de nos jours!
Conservez-vous, amis, afin que nos hommages
En retrouvent en vous deux vivantes images.
Vous avez acquitté ce qu'exigeait l'honneur;
Votre cœur s'est montré dans toute sa grandeur.
S'il ne pouvait pourtant vaincre toute sa haine,
Je vous proposerais une plus douce arène :
Accourons chez Durand (1), et que chacun de vous
Sur un dindon truffé décharge son courroux.
Là, dans tous les défis, l'arme est une fourchette,
Le rival un ami, le combat une fête,
Et la palme à gagner est à celui des deux
Qui, pendant le festin, boit et mange le mieux.
Je donne un bon conseil, c'est à vous d'y souscrire. »
Comme un noyé s'attache aux débris d'un navire,
Chacun des champions, déposant sa frayeur,
Accueille avidement l'avis libérateur,
Et, dans l'émotion dont son âme est ravie,
Semble tout étonné de se trouver en vie.

. . . . . .

(1) Célèbre traiteur de Nîmes.

Tout, comme leur visage, a repris sa couleur;
L'aspect ressuscité de la nature entière
Leur sourit de splendeur, de grâce, de lumière;
Le vert de la prairie est plus frais, plus riant;
Le ciel est plus serein, le soleil plus brillant;
L'air est plus parfumé, la route plus aisée.
A qui sort d'un enfer tout semble un élysée.

. . . . . .

Cependant on arrive... A cet auguste aspect,
On demeure longtemps saisi d'un saint respect.
Là, le front allumé des feux de sa cuisine,
Repose de Durand la majesté divine;
Là Durand, à la fois grand-prêtre et déité,
D'une nouvelle ardeur chaque jour transporté,
Sublime pourvoyeur des forces digestives,
Fait à mille gibiers passer les sombres rives.
Véritable séjour de tout contentement,
Délicieux Éden pour le riche gourmand,
Aiguillonnant enfer du gastronome avide
Qui, comme son gousset ayant l'estomac vide,
Hume, en passant, des plats les stériles vapeurs,
Prodigue à mes héros tes plus douces faveurs!
Peut-être quelque haine encor les accompagne :
Que la paix dans leur sein coule avec le champagne!
Durand, combien de fois tes merveilleux travaux,
Tes plats médiateurs ont uni des rivaux!
Ah! si tous les partis qui divisent la France
Pouvaient venir chez toi rompre quelque abstinence,
On verrait en un jour, grâces à tes talents,
Ce que tous nos Sullys n'ont pu faire en dix ans.
Au temps où nous vivons, ton art est plus utile

Que ne peut le penser un vulgaire imbécile;
Aujourd'hui la cuisine est mère des grands noms;
La Gloire à ses fourneaux allume ses rayons;
Aujourd'hui, sans manger on ne saurait rien faire,
On mange à l'Institut, on mange au ministère;
On délibère à table, et par un beau côté
Les Français, à la fin, suivent l'antiquité.

. . . . . .

Voilà, Durand, voilà ce que peut ta science!
Connais par ses effets quelle est ton importance;
Reste toujours fidèle à ce noble métier.
Puisses-tu longtemps vivre, et vivre cuisinier!...
Mais ton art, malgré moi s'emparant de ma lyre,
De son premier objet éloigne mon délire;
J'abandonne Hiéron pour Castor et Pollux.
Retournons aux héros dont je ne parlais plus;
Que mon sujet soit un. Montre-moi, je te prie,
La salle qu'en entrant leur cohorte a choisie...
La voilà!... Mais qui peut rendre un pareil tableau?
Ma main, ma faible main sent trembler le pinceau!
Intrépides mangeurs, leur mâchoire indomptable
Dévore en moins de rien ce qui paraît sur table;
Le fracas de leurs dents doit s'entendre au dehors;
Et, luttant à l'envi de bachiques transports,
Chacun d'eux, opérant merveilles sur merveilles,
Dans sa soif héroïque a vaincu dix bouteilles...

. . . . . .

O mes amis, buvons!... J'ai fatigué ma voix,
J'ai séché mon gosier à chanter vos exploits....
Buvons!... Encore un coup! à la santé des braves
De toutes lois d'honneur magnanimes esclaves!

Surtout à la santé du buveur triomphant
Inébranlable encor quand tout est chancelant!

Nîmes, 1820.

En lisant ces vers où tant de verve comique abonde, en songeant au caractère si différent des accents que, depuis cette époque, la même voix a fait entendre, on se prend d'abord à réfléchir tristement sur les vicissitudes de la destinée humaine; mais lorsqu'on voit ensuite combien le poëte s'est élevé dans les afflictions, on se console, on adore les décrets suprêmes, et l'on accepte avec courage cette lutte où l'âme se développe dans tout son éclat, dans toute sa grandeur divine.

Un membre de la société où furent lues ces joviales inspirations fit représenter un vaudeville sur le théâtre de Nîmes, et pria Reboul d'écrire, pour la joindre à cette pièce, une cantate sur la guerre d'Espagne. La cantate fut chantée aux grands applaudissements du public, et révéla aux Nîmois un vrai talent poétique. Elle se terminait par cette strophe:

Jadis le fier Ibérien
Nous reprochait une défaite:
Le monde aujourd'hui n'a plus rien
Qui n'ait subi notre conquête.
Des preux tombés à Ronceveaux
Que l'ombre sanglante s'apaise:
Nous triomphons sur leurs tombeaux;
La victoire est encor française!

La solitude plusieurs fois renouvelée autour de lui par la perte d'un père, d'une mère et de deux femmes, toute cette série de douleurs domestiques qui se déploient auprès du cercueil durent tourner l'esprit de Reboul vers les tristes méditations et faire vibrer la corde plaintive. Les révolutions politiques entraînèrent bientôt son imagination dans des voies nouvelles, et lui donnèrent ces teintes sérieuses et mélancoliques qui sont restées le caractère de sa poésie. En 1828 *la Quotidienne* publia et divers journaux répétèrent *l'Ange et l'Enfant* avec d'unanimes éloges. Nul chant de Reboul n'a trouvé autant d'admirateurs; la peinture, la musique et la sculpture se sont inspirées à l'envi de cette composition d'un sentiment si religieux et si pur que l'on croit voir, à travers la transparence de la pensée et des vers, la rayonnante et douce figure de l'ange planant avec amour sur le berceau de l'enfant. M. de Lamartine, étonné, applaudit par une *Harmonie*, et chanta *le Génie dans l'obscurité*. Reboul répondit, et ce fut entre les deux poëtes un noble échange, une joute courtoise dignement soutenue. Dans quelques-unes de ces lignes qui jettent la gloire sur un nom M. de Chateaubriand s'est plu à mettre en lumière celui du poëte-boulanger.

En 1835 M. Alexandre Dumas, passant à Nîmes, vint le visiter, annoncé par une lettre de M. le baron Taylor. Il a écrit lui-même avec l'esprit et le talent dramatique qui le distinguent cette visite où, ravi

des beaux vers que Reboul exhumait pour lui de son modeste secrétaire, il le décida à publier son premier recueil. Ce volume parut en 1836 sous les auspices de M. de Lamartine et de M. A. Dumas ; il a eu cinq éditions, aujourd'hui complétement épuisées.

Un jour du mois de juillet 1838, l'auteur des *Martyrs*, visitant quelques cités du Midi, poussait une reconnaissance jusques à Cannes afin d'étudier, pour les décrire dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, les lieux où Bonaparte débarqua aux Cent-Jours.

A Nîmes, M. de Chateaubriand, avec la courtoisie et la grâce du génie, s'empressa de conduire sa muse vers celle de son humble frère en poésie. Quand le secrétaire de l'illustre voyageur demanda Reboul, ce fut le boulanger lui-même qui vint répondre et donner son heure, celle où commence un peu de repos après le labeur de la journée. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit sur la carte qui lui fut remise le grand nom de Chateaubriand ! Il se confondit en excuses et se hâta de retenir le noble visiteur.

Au mois d'avril 1839, Jean Reboul vint à Paris publier son poëme du *Dernier Jour*. Paris l'étonna sans l'éblouir. Accueilli, fêté par les écrivains les plus célèbres et plusieurs des notabilités de notre époque, il parut dans de brillants salons, et retourna bientôt avec bonheur à sa laborieuse existence, à ses anciennes habitudes. A Nîmes sa vie est retirée ; il s'est fait une loi de n'accepter aucune invitation. Il n'en

est pas moins connu et aimé. Son intimité se compose d'hommes du barreau, d'ecclésiastiques, de jeunes gens dont quelques-uns sont poëtes.

Ainsi qu'on en peut juger par le portrait placé en tête de cette édition, Reboul paraît doué d'une constitution robuste; ses épaules sont larges, un peu voûtées; il a quelque lenteur dans la démarche. Sa tête, dont les lignes sont nobles et distinguées, porte les rides du travail, surtout au front, que couronne une abondante et noire chevelure. Ses yeux, qu'ombrage un épais sourcil, sont de ces yeux puissants et veloutés faits pour exprimer l'amour ou la haine, comme le dit A. Dumas. Quoique grave et austère, sa figure est d'une grande mobilité, et ne peut être parfaitement comprise qu'après avoir été vue au jour d'impressions diverses. Il cause peu et bien. Il fume beaucoup, et plus d'une fois les soucis du jour s'envolent avec les ondulations de la fumée qui appelle la rêverie et les songes menteurs. Il est parfois distrait; sa conversation s'anime souvent d'une pointe d'aimable gaieté et d'inoffensive plaisanterie; c'est un homme foncièrement juste et mesuré. Sa diction est lente et sentie; lorsqu'il lit, son bras s'étend, sa main se ferme, à l'exception de l'index, qui suit le mouvement de la pensée et du vers. M. Dumas est d'une ingénieuse fidélité lorsqu'il décrit le travail de la boutique, le costume du maître, *costume très-simple, mais très-propre, et tenant un milieu sévère entre le*

peuple et la bourgeoisie. Il est fidèle historien quand il rappelle *le petit escalier tournant situé dans un angle de rue*, puis *le grenier sur le plancher duquel est amoncelé, en tas séparés, du froment de qualités différentes*, les *petites vallées que ces montagnes nourricières forment entre elles*, et, au bout de dix pas, *la porte d'une chambre dont la simplicité est presque monastique; des rideaux blancs au lit et à la croisée, quelques chaises de paille, un bureau de noyer, un crucifix d'ivoire, un modeste canapé, formant tout l'ameublement.*

Cette chambre si simple a reçu bien des visiteurs illustres; elle a vu arriver bien des hommages de livres ou de lettres aux sceaux armoriés. Autour du cadre d'une glace brillent des cartes de hauts personnages, de princes étrangers et d'écrivains distingués.

Ses lectures favorites sont la Bible et Corneille. Il professe une admiration particulière pour la littérature espagnole, et cite avec enthousiasme des fragments du romancero du Cid.

Pour lui la poésie n'est pas une affaire d'art ou d'intérêt, mais une sainte mission ; c'est encore une amie à laquelle il ne confie les secrètes pensées de l'âme et l'exubérante affection du cœur qu'aux seuls jours où elle est souriante et où l'esprit souffrant sent le besoin de sa causerie.

Entouré d'imposantes ruines, Reboul se plaît à visiter ces témoins d'une civilisation disparue; il fait avec amour les honneurs des Arènes par lui chantées,

et respire à l'aise sous les vastes ombrages de la fontaine.

Aux jours qu'il peut consacrer à de poétiques pèlerinages, il va saluer le pont du Gard, les monuments d'Arles, ou s'achemine vers Aigues-Mortes.

Sa poésie a toujours un but utile et élevé. On y reconnaît ce qui fait le chantre inspiré, le *vates* à l'esprit divin, à la voix retentissante. Il nous rappelle ces hommes antiques qui portaient haut la tête, sentaient ruisseler dans leurs veines un sang généreux, et avaient une âme élégiaque pleine de compassion pour les misères de l'humanité. Son premier recueil, parfaitement un dans sa tendance, est varié dans la forme et dans le choix des sujets. Il ne nous semble pas que J. Reboul ait jamais voulu suivre les traces d'aucun maître; c'est en gardant son indépendance qu'il a surtout mérité de fixer les regards.

La critique lui a reproché de ne pas faire entendre des accents auxquels on pût reconnaître le barde échappé des rangs du peuple; elle eût voulu que le boulanger se révélât surtout dans ses vers. Il ne pouvait en être ainsi. Le poëte a bu, comme tant d'autres, aux tristes sources de la science; c'est un homme mûri au soleil de la civilisation des grandes villes; il a lu et médité. Il plonge le regard dans l'histoire avec une vive pénétration, et prononce sur les hommes et sur les choses des jugements d'une grande sagesse.

Nous avons textuellement emprunté ces détails bio-

graphiques et la plupart de ces appréciations à la *Galerie de la Presse*, et surtout à l'intéressant travail publié à Lyon par M. Collombet. Un artiste distingué de la même ville, M. Pénin, a reproduit avec un rare bonheur et une grande habileté les traits du poëte sur une médaille en bronze.

D'autres voix poétiques sorties des rangs du peuple sont venues s'unir à celle du boulanger de Nîmes. Jean Reboul aura eu la gloire d'être le précurseur de cette émancipation dans laquelle M. de Lamartine a vu en se réjouissant « l'égalité des intelligences, lorsque Dieu et la nature les ont faites égales, se manifestant dans les lettres; les nobles études appelant tous à tout, élevant le niveau commun, confondant les classes, faisant vivre du même pain intellectuel tous ceux qui vivent du même pain du jour, et réalisant dans le domaine de la pensée cette république des intelligences où les droits ne sont que des dons de Dieu, où les fonctions ne sont que des services, où la dictature n'est que du génie. »

Ce qui doit encore frapper et réjouir le sage en écoutant ces voix populaires, c'est la pureté de leurs accents. Lorsque tant d'autres, avec des motifs de bénir, maudissent et blasphèment, du sein de leurs privations et de leurs angoisses journalières ceux qui ont su partager leur vie entre les humbles travaux manuels et la noble culture de leur esprit n'élèvent

que des chants de louanges, d'austère morale et de pieuse résignation. C'est un heureux symptôme, qui doit nous consoler de bien des plaies actuelles et fortifier notre foi dans l'avenir.

A.

DÉDICACE.

A

M. A. DE LAMARTINE.

Il y avait autrefois à la porte des églises une table en pierre sur laquelle on exposait les enfants abandonnés, afin qu'ils trouvassent dans la charité des fidèles une paternité que leur refusait la nature. Les premiers jours de mon existence littéraire furent semblables à ceux de ces infortunés. Je vis longtemps passer l'indifférence devant moi ; mais enfin vous parûtes, et

la pauvre muse délaissée, réchauffée aux rayons de votre gloire, revint à la vie et à l'espérance, et multiplia ses chants jusques à former ce volume, qui, sans vous encore, n'aurait peut-être pas vu le jour. A qui pourrais-je en offrir la dédicace, sinon à vous, ô mon illustre protecteur?

J. REBOUL.

Nîmes, avril 1836

M. DE LAMARTINE

A J. REBOUL.

LE GÉNIE DANS L'OBSCURITÉ.

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine
Un instrument mélodieux
Dédaigne des palais la pompe souveraine :
Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine
Des palais rayonnants des cieux?

Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,
Sur la cabane des pasteurs,
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,
Et couvre, en souriant, un glorieux mystère
Dans un berceau mouillé de pleurs!

C'est Homère endormi, qu'une esclave sans maître
Réchauffe de son seul amour;
C'est un enfant chassé de l'ombre de son hêtre,
Qui pleure les chevreaux que ses pas menaient paître,
Et qui sera Virgile un jour!

C'est Moïse flottant dans un berceau fragile
Sur l'onde, au hasard des courants,
Que l'éclair du Sina visite entre cent mille,
Pendant qu'il fend le marbre ou qu'il pétrit l'argile
Pour la tombe de ses tyrans.

Ainsi l'instinct caché dans la nature entière
Mûrit pour l'immortalité
La perle au fond des mers, l'or au sein de la pierre,
Le diamant dans l'ombre où languit sa lumière,
La gloire dans l'obscurité;

La gloire, oiseau divin, phénix né de lui-même,
Qui vient tous les cent ans, nouveau,
Se poser sur la terre et sur un nom qu'il aime,
Et qu'on y voit mourir ainsi que son emblème,
Mais dont nul ne sait le berceau!

Ne t'étonne donc pas qu'un ange d'harmonie
Vienne d'en haut te réveiller.
Souviens-toi de Jacob! les songes du génie

Descendent sur des fronts qui n'ont, dans l'insomnie,
Qu'une pierre pour oreiller !

Moi-même, plein des biens dont l'opulence abonde,
Que j'échangerais volontiers
Cet or dont la fortune avec dédain m'inonde
Pour une heure du temps où je n'avais au monde
Que ma vigne et que mes figuiers ;

Pour ces songes divins qui chantaient dans mon âme,
Et que nul or ne peut payer,
Pendant que le soleil baissait, et que la flamme
Que ma mère allumait ainsi qu'une humble femme
Éclairait son étroit foyer,

Et qu'assis autour d'elle à la table de hêtre
Que nous préparait son amour,
Nous rendions grâce à Dieu de ce repas champêtre
Riche des simples fruits que le champ faisait naître
Et d'un pain qui suffit au jour !

REPONSE

A M. DE LAMARTINE.

Mon nom, qu'a prononcé ton généreux délire,
Dans la tombe avec moi ne peut être emporté;
Car toute chose obscure, en passant par ta lyre,
Se revêt d'immortalité.

S'il est vrai que ma muse en plus d'une mémoire
Ait laissé des accords et des pensers touchants,
Chantre ami, qu'à toi seul en retourne la gloire!
Mes chants naquirent de tes chants.

C'est toi qui, faisant naître en mon âme ravie
Cet espoir de laisser un noble souvenir,
Me fais sacrifier, chaque jour de ma vie,
Sur les autels de l'avenir.

C'est toi qui fus pour moi cet ange de lumière
Qui se laisse tomber du haut du firmament,
Et qui sur le palais comme sur la chaumière
Se repose indifféremment.

Tu t'abattis vers moi : des sphères immortelles
Tu me vantas l'éclat, les chœurs mystérieux;
Et soudain comme toi je secouai mes ailes,
Et nous partîmes pour les cieux !

Quelle extase inconnue a subjugué mon être !
Quel jour éblouissant mes yeux ont vu paraître !
Et quel concert ai-je entendu !
Dans ces ravissements mon âme s'évapore;
Et je voulais franchir quelques mondes encore.....
Sans toi je m'y serais perdu !

Mais tu m'as dit : « Voilà l'inflexible barrière;
« Tu vas voir s'éclipser nos songes de lumière.
« Descendons : les ordres divins
« Veulent que ce bonheur, ces clartés sans mélange,
« Passent rapidement, pour que l'homme de l'ange
« N'envahisse pas les destins.

« Attendons que le temps ait achevé sa course,
« Que la mort à l'esprit abandonne la source
« De cette pure volupté,
« Que des jours éternels l'astre éternel se lève;
« Alors, la terre alors ne sera que le rêve,
« Et le ciel la réalité. »

Et quand tu me rendis aux terrestres domaines,
Je sentis s'allumer une fièvre en mes veines
Dont rien n'a pu calmer l'ardeur,
Si ce n'est une lyre entre mes mains vibrante
Et faisant apparaître une image enivrante
De tout ce qu'éprouva mon cœur.

Rayons dont s'inonda mon avide paupière,
Et comment, replongé dans cette ombre grossière,
Comment ne pas vous exalter?
Ineffables accords des célestes génies,
Comment, en retrouvant d'humaines harmonies,
Comment ne pas vous répéter?

POÉSIES DE J. REBOUL.

LIVRE I.

L'ANGE ET L'ENFANT.

Elégie à une Mère.

— 1828. —

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
« Disait-il, oh ! viens avec moi !
« Viens, nous serons heureux ensemble
« La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse :
« L'âme y souffre de ses plaisirs ;
« Les cris de joie ont leur tristesse,
« Et les voluptés leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes ;
« Jamais un jour calme et serein
« Du choc ténébreux des tempêtes
« N'a garanti le lendemain.

« Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
« Viendraient troubler ce front si pur !
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniraient ces yeux d'azur !

« Non, non ; dans les champs de l'espace
« Avec moi tu vas t'envoler ;
« La Providence te fait grâce
« Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans ta demeure
« N'obscurcisse ses vêtements ;
« Qu'on accueille ta dernière heure
« Ainsi que tes premiers moments.

« Que les fronts y soient sans nuage,
« Que rien n'y révèle un tombeau ;
« Quand on est pur comme à ton âge,
« Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.....
Pauvre mère !... ton fils est mort !

SOUPIR.

Tout n'est qu'images fugitives ;
Coupe d'amertume ou de miel,
Chansons joyeuses ou plaintives
Abusent des lèvres fictives :
Il n'est rien de vrai que le ciel.

Tout soleil naît, s'élève et tombe ;
Tout trône est artificiel,
La plus haute gloire succombe ;
Tout s'épanouit pour la tombe,
Et rien n'est brillant que le ciel.

Navigateur d'un jour d'orage,
Jouet des vagues, le mortel,
Repoussé de chaque rivage,
Ne voit qu'écueils sur son passage ;
Et rien n'est calme que le ciel.

CONSOLATION SUR L'OUBLI.

— Septembre 1833. —

Goutte à goutte longtemps dans ma coupe modeste
J'ai recueilli des fleurs l'humidité céleste.
Si la main de l'oubli me la renverse alors
Que je l'aurai remplie à couler par les bords,
Le ciel me donnera de contempler sans peine
Mes odorants travaux répandus sur l'arène,
Et le jour accablant de chaleur et d'ennui
Dévorant ces parfums enlevés à la nuit.
Le rossignol caché sous la feuillée épaisse,
Avant de dérouler sa voix enchanteresse,
S'informe-t-il s'il est dans le lointain des champs
Quelque oreille attentive à recueillir ses chants?
Non; il jette au désert, à la nuit, au silence
Tout ce qu'il a reçu de suave cadence.

Si la nuit, le désert, le silence sont sourds,
Celui qui l'a créé l'écoutera toujours.
Toute fleur ne naît pas, brillante sur nos rives,
Pour le sein des amours ou le front des convives,
Pour tomber sous les doigts d'un jeune Éliacin
Et parer de festons les voûtes du lieu saint.
Ah! loin d'en être ainsi, le sort du plus grand nombre
Est de naître, briller, et se flétrir dans l'ombre.
Combien de diamants, dans la terre enfouis,
Ne brilleront jamais aux regards éblouis!
Que de jeunes beautés, ravissantes colombes,
Sans passer par l'hymen descendront dans leurs tombes!
Que de germes éclos aux rayons du soleil,
A peine réveillés, rentrent dans le sommeil!
La Mort, de tant de morts nullement assouvie,
Veille comme un dragon aux portes de la vie;
La moitié des destins s'accomplit seulement,
Et tout n'est ici-bas qu'un grand avortement.
Oh! qui justifiera cette injustice immense?...
Mais la terre n'a point toute notre existence.
Ne nous abattons point si mon luth inspiré
Des hommes pour toujours doit rester ignoré.
Si l'indignation en surprend ta pensée,
Oh! ce sera, mon âme, une plainte insensée,
Un moment écoulé dans l'oubli du Seigneur,
Qui, comme un vent de mort, nous passe sur le cœur.
La lyre ne doit pas te rendre infortunée;

Remercions le ciel de nous l'avoir donnée ;
Il est quelque plaisir qu'elle nous fait goûter,
Et tu t'épanouis en t'écoutant chanter !
Et mon front soucieux éclaircit ses nuages,
Comme au son de l'airain avortent les orages.
Les ombres de l'oubli préservent de l'orgueil,
Et la célébrité n'est qu'un plus grand écueil.
Un grand nom coûte cher dans les temps où nous sommes;
Il faut rompre avec Dieu pour captiver les hommes.
La gloire trop souvent apparaît sur un front
Comme germe le doute au cœur qui se corrompt,
Comme l'on voit sortir des moissons plus fécondes
D'un terrain humecté par des vagues immondes.
Que d'esprits, transportés sur la cime du mont,
N'ont pas pu résister aux pompes du démon,
Et, pour s'approprier des royaumes célèbres,
Ont adoré les pieds de l'ange des ténèbres !
De mon astre soumis loin des destins pareils !
Hélas ! mes yeux ont vu tomber tant de soleils !
Si je venais jamais à franchir la limite,
Ramène-moi, mon Dieu, dans la borne prescrite ;
Car l'esprit, une fois échappé de ta main,
Se fatigue à bondir et ne fait nul chemin.

A M. Alexandre Dumas.

LES ARÈNES DE NIMES.

I.

Reste d'un vieux géant, débris dont la stature
Du Nîmes d'autrefois peut offrir la mesure,
L'étranger est plongé dans un profond émoi
Quand tes vastes contours s'offrent à ses paupières;
Mais tant de fois, enfant, j'ai dormi sur tes pierres,
Qu'elles sont sans rêve pour moi.

J'ai tant de fois ouï, l'hiver, dans la nuit sombre,
Les mille voix du vent sous tes voûtes sans nombre,
Que je n'y sais plus voir, transfuges du trépas,
De leur dernier soupir non encor satisfaites,
Les ombres de tous ceux qui sont morts dans tes fêtes,
Recommençant leurs vieux combats.

Et tant de fois, le soir, de nos fêtes publiques
La résine à mes yeux éclaira tes portiques,
Que les rouges reflets jetés sur tes arceaux
Ne me rappellent plus cette nocturne orgie
Où Rome, courtisane à la sombre énergie,
Brûlait des chrétiens pour flambeaux.

Aussi, quand je t'amène une amitié choisie
Pèlerine de l'art et de la poésie,
Je lui laisse chercher la place de César,
Celle des proconsuls et des nobles familles,
Et celle que Vesta réservait à ses filles
Dont l'index était un poignard [1].

Rêvant à d'autres jours, mon esprit sympathique
Refait du souvenir son enceinte gothique
Catholique berceau de notre saint Castor,
De tes vieilles maisons la multitude obscure [2]
Rampant sur tes gradins comme une moisissure
Sur l'écorce d'un chêne mort.

Et je crois encor voir l'essaim de jeunes filles
Qui chantaient en filant le lin de leurs familles

[1] Le dernier coup était porté au gladiateur vaincu à un signal de la vestale qui occupait une place d'honneur aux amphithéâtres.

[2] Ces maisons, qui renfermaient près de 2,000 habitants, ont existé jusqu'à la fin de l'Empire.

Sur un sol où le meurtre eut une ample moisson,
Comme on voit quelquefois la colombe timide
Faire son nid aux lieux où le vautour avide
A cent fois rougi le gazon ;

Le figuier dérobant sous ses feuilles sauvages
Le cintre d'un portail corrodé par les âges
Comme un sombre sourcil sur un œil africain,
Et les débris pendants des tourelles mauresques
Où tes preux, prononçant leurs vœux chevaleresques,
Prenaient à témoin saint Martin [1] ;

Soldats bardés de fer, dont la dague et la lance
Faisaient avec ta pierre éternelle alliance,
Et qui pour elle ayant essuyé mille assauts,
Naïfs profanateurs des romaines merveilles,
Firent tout bonnement, belliqueuses abeilles,
Leurs cellules de tes arceaux.

Car il fut une époque où Rome délaissée
Dans tous les souvenirs se voyait abaissée,
Où les grands monuments qui faisaient son orgueil
Furent humiliés jusqu'à l'état d'usine,
Où le Goth, sans respect pour sa cendre divine,
Fit une auge de son cercueil.

[1] Gens d'armes commis à la garde de l'amphithéâtre, transformé en château fort pendant les guerres des Sarrasins, et qu'on nommait *chevaliers des Arènes*.

II.

Puis je laisse égarer mes yeux parmi la foule
De tous ces noms inscrits sur le gradin qui croule,
Noms obscurs qui, des temps prévoyant le reflux,
Étreignent ce qui meurt pour vivre un jour de plus;
Tant tout ce qui se sent et peut se reconnaître
Redoute de tomber du vieil arbre de l'être;
Et, voyant qu'à nos vœux la mort dit toujours non,
On cherche à s'y soustraire en lui jetant un nom.
Et ce n'est pas ici la gloire ou la puissance,
Les favoris du glaive ou de l'intelligence:
D'ouvriers voyageurs on y lit l'humble nom,
Avec les attributs de leur profession.
Leur couteau de la pointe a creusé chaque lettre,
Dont la forme vous dit l'âge qui les vit naître.
Dans un cœur entouré par un fer à cheval
C'est : *Dauphiné l'Amour, compagnon maréchal;*
Et puis, sous une croix à l'indécise empreinte :
Jean Baucicault, suivant Loys en Terre-Sainte;
Puis des milliers de noms effacés, confondus,
Comme ces feux du ciel dans le lointain perdus
Qui fatiguent l'esprit et l'œil de la science
Par leur infinité comme par leur distance.
Ainsi l'esprit petit, comme l'esprit géant,
S'efforce d'échapper au gouffre du néant;
Et cela toutefois console le poëte

Qui, souvent affligé d'une honte secrète,
S'était cru, se sondant et se trouvant si vain,
Quelque vase fêlé de l'atelier divin,
Un avorton formé d'orgueil et de misères,
Dont l'esprit n'avait rien de l'esprit de ses pères,
Et dont l'ardente soif de l'immortalité
N'était qu'une fatale et triste infirmité.
Mais, si tout craint de choir dans cet abîme sombre
Où tout se précipite et tout se change en ombre,
Le poëte, ici-bas, est un homme plus fort,
Plus puissamment armé pour combattre la mort,
Un des aînés choisis d'une race divine
Qui se souvient le mieux de sa noble origine,
Et qui dit d'une voix plus tonnante au trépas :
« Je suis né pour la vie, et n'obéirai pas :
« Dans le fond du sépulcre où tu me fais descendre
« Mes hymnes donneront la parole à ma cendre ;
« Je laisse en m'en allant de quoi t'anéantir :
« Je t'ai tuée, ô mort ! avant que de mourir ;
« Et j'ai fait avancer pour moi le jour suprême
« Où tu ne pourras plus dévorer que toi-même,
« Où tout viendra te dire avec dérision :
« Qu'as-tu fait de ta faux et de ton aiguillon ? »
Et, radieux d'avoir reconquis son estime,
Il rend grâce au Très-Haut de cet instinct sublime
Qui, sur ces grands débris où triomphe le sort,
A trouvé des pensers qui terrassent la mort.

LE TROUBADOUR D'OCCITANIE.

— 1829. —

Toque de moire, aigrette blanche
Ornaient son front toujours serein ;
Œil doux et vif, allure franche,
Il avait le cœur sur la main.

Désirs orgueilleux de sa vie
Ne troublent la félicité ;
Il voit le manoir sans envie
Et la chaumière sans fierté.

Le nécroman et la sorcière
N'ont point de part à ses concerts :
Il est enfant de la lumière,
Et non de la nuit des enfers.

Sa lyre, où le zéphyr caresse
Rubans aux brillantes couleurs,
Chante la rose, la jeunesse,
Tout ce qui fait battre les cœurs,

Le premier baiser d'une amie,
Le premier souffle printanier,
Et le ciel bleu de sa patrie,
Et ses champs où croît le laurier,

Ou, vers la couche nuptiale
Conduisant de jeunes amants,
Sa voix de la fleur virginale
Saluait les derniers moments;

Ou bien, partageant les délices
De quelque couple fortuné,
Elle appelait des sorts propices
Sur la tête du nouveau-né.

Mais quand des gloires solennelles
Sollicitaient un noble essor,
Son esprit dirigeait ses ailes
Vers un espace vierge encor.

Il disait l'héroïque Charles,
Avec les comtes toulousains,
Dans les champs de Nîmes et d'Arles
Exterminant les Sarrasins.

Il disait la célèbre histoire
Des chevaliers morts triomphants
Et les larmes de la Victoire
Qui redemandait ses enfants ·

Et, des fastes de la vaillance,
Parfois ses accords complaisants
Descendaient jusqu'à la cadence
De la ronde des paysans.

Mais alors pour lui nul salaire :
Le noble enfant du gai savoir
Chantait gratis à la chaumière
Quand on le payait au manoir.

Souvent même, ange secourable,
Au riche il donne sa leçon,
Et dans la main du misérable
Il met le prix d'une chanson.

Ainsi, l'honneur et l'harmonie,
La bienfaisance et les amours
Du ménestrel d'Occitanie
Tissaient les adorables jours.

Et, quand le ciel coupait leur trame,
Pressant une croix sur son cœur,
Paisiblement il rendait l'âme,
Et s'endormait dans le Seigneur.

Serfs dont il charma les misères,
Bachelettes qu'il fit danser,
Preux dont il célébra les guerres
Avaient des larmes à verser.

Et, sur le saule de sa tombe
Tous les soirs reposant leur vol,
Venaient soupirer la colombe
Et se plaindre le rossignol.

L'HIRONDELLE DU TROUBADOUR.

— 1828. —

Zéphyr, du souffle de son aile,
A triomphé de nos frimas;
La terre de fleurs étincelle :
Tout revient, et mon hirondelle
Ne revient pas.

Par ses compagnes plus constantes
J'entends saluer le matin,
J'ai vu leurs troupes tournoyantes
Effleurer les eaux transparentes
Du lac voisin.

Oiseau de longue connaissance,
Ah ! dis-moi, quand reviendras-tu
Me ranimer par ta présence?
Je suis, hélas ! de ton absence
Tout abattu.

Tu sais combien ma joie éclate
Quand tu reparais sous nos cieux,
Quand l'anneau d'étoffe écarlate
Qui ceint ta jambe délicate
Brille à mes yeux.

Nul autre mortel, je t'assure,
Ne t'offrira meilleur destin :
J'étais presque de ta nature,
Nous partagions même toiture
Et même pain.

Quand la naïve damoiselle
Du doigt indiquait notre tour,
« Là-haut demeure, disait-elle,
« Et chante avec son hirondelle
« Le troubadour. »

Pour te recevoir, ma fenêtre
Est toujours ouverte à demi :
Qui peut t'empêcher d'y paraître ?
Crains-tu de retrouver un maître
Dans ton ami ?

Non, tu ne m'es pas infidèle :
Les serres d'un cruel vautour
T'auront d'une étreinte mortelle
Surprise, ô ma pauvre hirondelle,
A ton retour !

Ou, volant à perdre courage
Pour traverser d'immenses eaux,
Sur quelque perfide équipage
As-tu rencontré l'esclavage
Pour le repos?

N'a-t-il pas craint pour son navire,
L'impitoyable ravisseur?
Car j'ai toujours entendu dire,
Oiseau du ciel, que de te nuire
Porte malheur!

Hélas! dans la campagne immense
La fleur va faire place au fruit,
De jour en jour l'été s'avance,
Et de te revoir l'espérance
S'évanouit.

Ma voix si joyeuse et si vive
N'aura plus que de tristes chants;
Infidèle, morte ou captive,
Ta perte la rendra plaintive
Pour bien longtemps.

MES PREMIERS VERS.

A la Vierge.

— 1821. —

Toi que célèbre aux cieux l'harmonie éternelle
Des archanges ravis, des séraphins ardents,
Vierge, accepteras-tu d'une lyre mortelle
Les profanes accents?

Oh! toujours indulgente envers la créature,
Tu les accepteras; mais pourrai-je jamais
Exalter dignement, reine de la nature,
Tes immenses bienfaits?

L'univers languissait dans une nuit profonde:
La voix de l'Éternel promet un jour serein.
O céleste Orient, la lumière du monde
Sortira de ton sein!

Le fils de Jéhovah se revêt de poussière,
De ton flanc virginal il veut naître mortel;
C'est par toi que le ciel habitera la terre,
Et la terre le ciel.

Quel désordre éclatant à mes yeux se présente!
Le maître des captifs vient partager le sort;
Une vierge est féconde, une mortelle enfante
Le vainqueur de la mort.

Malheureux fils d'Adam, dépouille-toi du crime:
Ève victorieuse a soumis les enfers;
Le vieux serpent vaincu se roule dans l'abîme,
Et les cieux sont rouverts.

Mais, Vierge, tes douleurs ont surpassé ta gloire.
Quels sanglots t'a coûtés le salut des humains!
Quel sang ont exigé, pour prix de la victoire,
Les célestes desseins!

Exempte du péché, tu connus nos alarmes;
Tu partageas nos maux, tu sais y compatir.
Quand on pleure avec toi, l'infortune a des charmes,
La douleur son plaisir.

Est-il de lieu, de rang où la foi ne t'implore?
Tu recueilles ses vœux, ses larmes et ses cris
Des mers de l'Occident à celles de l'Aurore,
Et du chaume aux lambris.

A qui léguera-t-il ses sueurs et sa peine,
Le pauvre laboureur d'enfants déshérité ?
Sa compagne t'invoque, et retourne certaine
De sa fécondité.

La France périssait ; mais son auguste maître
Te consacre en pleurant sa couronne de lis :
Heureuse et triomphante, elle verra paraître
Le plus grand des Louis.

Un jour, ô jour affreux ! criminelle, abusée,
Elle abolit le trône et ses antiques lois ;
Mais captive bientôt, sur leur tombe brisée
Elle pleure ses rois

Ce cèdre dont les cieux avaient reçu le faîte,
Dont les rameaux joignaient l'un à l'autre horizon,
Déplorable jouet d'une longue tempête,
N'a plus qu'un rejeton.

Veille, veille sur lui, secourable Marie !
Qu'à ta voix dépouillant sa menaçante horreur,
L'aube de l'avenir se montre à ma patrie
Pure comme ton cœur !

Que sur nous éteignant la foudre vengeresse,
L'ange de tes bontés, étoile du matin,
De ses ailes d'azur protége la jeunesse
Du royal orphelin !

LIVRE III.

A MA LYRE.

— 1828. —

Aux jours de ténèbres profondes,
Tout chantre sublime est jeté
Comme un soleil parmi les mondes,
Pour leur prodiguer sa clarté :
Astre choisi, si je dois luire,
Que mes rayons soient bienfaisants !
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Aujourd'hui quel besoin immense
Du souvenir de ton berceau !
La raison passe pour démence
Et la torche pour un flambeau ;
L'orgueil recommence à construire
Au pied refroidi des volcans.

Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Nos sages nous disent encore :
« Peuples, hâtez votre réveil !
« D'un plus beau jour chantez l'aurore !.. »
Et c'est le coucher du soleil.
Le lendemain ne se peut lire
Sur des signes plus effrayants.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Le pouvoir dans sa main débile
Sent expirer l'autorité ;
Son drapeau descend immobile
Le long de son mât attristé ;
On appelle en vain le zéphyre
Autour de ses plis languissants.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Déjà de nos derniers orages
A peine expirant dans les airs
S'élèvent les mêmes nuages
Sillonnés des mêmes éclairs.
Que des tonnerres qui vont bruire
Ne s'intimident pas nos chants ·

Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends

Et qu'importe que le vulgaire
Soit ou non pour ta déité?
De sanctuaire en sanctuaire
Il traîne sa servilité ;
L'idole qu'il voudrait proscrire
A cent fois reçu son encens.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Sous les faisceaux il rêve un maître,
Et sous un maître les faisceaux ;
Le Brutus d'hier est un traître....
Qu'attendent des arcs triomphaux.
Contre ce coupable délire
Lance des accords véhéments !
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends !

D'une faveur tumultueuse
Que d'autres soient fiers de jouir :
D'une palme ignominieuse
Ma tête saura s'affranchir.
Que la vertu daigne sourire,
Voilà le prix où je prétends.

Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Parcourons toute la carrière,
Quoiqu'elle soit dans le désert.
Préfère aux autels de Voltaire
Le grabat du pauvre Gilbert.
Que ma bouche, avant que j'expire,
Puisse avouer tous tes accents.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

AU CHRIST.

— Septembre 1830 —

I.

O Christ! délivre-nous de l'intime blasphème,
Où notre âme s'abjúre et s'oublie elle-même,
Où, tel qu'un vil brigand, notre esprit se tient coi
Dans les sombres détours des cavernes du moi,
Et guette, protégé par les ombres du doute,
Que la foi vienne seule à passer sur la route,
Pour s'élancer sur elle, un poignard à la main,
Et l'étendre mourante au milieu du chemin!
Ce qui ne peut mourir travaille à sa ruine,
Et rejette vers toi son essence divine,
Ainsi qu'un vil présent qui manque son effet
Et qu'on fait renvoyer à celui qui l'a fait.
Que dis-je? ce n'est plus sourdement que les hommes
Évoquent du néant les désastreux fantômes :

238 19

Ces pensers ont quitté leur ténébreux séjour,
Ils volent avec l'air et bruissent au grand jour;
Et tout ce qui se voit, s'entend et se respire
Semble pronostiquer la fin de ton empire,
Dévouer à l'oubli ton autel déserté,
Si tu pouvais finir, roi de l'éternité,
Pour celui qui les fit si le temps et l'espace
Pouvaient un jour manquer de durée et de place!
Et pourtant, je ne sais quelle stupide humeur
S'obstine à mesurer tes jours à ce qui meurt,
Comme au temps douloureux de ton ignominie,
Où tu te trouvas seul avec ton agonie,
Où du haut de la croix tes bras semblaient, ouverts,
Vouloir dans ton amour étreindre l'univers.
O Christ! ta passion aujourd'hui recommence
Par un accablement plus profond, plus immense;
Plus d'un apôtre dort au moment de ton deuil,
Et, pour trente deniers que lui solde l'orgueil,
Plus d'un Judas pactise avec qui te bafoue
Et te livre à l'impie en te baisant la joue;
Et, loin qu'un désespoir rompe son cœur d'airain,
Il se présente au peuple avec un front serein!
Le mensonge envers toi redouble de vertige,
Le sophiste au pilier du savoir te fustige;
Et la dérision, riante, devant toi
A plié les genoux et t'a salué roi!
S'effrayant de tes maux, la lâcheté royale,
Te voyant recouvert d'une pourpre fatale,

Le front environné des ronces du chemin,
Et portant comme un sceptre un roseau dans ta main,
Sous l'arche du prétoire elle te fait paraître,
Croyant que la pitié te sauvera peut-être;
Mais le peuple cruel devant toi rassemblé
Une seconde fois s'est écrié : *Tolle!*

II.

Oh! les Juifs, les auteurs de ces premiers blasphèmes,
N'ayant vu qu'un rayon de tes bontés suprêmes
Et du monde sauvé n'étant pas les témoins,
Étaient moins criminels en te connaissant moins;
Mais nous à qui ton œuvre en plein s'est fait connaître,
Esclaves affranchis, nous tuons notre maître!
Et, loin d'en ressentir le plus chétif remords,
On a frappé du pied la tombe des dieux morts,
Afin que, réveillés, leur fétide poussière
Vînt usurper ta place, ô vivante lumière!
Mais de ces dieux tombés les réduits ténébreux
Ne nous ont renvoyé qu'un son funèbre et creux
Bien plus désespérant que l'absolu silence,
Et le trône des cieux est encore en vacance.
Toi seul pour l'occuper apparais assez grand....
Tu montes, au milieu d'un peuple indifférent,
Au haut du Golgotha!... Pleurante sur ta trace,
Nulle femme ne vient pour t'essuyer la face;
Nul Simon, te voyant accablé sous ta croix,

Ne s'est offert afin d'en partager le poids.
Pour étancher ta soif le fiel qu'on te présente
Est cent fois plus amer à ta lèvre brûlante.
Rien, pas même un larron qui, t'aidant à mourir,
Et demandant sa grâce à ton dernier soupir,
Vienne, par cet appel à ta divine essence,
Rappeler à la mort ta suprême puissance !
Le fils du Dieu vivant, de néant couronné,
A jamais de son père est-il abandonné ?

III.

O Christ ! à quand la fin de cette grande épreuve ?....
Il ne restera plus bientôt une âme neuve
Qui ne ressente en soi cette angoisse sans nom
Que laisse de la foi le fatal abandon :
Sacrilége qui naît jusques au cœur qui t'aime,
Qui voudrait t'adorer dans ta splendeur suprême,
Et, te voyant si sombre, est prêt à supposer
Que la vérité même a pu nous abuser;
Imperturbable ver dont le travail dévore,
Comme un premier soupçon sur celle qu'on adore,
Comme un penser cruel que l'on voudrait bannir
Et qui reste toujours dans notre souvenir.
Des piliers de granit, corrodés par ce doute,
Ont laissé sans appui le cintre de ta voûte;
Et les plus beaux soleils dont ton ciel ait relui
Sont ceux sur qui Satan a projeté sa nuit.

IV.

Pourquoi, pourquoi, mon Dieu, ne m'as-tu pas fait naître
Dans ces temps où ta loi ne faisait que paraître,
Où vers toi tout esprit allait avec amour,
Ainsi que la paupière aime et cherche le jour;
Où, de la charité révélant le mystère,
Tes disciples changeaient la face de la terre,
Lorsque l'humanité, dans le fond des enfers
Secouant les derniers anneaux de ses vieux fers,
S'endormait sur ton sein, de ta grâce inondée,
Comme fit autrefois le fils de Zébédée,
Le soir, lorsque tes mains dans un dernier repas
Eurent rompu ce pain qui sauve du trépas?

V.

Oh! si ce n'est que par un autre sacrifice
Que tu peux de la foi relever l'édifice,
Hâte-toi de mourir, pour sortir du tombeau
Et recréer encore un univers nouveau!

Meurs, afin que le monde épouvanté connaisse
Combien sans ta clarté la nuit devient épaisse;
Afin que, fatigué de chercher un appui,
Tout esprit se replie et s'accable sous lui;
Afin qu'esclave encor, l'humanité ressente

Combien des anciens jours la chaîne était pesante.
Meurs pour que, sous le fer le bon droit abattu,
La faiblesse soit crime et la force vertu;
Pour que de tes croyants s'achève le martyre,
Pour que du temple en deuil le voile se déchire,
Pour que l'impiété touche au dernier moment
Et n'ait plus de prétexte à son égarement,
Pour que les cœurs d'airain et les rochers se fendent,
Pour que du centenier les paroles s'entendent,
Pour que chacun se frappe et s'écrie avec feu :
« Le siècle soit maudit ! le Christ était un Dieu.»

Le Christ à Gethsemani.

A SON AMI

M. FERDINAND DE CAPMAS,

ANCIEN SOUS-PRÉFET.

— Mars 1831. —

Ne nous étonnons point des mystères sublimes
Où, pour le soutenir sous le poids de nos crimes,
La faiblesse de l'Ange assista le Dieu fort;
Où, se cherchant lui-même et se trouvant infâme[1],
Le bien-aimé du ciel s'écria que son âme
Était triste jusqu'à la mort.

Ne nous étonnons point si sa douleur profonde
Augmentait en scrutant les annales du monde,
Si, du fleuve du mal interrogeant le cours,
Il fut soudain couvert d'une sueur sanglante

[1] « Le Seigneur a été fait péché pour nous. (Saint Paul, II, Corinth., v. 21.)

Et détourna les yeux d'une image accablante....
Il avait aperçu nos jours.

Il avait aperçu le deuil de son église,
La langue des enfers chez les hommes admise,
Et la nuit descendue au nom de la clarté,
L'assassinat ayant son hymne de victoire,
Et la vertu sa honte, et le crime sa gloire
Et quelquefois sa sainteté.

Il avait entendu ces sinistres paroles :
« O Christ! c'est vainement que pour nous tu t'immoles:
« A tes autels usés nul n'ose recourir ;
« Nous avons abjuré tes longues impostures ;
« Par toi l'esprit humain a reçu des blessures
« Dont il veut enfin se guérir.

« Venez, peuples, au lieu d'imbéciles hommages,
« De ce Dieu ridicule abattre les images !
« Le cœur du criminel en est parfois brisé :
« Nous ne voulons rien voir de ce qui nous condamne
« Quand dans son char doré passe la courtisane,
« Son œil en est scandalisé.

« Que la main de l'honneur s'y porte la première!
« Soldat, frappe le Dieu qui bénit ta bannière !
« Magistrats, bannissez le Dieu de l'équité !
« Captif, brise celui qui, proscrivant ta chaîne,

« En face des tyrans dont il brava la haine
« Le premier a dit : Liberté[1] ! »

Et le Christ les a vus, dans leur sombre énergie,
Bouleverser son temple et sa sainte effigie,
Et dans des lieux souillés de débauche et de vin
Traîner en un banquet la croix, dont ils se jouent
Comme d'un convié que les autres bafouent
Afin d'égayer le festin[2].

Mais, voyant s'approcher l'heure du sacrifice,
Le fils de l'homme a dit : « Je boirai le calice,
« Et de ces attentats j'accepte encor le faix.
« Je vais m'acheminer au sommet du Calvaire,
« Et mon sang en tombant inscrira sur la terre
« Des pardons pour tous les forfaits. »

Et nous, fils de son culte, imitons son exemple !
Sur le profanateur de la croix et du temple
Gémissons : un remords peut le rendre au Seigneu
Sous notre affliction que toute haine expire !
C'est le temps de pleurer et non pas de maudire :
Le ciel même est dans la douleur !

[1] « Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. » (Saint Paul, épître aux Corinthiens.)

[2] A Reims, la croix fut traînée dans un cabaret.

A M. SIGALON,

SUR SON DÉPART POUR ROME.

— Juin 1853. —

Quand on aspire à l'immortalité, c'est
une grande avance que d'être chrétien.
(CHATEAUBRIAND, sur les Voyages de M. DE FORBIX au Levant.)

Et tu vas te livrer à la vague marine
Fière encor du sillon qu'y laissa Lamartine,
De l'art religieux sublime pèlerin !
Tu vas voir cette Rome aux illustres poussières,
Qui rouvre dans la mort de divines paupières,
Et dont le cercueil même est encor souverain !

Si son aigle n'a plus la terrible prunelle
Dont l'éclat foudroyant, l'homicide étincelle
Aux peuples effrayés faisait baisser les yeux,
A tous ceux dont le cœur est vide d'espérances
Elle offre pour abri ses deux ailes immenses,
Comme son Panthéon s'ouvrait à tous les dieux.

Toute grandeur déchue habite ses ruines.
Le siége de celui qu'on couronna d'épines
Doit être en harmonie au front découronné.
Rien n'y saurait blesser une altière disgrâce :
La tombe des héros est la plus noble place
Où peut venir s'asseoir un grand infortuné.

Quand la raison humaine erre en sa route sombre,
Aveugle qui tâtonne et cherche en vain dans l'ombre,
Du bout de son bâton, le mur qui la conduit;
Quand ténèbres et vide habitent seuls l'espace,
Quand le doute épuisé tombe et reste à la place
Où l'avaient amené le hasard et la nuit,

Oh! Rome encor n'a point fini ses destinées :
Elle repeuplera ses nefs abandonnées,
Et les esprits verront son fanal rebriller;
Ils se retrouveront à sa lueur amie;
Et, pour se reposer de leur longue insomnie,
Ils redemanderont son divin oreiller.

Salut en abordant à ce sacré rivage !
A cette autre patrie il te faut rendre hommage,
Sigalon ! Le Nîmois est à demi Romain :
Sa ville fut aussi la ville aux sept collines;
Un beau soleil y luit sur de grandes ruines,
Et l'un de ses enfants se nommait Antonin.

Ah ! loin d'humilier la veuve en sa cellule
Par l'ignoble dédain du sourire incrédule,
Des lèvres de Ferney plagiat odieux,
Qu'un saint enthousiasme en ses murs t'accompagne;
Souviens-toi que la foi transporte la montagne;
Ton pinceau sera grand si ton cœur est pieux.

L'esprit de Michel-Ange, en ses rêves sublimes,
Avait avec le Christ des entretiens intimes;
Des encensoirs du ciel il respirait l'encens;
Sion lui dévoilait ses mystiques annales,
Et son œil contemplait ces beautés virginales
Qui ravissent le cœur sans effleurer les sens,

Et les fronts recueillis des quatre grands prophètes
Qui sentaient l'avenir s'agiter dans leurs têtes;
Moïse palpitant des divines faveurs,
Celui qui vient de voir Jéhovah face à face;
La nue autour de lui tonne encor la menace,
Et les éclairs pressés y croisent leurs lueurs;

Et les martyrs portant des palmes immortelles,
Le chérubin qui flotte en se croisant les ailes
Dans les brillants lointains des séjours fortunés,
Et les cercles sans fin des myriades d'anges,
Et l'enfer et sa nuit et ses flammes étranges
Où, comme des boas, se tordent les damnés.

Car son regard croyant évoqua la présence
Du jour du châtiment et de la récompense :
Le Sauveur devient juge et le remords est vain ;
Et des sons effrayants dans l'air se font entendre ;
Et les morts, étonnés du réveil de leur cendre,
Montent comme aspirés par un souffle divin.

Et comme un tigre ardent, dans sa sanglante joie,
Rugit entre ses dents, qui cramponnent sa proie,
En voyant arriver ses nouveaux habitants,
Innombrables moissons que prépara le crime,
Du rire des démons s'épanouit l'abîme....
L'éternité reçoit les derniers flots du temps.

Oh! si ces grands aspects par toi doivent revivre,
Aux mamelles du ciel il faut que tu t'enivre.
Tu t'es souvent moqué des risibles efforts
De ceux qui, dans la foi tuant la poésie,
Voulaient qu'elle se tînt debout comme la vie
Quand leur scalpel avait travaillé sur son corps...

Mais peut-être il est temps de m'imposer silence :
L'instant de ton départ inflexible s'avance.
Oh! rien ne bornerait la causeuse amitié
Qui veut faire passer son âme en ses paroles...
J'entends au haut du mât frémir les banderoles,
Et de l'anneau du port le câble est délié ;

Et le zéphyr plus vif dans ta voile se joue,
Et les baisers d'adieu se pressent sur ta joue...
Porte aux flots inconstants un généreux défi :
Demeure indifférent sur le calme et l'orage :
Tout, jusqu'à la tempête, entre dans ton voyage.
Tu sais comment Vernet la mettait à profit[1].

[1] Vernet peignit une tempête, attaché à la proue d'un vaisseau

A UN EXILÉ.

— 29 septembre 1833. —

Un grand destin commence, un grand destin s'achève.
CORNEILLE

Ta jeune royauté prend la robe virile ;
Et le temps qui viendra ne sera pas stérile.
L'enfant d'hier, fait homme, aujourd'hui peut oser,
Et faire devant Dieu promesse solennelle
De commencer pour nous une veille éternelle.
Le chef d'un grand empire est une sentinelle
Que la mort seulement doit faire reposer.

Car le trône n'est plus, sur la terre française,
Une couche où l'on peut mieux dormir à son aise,
Où l'homme le plus fort trop souvent s'amollit.

Si le ciel veut qu'un jour ton sceptre nous régisse,
Le premier enseignant l'esprit de sacrifice,
Il te faudra debout dispenser la justice;
Le prétoire royal ne peut plus être un lit.

Il te faudra surtout, par tes propres mérites,
Refaire un Saint-des-Saints aux majestés proscrites.
Leur voile profané n'est plus qu'un vil lambeau;
Sur le velours royal le mendiant se rue;
La couronne est traînée au ruisseau de la rue;
Et la dérision, à la fête accourue,
Endosse de cent rois le glorieux manteau.

Tu viendras, pour la voir de l'honneur retrempée,
De la nuit du fourreau délivrer notre épée
Qui n'en sort qu'à la voix d'un lord de la cité.
Nos Turcarets, couverts de pourpre et de dorures,
Au timon de l'État portent leurs mains impures,
Et la France sous eux a subi tant d'injures
Qu'à son front glorieux le rouge en est monté.

Que par toi, s'embrassant d'une sincère étreinte.
L'autorité rigide et la liberté sainte
Aillent comme deux sœurs en se donnant la main.
Du Saül populaire apaisant les vertiges,
Si tu veux au pouvoir rendre tous ses prestiges,
Il te faudra marcher de prodige en prodiges
Et ne jamais faillir dans ce brillant chemin.

Quelque chose de grand se couve dans le monde :
Il faut, ô jeune roi, que ton âme y réponde ;
Les temps sont en travail pour des jours plus heureux.
Le siècle est dévoré d'incurables ulcères :
Tu n'épouseras point ses honteuses misères,
Et, de tous ses tombeaux recueillant les poussières,
Tu n'en bâtiras pas un palais ténébreux.

Sous les pieds de l'erreur la terre se dérobe ;
D'un pénible sommeil se réveille le globe ;
On reconnaît partout la main de Jéhovah.
Des îles de la mer, jadis silencieuses,
Aux nautoniers perdus sur ses eaux spacieuses
Pan fait entendre encor des voix mystérieuses
Qui lamentent ces mots : « Un vieux monde s'en va! »

L'Inde voit son autel miné par l'Angleterre ;
Les pointes du Croissant se déclarent la guerre,
Et s'acharnent ainsi que deux becs de vautours ;
Luther, à l'infini divisant son domaine,
N'a pas pu féconder la raison souveraine ;
Le problème a lassé l'intelligence humaine,
Et Babel désespère et renverse ses tours.

Chaque journée enfante et dévore un système ;
L'impiété commence à se dire anathème ;
La foi d'un souffle impur a sauvé son flambeau ;
Brisant son front d'airain contre nos cathédrales,

L'antechrist Arouet est à ses derniers râles;
Et Jésus, seul vivant dans ces morts générales,
Une seconde fois triomphe du tombeau.

Et pour édifier sur l'Europe écroulée
Au grand apostolat la France est appelée;
Le glaive de l'esprit est puissant à son bras.
Le Seigneur n'a jamais frappé sa tête altière
Que pour mieux lui montrer la céleste lumière
Et pour la relever du sein de la poussière,
Ainsi qu'il fit à Paul au chemin de Damas.

S'il reste quelques rois dont le regard s'obstine,
Qui prennent la lueur qui blanchit la colline
Pour le pâle rayon de l'astre de la nuit,
C'est qu'ils se sont couchés dans la plate campagne.
Mais toi que la rigueur de l'exil accompagne,
Que le matin surprend au haut de la montagne,
Dis-leur : « Réveillez-vous, c'est le soleil qui luit ! »

Et ne te lasse point de proclamer l'aurore
Aux mortels dont les yeux ne s'ouvrent point encore.
Oh ! ce n'est pas pour rien que, calmant notre deuil,
Le ciel par un mourant fit révéler ta vie,
Que quelque temps après, de ses enfants suivie,
Aux yeux de l'univers la nation ravie
T'éleva dans ses bras sur le bord d'un cercueil.

L'AUMONE [1].

— 1829. —

Donnez à l'indigent, donnez, heureux du monde !
Vous êtes en tout point semblables à cette onde
Qui, caressant des bords par des palmiers couverts,
Savoure avec orgueil leur ombre favorable,
Et s'avance pourtant d'un cours inexorable
Pour se perdre dans les déserts.

Donnez, car de la mort l'inflexible fantôme
Ne nous laisse emporter dans son fatal royaume
Que nos crimes et nos vertus ;
Et, parmi les vertus, l'aumône est la plus belle,
La plus belle des fleurs dont l'éclat étincelle
Sur la couronne des élus.

[1] Cette pièce de vers a été inspirée à M. Reboul par les besoins pressants des pauvres et par l'épuisement des ressources de l'*Association de Charité* de Nîmes. L'appel du poëte fut entendu, et les malheureux, secourus de nouveau, purent le bénir.

Donnez, afin qu'ayant parcouru la carrière,
Vous puissiez sans gémir regarder en arrière
Et trouver moins amer le moment du trépas,
Afin de ne pas voir l'espérance bannie
Quand vos jours passeront devant votre agonie,
Que vous ne les maudissiez pas !

Donnez, afin que, même aux terrestres demeures,
Le Ciel de ses bontés accompagne vos heures
Et vous rende en tout triomphants,
Afin qu'en vos sillons il sème l'abondance,
Et qu'il tienne les eaux de la fausse science
Loin des lèvres de vos enfants.....

De l'hydre des partis l'haleine empoisonnée,
Comme l'hiver enchaîne une onde fortunée,
Tient suspendu le cours de nos prospérités :
Des milliers de vaisseaux qui ne pouvaient suffire,
La voile maintenant dérobée au zéphyre,
Dorment dans nos ports attristés.

Hélas ! dans nos cités, naguère si splendides,
Erre, les bras croisés et les regards avides,
Une effrayante oisiveté :
Dans l'atelier désert habite le silence ;
Et l'on a vu frapper la maison de l'aisance
D'une soudaine pauvreté.

Pénétrez aux réduits de ces tristes familles,
Voyez : le haillon manque à la pudeur des filles !
Voyez le désespoir qui sait tout terrasser,
L'enfant dont les besoins ont dévoré les charmes,
Qui demande du pain, et dont la mère en larmes
Ne peut, hélas ! que l'embrasser !

Seigneur, notre misère est-elle assez profonde !.....
Que ma faible parole, en charité féconde,
Rende tous les cœurs généreux !
Faites pleuvoir l'aumône aux accents de ma lyre !
La vanité n'a point commandé mon délire,
J'ai chanté pour les malheureux.

AUX POETES CHRÉTIENS.

A M. LE MARQUIS DE DREUX-BRÉZÉ.

— Février 1834.—

I.

Amis, n'en doutons point, la muse est prophétesse !
Ils savent maintenant pourquoi cette tristesse
Exhalée en des jours qu'ils croyaient pleins d'espoir.
Une fée autrefois, au sommet des tourelles,
Venait se lamenter par les nuits les plus belles
Et lorsque la liesse était dans le manoir.

Chacun se demandait le sujet de sa plainte...
Mais bientôt du baron la race fut éteinte :
Emmenant ses trois fils aux guerres du saint lieu,
Avant d'être vainqueurs de la tombe sacrée,
Surpris des Sarrasins, leur tête fut livrée
Au sabre recourbé de ces maudits de Dieu.

Et le château devint désert et solitaire ;
Et quand l'automne froid eut attristé la terre
Et prolongea des nuits la ténébreuse horreur,
Par les vitraux brisés introduits dans les salles,
Les quatre vents rompaient des lances infernales
Comme dans un champ clos ouvert à leur fureur.

Et la vieille légende, hélas ! c'est notre histoire.
Vous eûtes beau gémir, nul ne voulait vous croire ;
Mais voilà que l'Esprit a fui notre air mortel,
Que son temple est frappé d'un funeste veuvage,
Et que les factions, écumantes de rage,
Pour y placer leur chef s'y disputent l'autel !

Et la raison publique est semblable à la pierre
Que les chars en passant divisent en poussière,
Qui retombe et blanchit les arbres du chemin,
Obscurcit les regards du cavalier rapide,
Et redouble la soif dans le gosier aride
Du piéton qui se traîne un bâton à la main.

Et l'on n'aperçoit plus qu'immense solitude
Dans les champs du mystère ou de la certitude.
Le sable a rembruni l'espace le plus vert,
Et la matière seule en ces plaines fatales
Domine, comme on voit ces tombes colossales,
Ou ces sphinx de granit assis dans le désert.

Et les rois ont perdu le droit à la puissance,
Et les peuples celui de leur indépendance.
Quand par eux des tyrans les sceptres sont rompus,
L'anarchie aussitôt ouvre son gouffre horrible,
Et la liberté n'a que le choix inflexible
D'une soif dévorante ou des flots corrompus.

Et chacun consterné demande, en sa tristesse,
Si l'ombre peut encor devenir plus épaisse,
Si jamais telle orgie égara les esprits,
Si la confusion peut être plus complète,
Si jamais le chaos, dans le vin d'une fête,
Vit le sol plus jonché de coupes en débris.

II.

Mais vous avez jeté le cri de l'espérance...
Trinité du néant, ombre, vide, silence,
Évanouissez-vous !
L'Esprit doit revenir, ordonnant la matière,
Du chaos ténébreux retirer la lumière
Qui doit étinceler pour le salut de tous.

Au son de vos lyres suprêmes,
L'édifice des temps futurs
Verra les pierres d'elles-mêmes
Se ranger pour former ses murs.

Avides de saintes paroles,
Les cœurs recevront trois symboles :
Foi par qui tout est transporté,
Espérance qui fortifie,
Charité qui réconcilie
La richesse et la pauvreté.

Car du Christ seule encor la parole féconde
Du fond de son tombeau peut ranimer le monde
Mort par un oubli de la foi.
Seule elle peut, au bord du réduit funéraire,
Dire au cadavre infect : « Écarte ton suaire !
« Au nom du Dieu vivant, Lazare, lève-toi ! »

Déjà vieille et toute cassée,
Courtisane mise au rebut,
Qui, dans son fauteuil affaissée,
Radote tout ce qu'elle fut,
L'incrédulité décrépite
En elle-même se dépite
De voir ses amants dans l'ennui.
Plus d'un lui lance l'anathème
Et vient, ainsi que Nicodème,
Trouver Jésus pendant la nuit.

Que plus rapidement le temps se précipite,
Pour que les jours divins nous arrivent plus vite !

Car, hélas! le monde est pareil
A ces champs entr'ouverts de crevasses avides
Qui demandent l'ondée et des souffles humides
A travers leurs rameaux brûlés par le soleil.

Alors le peuple débonnaire
Bénira la main du pouvoir;
Il ne verra plus sa misère
Comme un raisin sous le pressoir;
Et, dans la justice reteinte,
La pourpre redeviendra sainte;
Ce diadème des douleurs
Qui sous ses épines fatales
Fait saigner les têtes royales
Ne sera qu'un bandeau de fleurs.

Alors la croix verra sous son ombre bénie
Mourir toute révolte et toute tyrannie;
Cet arbre, abri des nations,
Où le vieil univers vint suspendre sa chaîne,
Sera justifié par la science humaine,
Ainsi que le soleil par ses propres rayons.

III.

Mais avant que l'aube se montre
Et que le nouvel astre ait lui,

Plus d'une sanglante rencontre
Peut épouvanter notre nuit.
Vos chants, du Saül populaire
Viendront apaiser la colère
S'il se déchirait de sa main.
Le triomphe qui le contente,
Le soir, en rentrant dans sa tente,
Le fait gémir le lendemain.

Au milieu des partis approchez-vous et dites
Combien l'amour est grand et les haines petites ;
Que le remède est bien plus haut ;
Que Dieu seul peut guérir le mal qui nous accable ;
Que la vengeance n'est qu'une chaîne implacable
Où l'anneau qu'on ajoute appelle un autre anneau.

Malheur à la lyre avilie
Qui flatte un peuple dans sa nuit,
Qui chante à table, et qui s'oublie
Jusqu'à s'enivrer avec lui !
De déshonneur elle est frappée,
Ainsi que cette indigne épée
Qui, répudiant la valeur,
Au milieu de la grande place,
Pour amuser la populace,
Tourne entre les mains du jongleur.

Mais bénédiction à tout chantre sévère
Qui préfère à son front l'épine du Calvaire
Au cercle d'un laurier honteux,
Qui, parlant de sagesse à tout sanglant délire,
Au jour du grand réveil comme Job pourra dire :
« Je fus l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ! »

Dans un galetas solitaire
La mort pourra fermer ses yeux ;
Mais ses chants, rompus sur la terre,
Iront se renouer aux cieux.
Quittant cette triste vallée,
Son âme sera consolée :
Son parfum n'y fut répandu,
Comme ceux de la pénitente
A la chevelure pendante,
Que sur les pieds de la vertu.

Pour prix de cette paix saintement célébrée,
Si des hommes encor la haine enténébrée
Vous faisait subir son courroux ;
Voilés du crêpe noir que porte la victime,
Si Dieu vous destinait à combler un abîme,
Dans le gouffre en tombant criez-leur : « Aimez-vous ! »

Mourant, demandez encor grâce
Pour les erreurs de vos bourreaux ;

Dieu sait combien est efficace
Le pardon qui sort des tombeaux !
Que de vos luths, dans le veuvage,
Le vent, sur votre sarcophage,
N'arrache pas même un soupir ;
Et si quelque son s'en envole,
Qu'il soit une douce parole
Pour ceux qui vous feraient mourir.

IV.

Oh ! mes frères, pourquoi notre pieuse attente
Se revêt-elle encor d'une teinte de deuil ?
Pourquoi, comme le chant que le prêtre lamente
Lorsqu'en chasuble noire il escorte un cercueil,
A l'hymne de l'espoir mêlons-nous l'épouvante ?
Pourquoi l'esprit distrait effleure-t-il l'écueil,
Ainsi que cet oiseau qui prédit la tourmente
Quand le calme à venir se dévoile à notre œil ?
C'est que tout n'en doit pas savourer les délices :
Les grandes missions sont sœurs des sacrifices ;
La mer peut dévorer plusieurs de nos esquifs.
Avant que d'aborder au fortuné rivage,
Il faut doubler un cap parsemé de rescifs :
De cruelles tribus y vivent du naufrage ;
L'Adamastor du mal peut soulever l'orage.
Voilà pourquoi nos fronts se sont courbés pensifs...
Cependant les zéphyrs de la nouvelle terre

Apportent jusqu'à nous les parfums de ses fleurs.
Encore, encore un jour : de la mer solitaire
L'horizon calmera l'angoisse de nos cœurs ;
Nos regards, abusés par des plages fictives
Que simulaient au loin de flottantes vapeurs,
Dans leur réalité contempleront les rives
Qu'a promises le Christ à ses navigateurs.

A

M. L'ABBÉ F. DE LAMENNAIS.

— Août 1834. —

Conquérant des esprits, roi de l'intelligence,
En de divines mains abdique la puissance;
Tu seras bien plus grand en abaissant ton front.
Je sais l'immensité de ta douleur intime :
Il te faut immoler une raison sublime;
Mais, malgré les clameurs de l'ange de l'abîme,
C'est un céleste hommage et non pas un affront.

Quel que soit l'horizon que ton regard embrasse,
D'autres plus loin encore élargissent l'espace
Et font tomber soudain tous orgueilleux transports.
Dieu seul en même temps voit tous les points du globe

Et quel jour est écrit sur les teintes de l'aube ;
Mais l'homme voit un point, un autre se dérobe,
Et notre esprit se trouble à saisir les rapports.

Vainement la science, en son orgueil suprême,
Dit que, renouvelant sa force d'elle-même,
Notre raison toujours à notre raison luit ;
Que du phare du Christ la lumière éclipsée
Brille inutilement à la vue offensée :
Comme si cette mer où flotte la pensée
Ne pouvait éprouver la tempête et la nuit !

Ton doigt intelligent indiquait une route :
Le Seigneur en a cent, en a mille sans doute.
Qui soupçonnait la mer tombant sur Pharaon,
Et cette arche, captive aux mains de l'infidèle,
Renversant ses vainqueurs et leur dieu devant elle,
Et, pour nous démontrer que la vie est en elle,
Recouvrant de rameaux la verge d'Aaron ?

« Les princes, nous dis-tu, vieillards au teint livide,
Se couvrent vainement de leur pourpre splendide :
Leur ulcère commence à pourrir leur manteau ;
La dissolution de jour en jour s'opère.
Peuples, si vous voulez une ère plus prospère,
Ainsi que l'Africain égorge son vieux père,
Par pitié dans leur sein enfoncez le couteau !

« Ils ont rendu du Christ la parole inféconde :
Qu'ils tombent, et le ciel descendra sur le monde,
Et vous verrez le jour de l'ombre indépendant !
Vos vieillards seulement vous rendront la justice ;
Dans les cœurs renaîtra l'esprit de sacrifice.
Honneur à qui combat pour que ce temps surgisse ! »
Rêve de Lamennais, mais rêve cependant.

Hélas ! les rois n'ont pas seuls trompé notre attente,
La populace aussi compte une ère sanglante.
Alors la liberté voila ses yeux de pleurs ;
Le tyran en haillons n'en fut que plus farouche.
Tout système a passé par la pierre de touche :
Jamais le genre humain, se tournant sur sa couche,
N'a pu complétement endormir ses douleurs.

Chaque jour qui se perd dans l'abîme des âges
Ne varie, après tout, que l'aspect des orages,
Et ne fait que changer le mode de souffrir.
Toi-même tu l'as dit, l'exil est sur la terre ;
Les cris de l'opprimé ne s'y peuvent pas taire ;
L'injustice y possède un sceptre héréditaire
Qu'à son poignet de fer nul ne pourra ravir.

Et puis, quelle que soit la nuit que l'on abhorre,
Du candélabre éteint la mèche fume encore,
Et l'esprit saint a dit qu'il ne l'éteindrait pas.
Ninive a parcouru la moitié de l'abîme :

Le Seigneur l'en retire et pardonne à son crime.
Ézéchias, chantant son cantique sublime,
Trompe l'avidité du gouffre du trépas.

Je n'attends pas ici le céleste royaume,
J'attends ce demi-jour où peut prétendre l'homme.
Je crois que tous ces os blanchis et parsemés
Sur ce désert sans fin que le soleil dévore
Sous un souffle vivant se lèveront. J'ignore
S'il viendra du couchant, s'il viendra de l'aurore;
Mais je crois fermement qu'ils seront ranimés.

O grand homme, pardonne à ce hardi langage!
Sur ton front foudroyé d'autres jettent l'outrage;
Mais mon cœur a banni tout sentiment amer.
Ah! loin de t'affliger, que ma voix te console!
C'est toi qui la formas, c'est ta propre parole,
Un parfum qui retombe au sein de sa corolle,
Un modeste ruisseau qui retourne à la mer.

Une angoisse accablante a submergé ton être;
Ta veillée est semblable à celle de ton maître,
Quand le calice amer s'offrit devant ses yeux.
De l'esprit séducteur la perfide louange...
Les reproches divins.... Il te faudrait un ange
Afin de t'assister dans ce combat étrange
Qui te plonge aux enfers ou te remonte aux cieux.

Aussi nous supplîrons le Seigneur en silence
Que tes jours d'autrefois pèsent dans la balance,
Si sous la main du Christ encor tu te cabrais,
Pour que sur ses genoux enfin tu te reposes,
Et que ses doigts divins sur tes paupières closes
Passent, et, les ouvrant, te fassent voir les choses
Qu'il dévoilait jadis à l'ange de Cambrai.

SAINTE-HÉLÈNE,

OU

ANATHÈME ET GLOIRE.

A M. DE CHATEAUBRIAND.

Tour à tour se croisant dans leur vol spacieux
Entre l'immensité des ondes et des cieux,
Entre deux univers, échos de leurs paroles,
Dont les sons solennels émeuvent les deux pôles,
Deux fantômes sur un écueil,
Proclamant des exploits et des crimes célèbres,
De sublimes lueurs ou d'horribles ténèbres
Couvrent la pierre d'un cercueil.

PREMIÈRE VOIX.

De l'ange, fléau du guerrier,
Il eut l'épée étincelante;
Le vautour suivait son sentier,

Et les ailes de l'épouvante
Étaient aux flancs de son coursier.

DEUXIÈME VOIX.

Dans sa brillante carrière,
Son coursier dans la poussière
N'a point foulé tous les droits ;
De cette comète errante
La crinière flamboyante
N'a fait pâlir que les rois.

PREMIÈRE VOIX.

Plus d'un infortuné royaume
Eut le sort de son souverain,
Et fut égorgé comme un homme
Attendu sur le grand chemin.
Le terrible bandit, radieux de ses crimes,
Après avoir fouillé le cadavre étendu,
Disait avec jactance au Français confondu :
« Tiens, prends ces dépouilles opimes ;
« Nous réglerons plus tard ce qui me sera dû. »

DEUXIÈME VOIX.

Accourez, accourez, jours brillants de sa vie,
Chasser l'ombre de son tombeau !
Quand, dans la nuit de l'anarchie,
L'autorité par lui ranima son flambeau ;

Quand, triomphateur jeune encore,
De chefs-d'œuvre captifs dotant nos muséum,
Il releva l'étendard tricolore
Des turpitudes du Forum,
D'une fange sanglante il nettoya nos armes,
Et, rappelant la gloire à nos fronts avilis,
Il fit de la hache des Carmes
Le noble glaive d'Austerlitz.

PREMIÈRE VOIX.

Oui, mais la Liberté, sa mère,
Lui vint bientôt, dans sa douleur amère,
Dire : « Parricide effronté,
« Je sais à quel dessein ton âme s'abandonne.
« Mon cadavre pourra t'exhausser jusqu'au trône :
« Eh bien! punis ces flancs de t'avoir enfanté ! »

DEUXIÈME VOIX.

Qui? lui, Domitius?... Non, non, ce fut Octave,
Et le peuple sous lui s'applaudit d'être esclave.
Le peuple sait ce qu'il lui doit :
Il dépouilla par lui l'ignominie antique,
Et, pour faire tomber l'arrogance héraldique,
Il n'a qu'à le montrer du doigt.

PREMIÈRE VOIX.

La plèbe chèrement paya cet apanage :
La frontière n'est plus qu'un cercle de carnage;
Que de mères au désespoir!

Le tyran recrutait aux bornes de l'enfance,
Barbare pourvoyeur de ce champ de vaillance
Qui n'était plus qu'un abattoir.

DEUXIÈME VOIX.

La plèbe s'éleva par le mode ordinaire:
La douleur purifie et la mort régénère.
Tout équinoxe est orageux :
Une vieille saison descendait dans l'abîme,
Une autre apparaissait sanglante, mais sublime;
Et tout peuple grand est heureux.
Du terrible empereur la mémoire est bénie;
La populace encor reflète son génie,
Ainsi que l'Océan le céleste flambeau.
Accourez, accourez, jours brillants de sa vie,
Chasser l'ombre de son tombeau!

Quand, dans ses belliqueux vertiges,
Vers l'Orient prenant l'essor,
Au sol qui vit tant de prodiges
Son génie en fit voir encor;
Quand vers la grande pyramide
Tournant son index intrépide
Et ses regards étincelants,
Contre des forces inégales
Pour voir ces luttes colossales
Il appela quatre mille ans,

Et les quatre mille ans du passé se levèrent,
Et du surnom de grand en chœur le proclamèrent;

Et dirent : « Enfin aujourd'hui
« Le monde a vu s'accomplir le mystère
« De cette trinité de gloire militaire,
« Alexandre, César et lui ! »

Tout fêta sur ces bords son triomphe suprême :
Le soleil redonna l'harmonie à Memnon,
Le palmier détacha ses branches de lui-même,
Les sept bouches du Nil murmurèrent son nom,
Et la mer le reçut, et la voix de son onde
Le redit à son tour aux quatre coins du monde;
Tous les vieux Pharaons se levèrent d'effroi,
Et firent tressaillir leurs tombes éternelles...

PREMIÈRE VOIX.

La victoire à Jaffa se voila de ses ailes,
Et l'univers a su pourquoi.

DEUXIÈME VOIX.

Et depuis, point de halte en son élan sublime :
D'un immense glacier il subjugue la cime,
Et tombe comme l'aigle au sol italien !
C'est un autre Annibal sans une autre Capoue.
La fortune à son char a fait don de sa roue,
Et pour lui l'obstacle est moyen.

PREMIÈRE VOIX.

Sa palme grandissait ; mais la nuit de Vincenne

En ignoble assassin changea le capitaine !
Son bras, qui rassurait, effraya le regard :
Lorsqu'à la France détrompée
Il voulut montrer son épée,
La France ne vit qu'un poignard.

O nuit !... nuit homicide
Où le tyran s'assit au banquet régicide,
Et, jurant alliance aux esprits des enfers,
Du sang royal emplit sa coupe,
Et but avec l'infâme troupe
A la fortune des pervers !

Dans leur complaisance féroce,
Huit hommes, si ce nom appartient aux bourreaux,
Étaient entre ses mains atroces
Comme l'ignoble fer qui pend aux échafauds.

Il leur fut dit : « Prenez séance ;
« Dans les bassins de la balance
« Mettez la mort, et puis la mort,
« Que promptement cela se fasse. »
Il mesura leur temps, afin que le remords
Ne pût y trouver une place.

Au tribunal accusateur
Le prévenu paraît, ou plutôt la victime ;
On lui dit quel était son crime :

C'était son nom et sa valeur.
Deux mots sont prononcés : tout est muet d'horreur;
Les visages, les cœurs, la nuit, tout était sombre;
Rien ne troublait le silence de l'ombre,
Hors la pioche du fossoyeur.....

DEUXIÈME VOIX.

Le soleil quelquefois, dans sa course éclatante,
Peut offrir aux regards une tache sanglante;
Mais il règne toujours au haut des cieux déserts;
Par lui la vapeur monte et la foudre est féconde;
La tempête, en son vol, ravage un coin du monde;
Mais il n'en est pas moins l'âme de l'univers.

Ainsi sa main inexorable
A brisé les jours d'un héros;
Mais, pour un trépas déplorable,
Qu'il a ranimé de tombeaux!
A sa volonté souveraine,
La Foi, s'échappant de l'arène,
Relève son temple détruit;
Il rétablit le sacrifice,
Et tend la main à la Justice,
Qui disparaissait dans la nuit.

Le bras des bourreaux de la France
Connaît enfin l'oisiveté,
Et des autels à l'Espérance

Repeuplent le sol dévasté ;
Confiante dans son étoile,
De son long deuil quittant le voile,
La patrie a son lendemain ;
Et des œuvres de son épée
Les arts tracent une épopée
De pierre, de marbre et d'airain.

Arches portant le nom d'une grande journée,
Des deux bords de la Seine opérant l'hyménée ;
Portes au cintre colossal,
Rades où la fureur des flots est enchaînée,
Colonnes au fût triomphal,
Toi surtout qui formas ton immense stature
Avec les canons ennemis,
Tourment des rois par son glaive soumis,
Crois-tu de ses travaux nous offrir la figure ?
L'œil avec peine te mesure,
Et cependant tes flancs aux contours spacieux
N'offrent que quelques jours de sa longue victoire.
S'il eût fallu sur eux graver toute sa gloire,
Ton sommet toucherait les cieux.

PREMIÈRE VOIX.

Il releva la croix ; mais le prêtre suprême
Est par ses cheveux blancs hors du temple traîné ;
Et depuis lors le Dieu qui l'avait couronné
Au front impérial fit tomber l'anathème :

A l'esprit de vertige il est abandonné ;
Dans sa coupe a coulé ce vin de la colère
Qui mène chancelant au gouffre expiateur ;
A la nuit des enfers promettant sa lumière,
Son étoile des cieux abdique la hauteur ;
Son génie à la fin lui devient infidèle,
Aux flammes du Kremlin il va brûler son aile ;
Ses regards, jadis si certains,
Hésitent, obscurcis par des ombres funèbres ;
Il tâtonne dans ses desseins
Comme une main dans les ténèbres,
Ou bien, tête baissée, il brise son essor
Contre une insurmontable impasse.
C'est en vain que l'hiver du Nord,
Ainsi qu'un autre Adamastor,
De sa colère le menace :
Le superbe, dans son audace,
Parmi ses complaisants avait rangé le sort.

Mais, ô de son orgueil déplorables trophées !
Espace où les corbeaux s'abattent par nuées,
Où la terre, trop pleine, a revomi les morts,
Où lui-même passait d'une course pressée,
Afin d'affranchir sa pensée
De la torture du remords !
Déserts, tombeaux glacés d'héroïques victimes,
Où la neige s'étend comme un vaste linceul,
Quelles larmes assez sublimes

Pourront couler sur tant de deuil !
Sur cette plaine désolante
Quel autre Ézéchiel fera tomber sa voix ?
La patrie est comme un carquois
Vide de tous ses traits qui portaient l'épouvante.
N'entendez-vous pas retentir
Du Kalmouk rassuré la farouche fanfare ?
Que les doigts qui touchaient la lyre du plaisir
Préparent la litière aux chevaux du barbare !
Le feu de ses bivouacs a de nos Trianons
Noirci les dieux de marbre et flétri la verdure.
Paris, sœur de Byzance, a dévoré l'injure !
Les esprits belliqueux des Français aux grands noms
Ont déserté, la nuit, leur froide sépulture,
Et d'indignation fait tomber leur armure
Des parois de nos panthéons !

DEUXIÈME VOIX.

Que la honte en retombe au front de tous les traîtres
Qui, puissant, lui baisaient l'empreinte de son pied,
Et qui, lorsque le dieu fut tombé du trépied,
Allèrent lâchement s'offrir à d'autres maîtres ;
Sur tous ceux que gorgeait son or impérial,
Qui, soupirant après le repos des satrapes,
Maudissaient dans leur cœur ce juif-errant fatal
Qui leur faisait subir d'éternelles étapes !
Nuages insensés, l'éclat de vos splendeurs
N'était que le reflet de sa grande lumière :

L'astre, selon vos vœux, a fini sa carrière;
Mais son coucher vous rend à l'état de vapeurs.
Sur la terre, longtemps par sa foudre domptée,
Son aigle traîne enfin une aile ensanglantée.
Aux livides lueurs de son dernier canon,
Il tombe; mais sa chute a fait un vide immense;
Les peuples ont repris leur nuit et leur silence.
Sa gloire était leur jour, leur bruit était son nom.

L'Angleterre lui dit: « S'il faut que tu t'exiles,
« A tes pieds fatigués j'offre mon escabeau. »
Puis elle dit tout bas aux rois: « Soyez tranquilles,
« Sa prison sera son tombeau. »

Albion! Albion! nation assassine!
Tu te voudrais en vain blanchir de son trépas:
Toute l'eau de ces mers où ton orgueil domine
Pour laver ton forfait ne te suffirait pas!

O vous qui demandez au moindre vent qui passe
Si de sa voix altière il n'apporte aucun son,
Vous qui fixez toujours les yeux sur l'horizon
Pour voir s'il ne vient pas reprendre encor sa place,
Rois, comme il vous fut dit, sa tombe est sa prison.

Approchez-vous de cette couche;
Voyez, il est bien mort: plus de cruel souci.

L'ouragan en fureur ne sort plus de sa bouche,
Et pour exécuter sa volonté farouche
La foudre ne vient pas lui dire : « Me voici ! »
Je me trompe, la foudre encor lui rend hommage :
A son dernier soupir le ciel se fond en eau.
A la mort de celui qui fut un long orage,
L'éclair devait servir de funèbre flambeau.

Mais c'est son dernier bruit, et les vapeurs obscures
Regagnent l'horizon, comme de vieux soldats
Noircis par la fumée et couverts de blessures
Retournent du champ des combats ;
Et son île reprend sa torpeur solennelle.
L'oreille n'entend plus que le timide oiseau
Qui frôle la verdure en secouant son aile,
Le torrent indécis qui roule un reste d'eau,
Ou, d'un saule éploré comme une jeune veuve,
Quelques gouttes tombant sur une pierre neuve
Que l'on dit être son tombeau.

PREMIÈRE VOIX.

Quand le Seigneur éteint ce fatal météore,
Loin que ce soit la nuit, c'est le jour qui colore
Notre orient de sa clarté.
La France, sommeillant dans la captivité,
S'éveille, et sur sa couche elle repasse un rêve
Qu'elle a fait sur la liberté.
La force brute a perdu son empire ;

Le glaive de l'esprit du fourreau se retire :
Il a ses Austerlitz, ses Wagram, ses Eylau.
Des hommes du passé la ligue en vain conspire,
Il n'aura pas son Waterloo.
Le Christ, comme une mer qui dévore un rivage,
Recommence à ravir la terre à l'esclavage ;
L'homme de la science a redoublé d'efforts
Afin que sa loi sainte en tous lieux se propage :
La vapeur frémissante a reconnu le mors ;
On se rit de l'espace ainsi que de l'orage.

Bientôt sur tous les points le saint Verbe aura lui,
Et les peuples, dans l'allégresse,
Verront s'accomplir la promesse
Qu'il sera tout en tous, et tous seront en lui.

Qu'il ait ou non sauvé la France,
Anathème à celui qui ferma de sa main
La source de l'intelligence
Pour en sevrer le genre humain ;
A celui qui, posté sur la route des âges,
Aux temps rénovateurs fit rebrousser chemin
Parce qu'il avait vu leur menaçant lointain
A d'autres dieux que lui présenter des hommages !
Qu'en cercle rassemblés autour de son néant,
Tant de jours avortés maudissent sa mémoire !

DEUXIÈME VOIX.

Qu'il dorme environné de l'immense Océan,
Vaste symbole de sa gloire!

Ainsi de ces deux voix tonnant entre deux mondes
Les peuples indécis entendront les combats
Tant que dans ces lointains climats
Les vents aux vents et les ondes aux ondes
S'opposeront avec fracas.

LIVRE III.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

— Juillet 1832. —

Revenez, revenez, beaux jours de mon enfance,
De votre aspect riant charmer ma souvenance,
Comme, dans le désert brûlant et spacieux,
Sur la verte oasis se reposent les yeux!
Mon cœur, mon pauvre cœur, à la tristesse en proie,
En fouillant le passé vous retrouve avec joie,
Jours naïfs, plaisirs purs emportés par le temps
Ainsi que le parfum des fleurs par les autans,
Quand notre bon curé, d'un doigt glacé par l'âge,
Me caressait la joue et me disait : « Sois sage ! »
Quand mes pieuses mains, aux prières du soir,
Pour ranimer ses feux balançaient l'encensoir;
Alors que, réveillé bien avant la lumière
Pour mon premier voyage, à travers la portière,
Surpris, je contemplais dans l'orient lointain,

Pour la première fois, trois heures du matin ;
Quand, pour trouver des nids fouillant dans ses bocages
Le Vistre me voyait explorer ses rivages,
Et, dans ses fraîches eaux trompant l'ardent midi,
Goûter tous les plaisirs du vagabond jeudi,
Jour alors le plus beau de toute la semaine,
Où l'écolier se voit affranchi de sa chaîne :
Ni sombre magister qui le fasse pâlir,
Ni de ces beaux habits que l'on craint de salir,
Qui me rendaient des jours de fête et de dimanche,
Quand j'en étais paré, l'allégresse moins franche...
Mais d'où vient que ces temps, que j'évoque aujourd'hui
Pour pouvoir arracher mon âme à son ennui,
La ramènent encore à sa tristesse amère ?
Hélas ! c'est que bientôt je vis pleurer ma mère !
Mon père s'en alla par ce mal triste et lent
Qui fait voir chaque jour le soleil moins brillant,
Qui fait passer des nuits aux longues insomnies,
Qui, pour un seul trépas donnant vingt agonies,
Enlève fil à fil la trame de nos jours,
Où l'art ne peut donner que d'impuissants secours.
Que de fois, loin du lit où gisait sa souffrance,
Ma mère, avec des yeux qui cherchaient l'espérance,
A dit au médecin qui nous donnait ses soins :
«Ne le trouvez-vous pas mieux qu'hier ?—Beaucoup moi
Et ses yeux se mouillaient de larmes, et les miennes
Se mettaient à couler, voyant couler les siennes.
Puis elle me disait : «Pourquoi gémir ainsi ?

« Enfant, de jour en jour tu deviens pâle aussi ;
« Bientôt dans la maison nous aurons deux malades.
« Va te distraire avec tes jeunes camarades. »
Et, sortant pour aller essayer le bonheur,
J'entendais une voix me dire au fond du cœur.
« Comment te réjouir quand ta famille pleure ? »
Et, triste, je rentrais dans ma pauvre demeure,
Et, le front dans la main, sur la table accoudé,
Je me sentais encor de larmes inondé.

ACCABLEMENT.

— Juillet 1853. —

Et voilà tout, voilà ce que, dans notre enfance,
Nous avons salué par un cri d'espérance,
Comme le voyageur, du haut du Saint-Bernard,
Jette sur l'Italie un avide regard!
Et ce soleil brillant et ces fleuves limpides
M'ont laissé le cœur froid et les lèvres arides.
Semblable à ces éclairs de la chaude saison
Qui par un soir serein brillent à l'horizon,
Mon printemps m'attrista des présages d'automne;
Je vis, à peine éclose, effeuiller sa couronne;
Et l'ongle du malheur vint sur moi s'appuyer,
Ainsi que le vautour sur un jeune amandier
S'abat, et, secouant ses ailes dans ses branches,
Sur la terre à flocons fait tomber ses fleurs blanches.
Je me disais pourtant : « Dans la vie avançons.

« De précoces chagrins sont d'utiles leçons ;
« Ils cimentent parfois quelque destin suprême ;
« Car l'homme est le premier complaisant de soi-même.»
Bien plus que le présent l'avenir paraît beau,
Et, d'attente en attente, on arrive au tombeau ;
Et l'on voit de ses jours décroître la lumière
Depuis qu'on se souvient d'une aurore première ;
Et le bonheur, toujours remis au lendemain,
Ressemble au feu follet que l'on poursuit en vain
La nuit dans la forêt, et dont l'âme épuisée
Est, au bord d'un abîme, enfin désabusée,
Quand des rires moqueurs et d'infernales voix
Éclatent et s'en vont mourir au fond des bois.
Car des esprits impurs l'allégresse est extrême
Quand un espoir s'abjure et se dit anathème ;
Et je sais ce qu'il est d'amer dans ce réveil,
Et je sens que j'ai fait un pénible sommeil ;
Et j'ai vu s'écouler les songes de ma vie,
Et me voilà semblable à la source tarie
Dont les feux dévorants de l'ardente saison
Ont desséché le sable et brûlé le gazon,
A l'arbre privé d'eau, mort, et dont le squelette
Dessine sur le ciel sa triste silhouette;
Et mon œil cherche en vain tous ses enchantements;
Et la mort m'a ravi des fantômes charmants
Comme pour avertir mon âme solitaire
De ne plus demander des amours à la terre ;
Et mon cœur, dans le vide et dans l'isolement,

A senti le dernier degré d'accablement.
Et quand il est blessé par un secret outrage,
Qu'une froide pâleur me couvre le visage,
Que je rentre, l'œil triste et le front abattu,
Personne qui me dise : « Oh ! mon ami, qu'as-tu ?
« Tu souffres, je le sens, car ton âme est la mienne...
Hâtez la nuit, mon Dieu, puisqu'il faut qu'elle vienne
Puisque chaque soleil à mon regard blasé
Se lève chaque jour plus terne et plus usé ;
Que ma barque, exposée au soleil sur la grève,
Espère vainement un flot qui la soulève,
L'arrache de ce bord qui fait son désespoir
Et dans l'illusion la berce jusqu'au soir ;
Puisque rien ne peut plus me tromper sur la terre,
Que le printemps sans fleurs et les bois sans mystère
N'ont plus de doux parfums et de charmantes voix ;
Que tout éclat pâlit sitôt que je le vois,
Que mon œil ne peut plus aimer aucune étoile
Sans que la froide mort la couvre de son voile,
Puisqu'enfin, m'abusant depuis que je suis né,
Entre le monde et moi tout paraît terminé !

Le Moulin de Génèse.

A M. CHASTAN, DE NÎMES.

— Mai 1834. —

Te souvient-il du jour où, tout rayonnant d'aise,
Nous allâmes ensemble au moulin de Génèse?
Nous nous étions promis de joyeux passe-temps
Et de riants aspects naturels au printemps,
Des bruits mystérieux de feuilles, doux à l'âme
Comme le frôlement d'une robe de femme,
Et le balancement des rameaux des bosquets,
L'abeille bourdonnant de bouquets en bouquets,
Et la source élançant son onde cristalline
Du tronc d'un saule vieux ou d'un mur en ruine,
Et dont le flot, roulant sur le caillou nacré,
D'iris, de nénuphar voit son cours diapré,
Et puis le rossignol chantant dans l'aubépine,

Qui sous de blanches fleurs dérobe son épine
Et dont l'odeur suave, et pourtant sans crédit,
Réjouit doucement l'odorat et l'esprit ;
Car il est un langage aux muettes paroles
Qui dans chaque parfum a placé des symboles.
C'était un beau moulin que nous avions rêvé,
Qu'on entend bien avant de s'y voir arrivé,
Une meunière fraîche à la joue arrondie,
Et des enfants pareils au fruit de Normandie,
Et le maître meunier avec ses compagnons
Otant le traversier ou menant les bignons[1],
Et jetant sur le bord brochet, goujon, anguille,
Qui, jusques en tronçons, dans la poêle frétille;
Et les petits poulets et les petits canards
Avec leur marcher lourd et leurs cris nasillards,
Et le coq-d'inde, et l'oie à l'appétit vorace
Vers l'écluse à plein bord menant sa jeune race,
Ou venant, furieuse, au mendiant suspect
Tourmenter les haillons des ailes et du bec ;
Et le coq frappant l'air de son hardi ramage,
Et le paon étalant son soleil de plumage,
Et les bêlants troupeaux, le sifflet du pasteur
Qui dirige leur marche et presse leur lenteur
Quand le soleil du soir, dorant leur blanche laine,
Leur dit que pour l'étable il faut quitter la plaine ;
Et le chien aux longs poils, au collier hérissé,

[1] Outils de pêche.

Que le loup le plus fort n'a jamais terrassé ;
Bref, ce qui constitue une ferme opulente.
Mais comme le réel détrompa notre attente !
Nous nous imaginions dans notre esprit subtil
Qu'un mois d'avril toujours ressemble au mois d'avril,
Et nous allions tous deux en parfaite ignorance
Si le bien de la terre était dans la souffrance.
Voilà qu'un paysan portant un sac de peau,
Que tu connus et qui nous ôta le chapeau,
Nous dit : « Nous aurions bien besoin d'un peu de pluie,
« Mais on est si méchant que le ciel nous oublie. »
A quelques pas de là nous vîmes trois serpents
Dans un fossé tari, qui s'en allaient rampants.
La campagne était jaune, exténuée, avide
Comme un enfant qui presse une mamelle vide ;
Un vent sec et brûlant, dévoilant un ciel bleu,
Soulevait du chemin une poussière en feu ;
Les arbres ne montraient que quelques feuilles rares
Et ne jetaient sur nous que des ombres avares.
Rien du printemps, sinon quelque grillon au loin
Qui chantait, isolé dans un maigre sainfoin.
Nous marchions suffoqués de chaleur; et le Vistre
S'offrit à mes regards sous un aspect sinistre.
On aurait dit le Styx dont le fond découvert
Eût été desséché par les feux de l'enfer.
Là trois pauvres canuts, barbotant en famille,
Cherchaient dans des bas-fonds une fangeuse anguille.
Enfin à nos regards vient s'offrir ce moulin,

Véritable séjour de quelque esprit malin,
Demeure désolée à faire saigner l'âme,
Que partout le soleil entourait de sa flamme;
Misérable masure adossée à la tour
D'un reste décrépit de féodal séjour.
Deux contreforts ruinés soutenaient sa faiblesse,
Comme un bâton pliant aux mains de la vieillesse ;
Chaque pierre à la main eût cédé sans effort,
Comme la dent qui branle à la tête de mort.
Ses portes ne montraient pour toute fermeture
Qu'un sapin qui, des ans ayant subi l'injure,
Voyait tomber les clous de ses ais aux abois,
Et pour toute serrure une cheville en bois.
Ses fenêtres, au ciel béant et sans vitrage,
De la pluie et des vents subissaient même outrage ;
Leurs contrevents, pendus à des gonds impuissants,
Menaçaient de leur poids le crâne des passants.
Sur le haut de son toit est une girouette
Où, quand l'ombre descend, se pose la chouette ;
Son pivot, que cent ans ont peut-être rouillé,
Est de blancs excréments bizarrement souillé ;
Sa tôle représente en silhouette noire
Le museau d'un dragon où manque une mâchoire
Et qu'on entend crier, lorsque le vent le bat,
Ainsi qu'un vieux démon blessé dans le sabbat.
Et si vous regardez près de cette demeure,
Tout comme elle s'attriste et tout comme elle pleure :
Un puits à roue à sec offre son appareil

Au contact disloquant des rayons du soleil ;
Là sont trois grands mûriers morts, et dont la structure
Ressemble au possédé qui subit sa torture ;
Un âne est à l'attache à leurs troncs vermoulus,
Qui sur ses flancs rogneux, amaigris et velus,
Montre une plaie en sang, que fouette sa queue
Afin d'en écarter la mouche verte et bleue ;
Puis une bergerie au couvert enfoncé :
Comme un funèbre sol s'affaisse crevassé
Sur le cercueil pourri, le cintre de sa porte
Plie aussi sous le pan de bâtisse qu'il porte ;
La racine du lierre, en plongeant dans ses murs,
Les lézarda jadis et depuis les rend sûrs,
En proie aux coups du sort, comme on voit l'âme humaine
Déchirée, et bientôt plus forte de sa peine.
Là se cacha jadis un homme comme il faut,
Qui sortit pour porter sa tête à l'échafaud
Lorsque la Liberté, changée en Euménide,
Fit passer sur la France un nuage livide
Qui, sans cesse jetant des ombres de son flanc
Des sentences de mort et des éclairs de sang,
Faisait dire aux tyrans justifiés par elle :
« Voilà la liberté que vous faisiez si belle ! »

Mais le dîner se sert et l'on en donne avis.
Nous montons les degrés d'un escalier à vis,
Et là-haut nous trouvons dix à douze personnes
Qui furent envers nous cordiales et bonnes.

On s'assied : le banquet, ainsi que ceux du Nord
Où l'on buvait jadis la bière autour du mort,
Était triste et muet ; mais à chaque convive
On propose un refrain pour que la joie arrive.
L'un d'eux, à l'œil tourné, tira de ses poumons
Ces accents dont Bertram évoque les démons
Et les morts réprouvés endormis dans la terre
Que closent les arceaux du sombre monastère,
La nuit, lorsque la lune aux blanchâtres reflets
Rougit à la lueur de mille feux follets.

Mais voilà cependant que le jour se dépêche
Et que la nuit descend silencieuse et fraîche,
Que réciproquement on se touche la main,
Et que nous, retournant par le même chemin,
D'une branche coupée aux saules du rivage
Nous nous improvisons un bâton de voyage.
Nous marchons, et déjà du plus prochain faubourg
La sombre dentelure aux derniers feux du jour
Apparaît, le champ fuit, la ville se réveille...
Mille bruits, mille aspects frappent l'œil et l'oreille.
Les hommes de l'octroi se présentent d'abord,
Comme l'onde fait voir l'écume sur son bord ;
Le parallèle éclat des lignes des lanternes,
La retraite qui bat et s'avance aux casernes ;
Des forgerons autour d'un foyer dévorant,
Dont la face en sueur s'éclaire à la Rembrandt ;
L'orgue sous la croisée aux guirlandes soyeuses,

Qui mêle un son plaintif à des notes joyeuses ;
Le sordide atelier où les pauvres canuts,
Éreintés de travail, ne sont point parvenus
A gagner le pain noir de leur triste famille ;
Et les chevaux du riche où la dorure brille,
Qui ferme strictement les stores de son char
Pour qu'un pauvre n'ait point à salir son regard ;
Le somptueux kiosque aux mille luminaires,
Aux sons retentissants des harpes mercenaires,
Où le monde élégant, sur le velours assis,
Savoure les nectars par la glace durcis ;
Le vauxhall tournoyant à la folle harmonie,
Et l'hospice qui tinte une obscure agonie
Pour celui qui demain, inhumé sans cercueil,
N'aura qu'un fossoyeur pour escorter son deuil :
Amalgame odieux, dont notre cœur se serre,
De peines, de plaisir, de luxe, de misère !

Mais peut-être un peu trop j'ai chargé mes couleurs,
Soit qu'aujourd'hui la muse amante des douleurs
Aime à faire souffrir de ce qui souffre en elle
Tous les objets offerts à sa sombre prunelle,
Soit qu'une triste fée, avant notre départ,
Ait de sa pâle main fasciné mon regard,
Ou qu'en nos jours maudits, où tout chancelle et tombe,
L'esprit soit revêtu des teintes de la tombe ;
Que, la confusion et la mort et l'enfer
En atomes sans fin se divisant dans l'air,

Et ne respirant plus que des vapeurs funèbres,
L'âme ait l'instinct du sombre et l'amour des ténèbres
Quoi qu'il en soit, depuis, en rêvant à ce soir,
A ce qu'il eut pour moi d'accablant et de noir,
Je me suis dit que l'homme, allant dans l'existence,
Voyait toujours déchoir sa joyeuse espérance ;
Que tout départ est gai, mais sombre le retour ;
Qu'après tout, chaque jour ressemblait à ce jour
Qu'ici l'âme jamais ne sera satisfaite,
Quels que soient la durée et l'éclat de la fête ;
Que l'on erre toujours de l'espoir à l'ennui
Jusques à ce que Dieu nous ramène vers lui.

La Lampe de Nuit.

A M. REMAUD.

— Février 1851. —

I.

Dans un demi-sommeil plongé, de votre lit
N'avez-vous vu jamais la lampe qui pâlit,
Et, mourant par degrés sous l'étreinte de l'ombre,
Rend votre appartement plus lugubre et plus sombre,
Semblables aux adieux de regards défaillants,
Quand ses derniers reflets sur le mur vacillants
Font mouvoir vos habits pendus à l'aventure,
Comme un spectre échappé de quelque sépulture?
Sans fil et sans flambeau s'aventurant toujours,
Alors l'esprit s'égare en de profonds détours,
Catacombes sans fin, noire métaphysique
Où du trépas scruté l'énigme se complique,
Où, lassé de chercher, l'on se retrouve seul,

Les pieds embarrassés d'un funèbre linceul,
Où l'on se dit : « Ainsi notre existence usée,
Comme cette lueur, à son huile épuisée
Un jour demandera quelques heures de plus ;
Mais les terrestres vœux resteront superflus ;
Il faudra sans délai que notre nuit s'opère.
Comme l'oiseau plaintif qu'aspire la vipère,
Par le béant tombeau nos jours sont attirés.
Les pieds joints et les bras le long des flancs serrés,
On croit ouïr sur soi la terre qui s'écroule,
Comme un tambour drapé qui dans le lointain roule
Et les traînants versets de la sombre oraison ;
Et l'on dit au cercueil : « Tu deviens ma maison ; »
A l'oubli : « Creuse encor ma couche plus profonde
« Pour mieux me séparer de tout contact du monde
« Car si je revivais dans quelque temps, chacun
« Me verrait revenir comme un hôte importun ;
« Tant ce qu'on ne voit plus la mémoire l'oublie,
« Et la place qu'on laisse est promptement remplie. »
Et voilà ce qui fait que les morts rarement
Quittent pour nous parler le fond du monument ;
Et Dieu seul peut savoir combien l'indifférence
Dans la cité funèbre allonge la souffrance.

II.

Quoi ! ce corps délicat, amant des voluptés,
Ces regards que les cieux enivrent de clartés,

Ces organes si prompts par qui l'âme est servie,
Et si bien en accord dans l'hymne de la vie,
Tout cela ne sera qu'un avorton du temps
Que la mort doit reprendre après quelques instants!
Tout cela ne sera que des lambeaux putrides,
Et puis des vers, et puis des ossements arides
Que peut-être en sifflant, un jour, le fossoyeur,
De la faim du tombeau robuste pourvoyeur,
Doit briser en creusant une fosse nouvelle,
Ou, par un temps humide, en nettoyer sa pelle;
Puis, réduits en poussière, enfin se résumer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne saurait nommer,
Qui s'abîme, se perd au sein de la matière,
Dans ce globe qui n'est qu'un plus grand cimetière,
Où le pied en marchant ne peut être appuyé
Sans fouler une part du genre humain broyé,
Où l'on ne peut marquer un pouce de surface
Dont la mort mille fois n'ait déjà pris la place!

III.

Et quand on pense encor qu'en ce moment si court,
L'essaim des passions et des douleurs accourt,
Et s'acharne sur nous, dans sa barbare joie,
Comme plusieurs vautours sur une même proie;
Que le ver de l'ennui ne sommeille jamais,
Que l'on sent le dégoût caché sous tous les mets,

Que le vin le plus pur dont l'âme est réjouie
Dans le fond de la coupe a toujours quelque lie ;
Que l'amitié sacrée et le suave amour
Ont besoin d'être vus sous quelque demi-jour,
Que par un plein soleil souvent on les blasphème ;
Que c'est toujours autrui qui s'aime dans nous-mêm
Que l'on ne peut goûter le plus chétif plaisir
Si l'esprit ne descend jusques à s'étourdir,
Comme ces condamnés aux lions de l'arène
Qui, se versant entre eux l'ivresse à coupe pleine,
Dans une délirante et bachique vapeur
Du supplice prochain enveloppaient l'horreur,
Ah ! l'on serait tenté de prendre l'existence
Comme un présent reçu des mains de la vengeance,
Comme un manteau fatal jeté sur notre dos,
Et qui doit par degrés nous brûler jusqu'aux os.
Aussi, malgré la soif que tout a de la vie
Et bien que du Seigneur la loi nous y convie,
Plusieurs de nous, voyant qu'il y faut tant souffrir,
Ont voulu de leurs mains encor la raccourcir,
Ont bravé du trépas l'affreuse incertitude
Plutôt que d'achever une épreuve aussi rude,
Ont répandu leurs jours comme un vin frelaté
Qui fait crisper la face après qu'on l'a goûté ;
Et, la vie et l'enfer jetés dans la balance,
L'enfer leur a paru plus léger en souffrance.

IV.

O toi qui fus jadis le déplorable enjeu
Du défi que Satan osa porter à Dieu,
Qui, courbé sous le poids d'un injuste anathème,
De ta plainte lugubre effrayas la mort même,
O Job, je te conçois, sinistre séraphin,
Vouant ta nuit natale à des ombres sans fin,
Et demandant au ciel si l'humaine misère
Était digne, après tout, d'enflammer sa colère;
S'il était beau de voir le bras du Dieu vivant
Poursuivre un brin de paille emporté par le vent.
Et je sens sur ma lèvre errer l'amer sourire
D'une dérision qui n'a plus rien à dire;
Et je passe soudain du mépris à l'effroi;
Et le poil se hérisse, et notre chair a froid;
Et l'on va se tâtant dans ce néant immense,
Comme pour s'assurer si l'on a l'existence;
Car l'esprit, parcourant l'espace ténébreux
Comme l'aiglon à qui l'on a crevé les yeux,
Ne voit, ne touche rien dans son vol solitaire,
S'épuise de fatigue et tombe sur la terre,
Et s'assoupit enfin dans un de ces sommeils
Plus tristes que la mort, s'ils n'avaient leurs réveils.

V.

Seigneur (car l'âme, après toute folle fatigue,

Retourne vers ton seuil comme l'enfant prodigue),
On peut bien loin de toi conserver quelque espoir;
Mais on ne trouve rien que de triste et de noir;
L'esprit altier de l'homme a beau fouiller dans l'homme.
L'existence est, sans toi, le rêve d'un fantôme
Qui sent, dès que son œil commence à s'assoupir,
Sur son sein haletant le néant s'accroupir.
Qui ne te connaît point ne peut point se connaître,
Et ce que tu délaisse a déjà cessé d'être.
Seul flambeau qui nous luit dans notre sombre exil,
Si tu ne nous restais, que nous resterait-il?

A M. JULES CANONGE [1].

Lorsque de toute part le ciel tourne à l'orage,
Ami, laisse, crois-moi, ta nacelle au rivage.
As-tu, pour affronter l'assaut du flot amer,
Fait quelque pacte avec le démon de la mer?
Ou bien, pour t'opposer à l'esprit de l'abîme,
L'ange vengeur a-t-il touché ton front sublime
Et dit à ton génie : « Au nom du Dieu vivant,
« Chante dans la tempête, et va contre le vent ! »
Non, du moins jusqu'ici. Comme la jeune fille
Qui, seule, en réparant le lin de la famille,

[1] M. Jules Canonge a publié en 1839 un volume de poésies contenant plusieurs pièces fugitives pleines de grâce, et un poëme fort remarquable où l'auteur a peint les souffrances du Tasse. ——— *Le Tasse à Sorrente*, dont presque tous les journaux français ont parlé avec éloge, a été traduit en italien par le comte Giuseppe Perticari, dont la traduction, où les beautés de l'original ont été heureusement reproduites, a obtenu un grand succès en Italie.

Exhale de sa voix l'ineffable douceur
Et trompe ainsi l'amour qui tourmente son cœur,
Dans ton calme printemps tu ne nous fis entendre
Qu'un hymne tour à tour riant, naïf et tendre;
Chacun en t'écoutant, doux rossignol des bois,
Se fût fait un remords d'interrompre ta voix.
Satisfait d'une gloire au modeste domaine,
Tu sus n'y point laisser de place pour la haine;
On se sentait heureux à te voir triompher,
Et nul en t'embrassant n'eût voulu t'étouffer.
Tu n'as point vu l'envie, impuissante couleuvre,
Profiter de la nuit pour baver sur ton œuvre,
Puis, d'un œil maladif, lorsque le jour se fait,
La lire, et resplendir à l'endroit imparfait.
Ta muse, en habitant le fond de la vallée,
Des orages d'en haut n'était point accablée,
Et du génie ardent ignorant les douleurs,
Ne respirait que l'ombre et le parfum des fleurs.
Plaise à Dieu que jamais ton âme ne regrette
Ces jours calmes et purs coulés dans ta retraite,
Et ne dise anathème au fatal tourbillon
Qui t'emporte aujourd'hui vers un autre horizon!
Mais pourquoi t'alarmer, jeune cygne que j'aime?
Suis-je dans les secrets de la force suprême?
Dans la débile main d'un pâtre, d'un néant,
Dieu quelquefois a mis la chute d'un géant,
Et le gland que secoue et sème la tempête
Est un chêne qui doit au ciel porter la tête.

Quand tant de séraphins ont été condamnés,
Qui peut dire les fronts qui sont prédestinés?
Et, pour remplir le vide aux célestes phalanges,
Qui sait si Dieu n'a pas créé de nouveaux anges?
Car, lorsque son courroux veut se justifier,
On voit faillir le bronze et le granit plier,
Et le frêle roseau devenir la colonne
Où Jéhovah se plaît à reposer son trône.
Oh ! si tu sens en toi bouillonner ces accords
Qui toujours malgré nous s'échappent au dehors,
Qui sont ce qu'est l'aimant pour la foudre qui gronde,
Le but provocateur des colères du monde,
Et qui font trembler, même en son contentement,
Le poëte effrayé de son enfantement;
Si ton génie altier, harcelant la matière
Où l'âme de nos jours se plonge tout entière,
Au déshonneur couvert de hautes dignités
Fait, à brûle-pourpoint, dire des vérités;
Si de l'or corrupteur offert pour ton silence
Ton futur dénûment peut braver la puissance;
Si, méprisant la mort, tu crains de te salir,
Si le sort de Gilbert ne te fait point pâlir,
Je ne te retiens plus : entre dans la mêlée,
Fût ta muse en sortir de blessures criblée.
On ne peut dépouiller ce qui nous vient de Dieu.
Pour te faire obtenir le baptême de feu,
Dans mon indignité, je t'offre l'accolade
Et t'arme chevalier pour la sainte croisade.

LE CHATEAU DU MENDIANT,

A M. L'ABBÉ SIBOUR.

— Janvier 1834. —

Au pied d'une rougeâtre et stérile colline
Il est de vieux débris où ne croît que l'épine,
Où rampe le serpent et rôde le vautour.
Jadis un pâtre enfant m'en raconta l'histoire
Avec tant de candeur qu'il me força d'y croire,
Et je viens, mon ami, vous la dire à mon tour.

Là vivait autrefois un châtelain avare
Qui jamais à la faim pressante d'un Lazare
D'une miette de pain ne daigna faire don.
Aussi nul frère en quête à sa porte maudite
Ne venait demander le denier ou la pite
Afin d'en secourir le serf dans l'abandon.

Par d'orageuses nuits, quand la longue veillée
Éclairait les vitraux de l'ogive grillée,

Si quelque pauvre, au loin, attiré par leur jour,
Croyait y reposer sa course haletante,
Rien ne venait répondre à sa voix suppliante,
Hors les dogues affreux qui hurlaient dans la cour.

Un soir, il en vint un d'une sinistre allure :
Sur son dos affaissé tombait sa chevelure
Comme un torrent d'hiver du Mont-Blanc épanché ;
Son front, chauve et creusé par la ride profonde,
Semblait porter écrits tous les âges du monde,
Ainsi que le granit au bord du Nil couché.

« O Châtelain, dit-il, ne soyez insensible ;
« Ouvrez-moi : je suis vieux, et la nuit est terrible.
« La forêt craque au loin sous le poids des glaçons ;
« Le vent aigu du nord souffle avec violence ;
« Le lac est engourdi dans un morne silence,
« Et mon corps est crispé de funèbres frissons. »

Une tonnante voix répondit : « A cette heure,
« Qui donc ose troubler la paix de ma demeure?
« Par un de mes varlets armé de son marteau,
« Si loin de ce manoir soudain tu ne chemines,
« Je vais faire clouer, vil oiseau de rapines,
« Ton cadavre rogneux au portail du château ! »

« — Pardonnez ! Ma prière est peut-être incivile ;
« Mais, avant que d'atteindre aux portes de la ville,
« Dans la neige vivant je m'ensevelirais,
« Et je ne verrais plus ma famille chérie.

« Donnez-moi quelque coin dans votre bergerie,
« Une loge de chien... — Non : tu la salirais ! »

Alors le mendiant, en relevant la tête,
Où de l'ire du ciel la flamme se reflète :
« Tu me crois un vil gueux; mais je suis grand seigneur.
« Malgré tous tes refus, je deviendrai ton hôte.
« — Toi seigneur !... D'où te vient illusion si haute ?
« Quel est ton fief?—La terre.—Et ton nom?—Le Malheur

Et comme la chouette étend ses sombres ailes
Afin d'en secouer de fatales nouvelles,
Il déploie à deux mains son manteau de haillons,
Frappe d'un pied de fer la terre, qui fermente,
S'ouvre et laisse échapper une horrible tourmente
Qui l'entoure et l'emporte en de noirs tourbillons.

Et bientôt du seigneur, dans la tour isolée,
Sous l'étreinte d'un nain la fille est violée,
Le fils reçoit la mort en combat singulier,
Et, par ce pays-là passant, la Jacquerie
Fit des gens du manoir complète boucherie
Et le bouleversa du donjon au cellier.

Et depuis, à l'aspect des restes du ravage,
De tout baron cruel a pâli le visage;
Et le temps n'use point ce qu'ils ont d'effrayant.
Le chevreau se refuse à brouter ces décombres,
Où le pâtre, la nuit, voit de sanglantes ombres.
On les appelle encor *Château du Mendiant.*

UN SOIR D'HIVER.

A M. ALEXANDRE DUMAS

— Février 1855. —

l est une pénible et sombre rêverie
)ù l'âme se remplit de sentiments amers,
.e soir, lorsqu'on entend l'orgue de Barbarie
Gémir, par un temps froid, le long des quais déserts;

Quand, le pan du manteau jeté sur le visage,
)n va, l'esprit distrait par cet accord errant;
Qu'on voit à chaque coin, vous barrant le passage,
Jn homme, chapeau bas, qui vous dit en pleurant :

« Si je n'avais chez moi que ma propre misère,
« A des jours malheureux j'aurais déjà mis fin;
« Mais le ciel m'envoya des enfants, je suis père :
« Donnez-moi quelques sous pour apaiser leur faim ! »

Et que l'on voit pourtant des lustres des soirées
Les fenêtres en feu changer la nuit en jour,
Et de jeunes beautés élégamment parées
L'ombre voluptueuse y passer tour à tour ;

Que l'on entend rouler l'opulente voiture
Qui fait briller l'éclat de son double fanal,
Comme sur un sein nu les yeux de la luxure
Lorsque le bal s'échauffe et fait quitter le schall ;

Que le théâtre, au loin, à pleine galerie,
Comme l'intempérance après les grands festins,
Dégorge par un drame une foule attendrie
De puissants usuriers et de riches catins.

Alors du cœur saignant l'indignation folle
Comme remède encor prescrirait le poison,
Et ne sait si la pique avec la carmagnole
Dans son rêve sanglant avait tort ou raison.

LIVRE IV.

A M. Charles Nodier,

par 28 degrés de chaleur.

— Aout 1853. —

O toi qui, sans toucher la main à Belzébut,
Au monde des esprits fais payer le tribut,
Heureux Merlin, qui vois sous tes cercles magiques
Éclore d'autres fleurs dans les champs poétiques,
Ta baguette se lève, et, prompt comme l'éclair,
Le lutin gourmandé crie et passe dans l'air;
Le sylphe, éblouissant d'iris et de topaze,
Fait ouïr le doux bruit de ses ailes de gaze,
Et flotte dans l'éther comme la bulle d'eau
Que détache l'enfant du bout du chalumeau,
Charme et rêve des yeux, haleine, météore
Qu'un rayon de soleil illumine et dévore.
Que ne puis-je, ô Nodier, monté sur ton griffon,

Voir du ciel avec toi les abîmes sans fond,
Et descendre à mon gré sur ce pic solitaire,
Éternel casse-cou des enfants de la terre,
Où, dans un château fort aux murs de diamants,
La gloire s'abandonne à nos embrassements !
Mais, comme un voyageur au front des pyramides
Grave parfois le nom de ses amis timides,
Ta généreuse main au roc voisin des cieux
Daigna mêler mon nom à des noms glorieux.
De mon silence ingrat calmant l'inquiétude,
Je viens t'en témoigner enfin ma gratitude.
Mais la saison pour moi semble avoir desséché
La source aux flots divins d'où l'art est épanché :
Tourmentant de mes nuits la stérile insomnie,
Je n'ai pu rencontrer que la pâle harmonie
Du vers lâche et coulé dans le moule vieilli
Dont le classique A.... était enorgueilli.

Oh ! que les longs étés sont monotones, tristes,
Et que leur ennui pèse à l'âme des artistes !
Le démon poétique est en vain évoqué
Quand, doublant la chaleur dont on est suffoqué,
De son haleine flasque effleurant le visage,
Le vent d'Alger sur nous n'apporte aucun nuage,
Quand le chien essoufflé cherche le corridor
Et sur son pavé froid tombe, s'allonge et dort,
Quand de nos boulevards le ciel chauffant la dalle,
Sur leurs ormeaux poudreux fait crier la cigale,

Qui semble accompagner de son chant ennuyeux
Les flammes du soleil qui dansent à nos yeux.
Luise et tonne bientôt la vapeur salutaire
De l'orage qui doit désaltérer la terre,
De liquides saphirs affaisser les rameaux
Et faire secouer les ailes des oiseaux,
Reverdir les festons des touffes de liane
Qui pendent aux arceaux du temple de Diane,
Changer le cirque aride en un riant jardin,
Et vers l'herbe poussant aux fentes du gradin
Du concierge commis à l'immense ruine
Ramener le bélier à la cloche argentine,
Qui, frappant l'air plus frais de son doux bêlement,
Réveille seul l'écho du vaste monument,
Théâtre ensanglanté des voluptés de Rome,
Où l'homme s'égorgeait pour le plaisir de l'homme,
Où s'amassaient les flots de ce peuple géant,
Pareils dans leur murmure à ceux de l'Océan!
Alors l'image forte et l'image naïve
Aux intimes labeurs rendent mon âme active.
Tantôt c'est le matin, sous un nuage noir,
Qui semble nous couvrir des mystères du soir;
Et tantôt c'est le soir dont les clartés soudaines
Simulent le matin et blanchissent nos plaines;
Car, après tant de jours d'un soleil ennuyeux,
Les teintes d'un orage émerveillent les yeux.

Mais du ciel, embrasé d'ardentes étincelles,

Ma muse haletante, en déployant ses ailes,
Tombe comme l'oiseau que le plomb a blesse
Ou comme un cerf-volant dont le fil s'est cassé,
Et, tristement réduite aux terrestres demeures,
Odalisque oubliée, elle passe ses heures
Attendant que, porté sur la fraîcheur du soir,
L'esprit harmonieux lui jette le mouchoir.
Et, pour lui rendre encor l'image plus flatteuse,
Elle est comme la nef à la foi courageuse
Qui, partant de nos bords, au bruit de son canon,
Pour conquérir un monde et lui donner son nom,
Au point le plus brûlant de la mer Pacifique
Sent arrêter soudain son élan héroïque,
Voit le long de ses mâts tomber ses pavillons,
L'atmosphère sans souffle et la mer sans sillons,
Et, dormant tristement sur ses eaux assoupies
Ainsi qu'un poisson mort sur des ondes croupies,
Impatiente, attend que le vent revenu
La pousse, s'il se peut, au rivage inconnu.
Oh! si bientôt, plus frais, le réveil du zéphyre,
Arrondissant ma voile, ébranle mon navire,
Creuse de l'océan l'immobile miroir
Et ravive en mon âme un poétique espoir,
Si je puis saluer quelque île fortunée,
Si l'on voit de ses fleurs ma poupe couronnée,
De retour dans le port, d'un doigt reconnaissant
Je les détacherai pour t'en faire présent.

LES DEUX POÈTES.

A M.....

— 1821. —

En vain de ma lugubre voie
Tu voudrais me faire sortir.
Tu veux que je chante la joie,
Que mes vers désormais aient l'éclat du plaisir :
Des larmes malgré moi mouilleraient mon sourire,
Et d'involontaires douleurs
S'échapperaient des cordes de ma lyre ;
Mon génie est né de mes pleurs.

Vois-tu l'arbre mélancolique
Pencher sur l'ivresse bachique
La tristesse de ses rameaux,
Le pampre, aux bords d'une eau dormante,

Unir sa tige caressante
A l'obélisque des tombeaux?

Un génie à l'aile dorée
Toujours sur ta tête adorée
Suspendit ses festons de fleurs.
On dit qu'il berçait ton enfance,
Et que le jour de ta naissance
Fut sans maternelles douleurs.

De tes palmes jeunes encore
Jamais un souffle qui dévore
N'a fait exhaler des soupirs;
Toutes tes aurores sont belles,
Toutes tes amitiés fidèles;
Les destins sont dans tes désirs.

Aimable enfant de l'harmonie,
Tu vois des ailes au génie
Et tu n'en vois pas à l'Amour;
Et ton avenir se présente
Ainsi qu'une fête brillante
Où tu dois assister un jour.

Laisse de ton joyeux navire,
Laisse le souffle du zéphyre
Arrondir la voile d'azur,
La sylphide voluptueuse

Suivre ta course harmonieuse
Sur les eaux du lac calme et pur.

Dis-nous, ami, dis-nous la joie,
La grâce qu'une Hébé déploie
Dans la fraîcheur de son matin,
Épanchant de l'urne dorée
L'ivresse en cascade empourprée
Aux Anacréons d'un festin ;

Ou les colombes de Cythère
S'élançant du bois solitaire
Et parcourant l'azur des cieux,
Brillantes sibylles des belles,
Ne semant sous leurs blanches ailes
Que des présages amoureux.

Mais, sans appui dans ma détresse,
Moi que le dieu qui te caresse
A mis au rang de ses martyrs,
C'est l'infortune qui m'enflamme;
Ma lyre est l'écho de mon âme,
Et ses accents sont des soupirs.

Dans le sombre ennui qui m'oppresse,
J'ai trouvé les chants d'allégresse
Moins doux que les hymnes de deuil;
Et, dans leur rigueur infinie,

Mes maux, revêtus d'harmonie,
Sont presque doux à mon orgueil.

J'aime ces décombres antiques
Où des fantômes héroïques,
La nuit, errent silencieux,
Où le passé se fait entendre
De ces tombeaux veufs de leur cendre
De ces temples veufs de leurs dieux.

Il me faut des cieux noirs d'orages,
Des flots troublés et sans rivages,
Un esquif haï par le sort
Et dont la poupe mutilée,
Toujours d'un long crêpe voilée,
Vogue sans cesse vers la mort.

Ah! s'il est vrai que le poëte
Souvent, dans sa terreur secrète
Lorsque tout voit le ciel serein,
Sous l'horizon courbant sa vue
Sait la catastrophe imprévue
Qui voilera le lendemain,

Je le sens et n'ose le croire,
Si le fantôme de la gloire
M'invite un jour à son autel,
C'est des foudres de la tempête
Qu'elle allumera sur ma tête
Le rayon qui rend immortel.

LA SOMNAMBULE.

— Mai 1829. —

Voyez à travers le feuillage :
C'est elle... Mais au moins ne la réveillez pas !
Vous lui donneriez le trépas.
Comme la lune éclaire son visage !
Comme ses beaux cheveux flottent au gré du vent !

De son sein l'albâtre mouvant
Monte et descend, pareil à la vague marine ;
La harpe est entre ses genoux.
On dit que sa voix est divine ;
Elle va chanter : taisons-nous.

« O nuit ! épanche ta rosée !
Mon front se courbe de langueur :
Je suis semblable à cette fleur
Que dans un jour brûlant on n'a pas arrosée.

« Soulageons-nous des contraintes du jour,
Que mon cœur enfin se révèle ;
Zéphyr, que le bruit de ton aile
Soit un frémissement d'amour !

« Dis-moi ce qu'un amant à celle qu'il adore
Peut dire de plus doux, de plus délicieux ;
Étreins-moi mollement... Je soupire : tu peux
Calmer le mal qui me dévore.

Ma bouche s'ouvre à ton souffle charmant ;
Je te livre ma chevelure,
Les tissus de mon vêtement,
Le nœud qui retient ma ceinture;
Je te livre..... »

L'aveu demeure inachevé ;
La nocturne beauté ne dit plus autre chose.
Sur l'instrument muet sa tête se repose ;
De mouvements plus prompts son sein est soulevé,
L'on entend s'agiter ses deux lèvres de rose...
Mais on n'a pu savoir ce qu'elle avait rêvé.

LE PHILTRE.

Ma vie était semblable au lac tranquille et pur
Qui reflète du jour le nuage et l'azur,
Les astres dont la nuit scintille :
Et je ne sais sur moi quelle haleine a soufflé,
Mais dans ses profondeurs tout mon être est troublé.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Ma lèvre souriait des larmes des amours ;
Je marchais le front haut, comme l'on a toujours
Marché dans ma pauvre famille ;
Et maintenant mon œil est humide et rêveur,
Ma tête tristement se penche sur mon cœur.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Lorsque dans nos jardins tu t'assieds sur un banc,
Soudain je te devine au bout de ton ruban
Qui flotte à travers la charmille ;
Et mes amis alors me disent : « Étourdi !
« Tu ne réponds jamais à ce que l'on te dit. »
Rends-moi mon âme, jeune fille !

C'est qu'alors mon esprit voltige autour de toi,
Que je voudrais en vain le rappeler à moi :
Il baise ta bouche gentille,
Se joue avec la brise entre tes beaux cheveux,
Et s'enivre et s'oublie aux rayons de tes yeux.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Astre consolateur de mes sombres ennuis,
Ton image charmante illumine mes nuits
Du doux éclat dont elle brille ;
Mais le réveil me voit, triste et dépossédé,
Pleurer comme un enfant, sur mon lit accoudé.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Car quelle bouche d'or raconterait mon rêve,
Quand le nuage ami dans les airs nous enlève,
Quand, mollement couché sur ce lit de vapeurs
Que nuancent du jour les mobiles couleurs,
Ton corps, que voile à peine une légère gaze,

Se révèle à mes yeux et me tient en extase?
Possesseur étonné de si rares trésors,
Mon bonheur se soupçonne ; et je me dis alors :
« De la réalité c'est bien là le domaine ;
« Ce n'est pas, cette fois, une apparence vaine
« Qui remplit mon sommeil d'un prestige charmant. »
Mon songe a je ne sais quel vague sentiment
De son illusion ; je crains en ma pensée
Que, rompant le fil d'or où mon âme est bercée,
Le désolant réveil, venant à me saisir,
Ne me fasse tomber du ciel de mon désir,
Et que ton doux fantôme à mes yeux se dérobe
Comme un sylphe léger aux approches de l'aube...

PROMENADE SUR MER.

I.

Voilà que l'onde amère a calmé son transport :
Détachons la nacelle et voguons loin du port,
O mon ange ! à nous deux, nous pouvons nous suffire.
Livre ta chevelure au souffle de zéphyre.
Ah ! lorsque sur les miens se fixeront tes yeux,
Je ne veux pour témoins que les flots et les cieux ;
Lorsque ta douce voix ravira l'étendue,
Que de moi seulement elle soit entendue !
Tu sais dans quel délire et quelle anxiété
Tes charmes enivrants quelquefois m'ont jeté,
Combien mon cœur ressent de jalouses atteintes ;
Mais je sens, sur la mer, s'évanouir mes craintes
Avec ce bord où j'ai laissé tous mes rivaux,
Et qui semble en fuyant s'abîmer sous les eaux.

Pour mieux te dérober au reste de la terre,
Que n'ai-je en mon pouvoir une île solitaire !
Ses bocages, pour nous plus verts et plus épais,
Doubleraient le mystère et l'ombrage et le frais ;
Les roses au zéphyr, avec plus de délices,
Livreraient le parfum de plus brillants calices.
Là serait ce bonheur que nous cherchons en vain,
Chaque feuille agitée aurait un bruit divin ;
Là, dans un même élan nos deux âmes unies,
Exhaleraient au ciel les mêmes harmonies,
Comme sur le gazon deux limpides ruisseaux
Confondent leur murmure en mariant leurs eaux ;
Là, le bras appuyé sur tes blanches épaules,
Je te révélerais les suaves paroles
Que, pour me consoler, en des rêves heureux
A dit à mon oreille un esprit généreux.
Ainsi de notre vie, en ce secret asile,
Le cours s'achèverait transparent et tranquille ;
Dans le sein du bonheur nous nous verrions vieillir ;
La mort même, la mort ne viendrait nous cueillir
Que comme un fruit mûri dans la saison d'automne,
Non pas dans l'appareil que la terreur lui donne,
Mais calme, et revêtant la fraîche majesté
De la nuit qui descend sur un beau jour d'été.

II

Mais je parle du ciel, et la terre m'appelle :
Les tours de la cité sonnent l'heure cruelle

Où ton père inflexible a fixé ton retour.
Ah ! quand le Temps se sert des ailes de l'Amour,
Sur les pauvres humains comme il passe rapide !
Déjà l'esquif par toi se détourne, et me guide
Vers ces murs dont le bruit commence à me saisir
Et que j'avais laissés avec tant de plaisir.
Pourquoi, pourquoi le ciel te créa-t-il si belle ?
Ainsi qu'aux temps passés si quelque bonne Urgèle
Accomplissait les vœux en amour, oh ! mon bien
Serait que ton regard ne charmât que le mien...
Avant de me quitter, que ta bouche m'assure
Par tout ce qui déteste ou punit le parjure,
Par le ciel et l'enfer, par les sylphes charmants
Qui font joindre, le soir, les lèvres des amants,
Par le poignard caché sous le manteau farouche,
Qui va d'une infidèle ensanglanter la couche,
Que jamais... Mais ces mots outragent ; je maudis
Cette crainte infernale au sein du paradis !
Ah ! le jaloux amour s'accable de lui-même...
Mais, je le vois, tu prends en pitié mon blasphème,
Ton sourire me dit que tu sais pardonner.
A cet heureux espoir j'aime à m'abandonner.
Adieu... Mais à demain ; songe, ma bien-aimée,
Que ma barque t'attend à l'heure accoutumée.

BOSTON COLLEGE

ELLE EST MALADE.

Pourquoi mouiller de pleurs le chevet de ton lit?
Si ton regard s'éteint, si ta voix s'affaiblit,
Si ta lèvre se décolore,
Mon ange, ne crains pas, de son charme vainqueur,
Qu'une autre pût jamais t'effacer de mon cœur :
C'est par l'âme que je t'adore.

Si jamais (que ce jour se tienne loin encor!)
Si, repliant ton cou sous l'aile de la mort,
Tu t'endormais, ô ma colombe,
De balcon en balcon je n'irais pas, le soir

Chanter afin qu'une autre à mes yeux se fît voir,
Mais j'irais m'asseoir sur ta tombe.

Et là, le front baissé, les yeux mouillés de pleurs,
Je te réveillerais sous mes vives douleurs;
Et le bruit de ton vol funèbre,
En passant à travers le saule aux longs cheveux,
Me serait préférable aux plus tendres aveux
De la beauté la plus célèbre.

APPARITION.

— Novembre 1833. —

h! pourquoi dans mes nuits jeter ainsi l'angoisse,
u cercueil immobile intervertir la loi?
ai fait pourtant brûler un cierge à la paroisse,
t l'office divin y fut chanté pour toi.

e que pour ton repos le rituel ordonne,
l'ai fait accomplir avec un soin pieux;
ır le seuil de ma porte on a donné l'aumône,
ui calme les tourments et fait ouvrir les cieux.

e l'oubli de ton deuil ne doit naître ta peine:
e plaisir ne m'a pas trouvé sur son chemin;
avides héritiers dans tes coffres d'ébène
ur ravir tes joyaux n'ont pas porté la main.

Les lieux d'où le trépas te fraya ton passage
De mornes appareils sont encor tout remplis :
Le miroir dont l'éclat renvoyait ton image
De ses longs voiles blancs n'a pas quitté les plis :

Ta lampe, sèche d'huile, y pend là sans lumière
Et la couche est encor comme tu la laissa ;
Sur le triste parquet repose la poussière
Qu'y fit tomber, le jour où ton œil s'éclipsa,

Le rameau de laurier trempé dans l'eau bénite
Que la famille en pleurs aspergea sur ton corps
Lorsqu'on l'eut revêtu de l'habit carmélite
Et qu'on eut récité les prières des morts.

Et quand je dors, pourtant, pendant la nuit livide,
Une main, de mon lit agitant les rideaux,
Fait sur mon front brûlant passer un souffle humid
Comme celui qui sort des voûtes des tombeaux ;

Et j'aperçois errer dans mon alcôve obscure
Un bras qui porte un cierge à la pâle lueur,
Et je ne sais quel sombre et funèbre murmure
Me couvre tout à coup d'une froide sueur.

Et je te vois pleurer, et ta tête s'incline
Et laisse sur mon sein abattre ses cheveux,

Et leurs tristes flocons oppressent ma poitrine...
Oh ! quand tu viens ainsi, dis-moi ce que tu veux !

Et tu verras soudain ta volonté suivie ;
Je ne veux envers toi ressentir nul remord.
Hélas ! je suis assez accablé de la vie
Sans y venir mêler les peines de ta mort.

Oh ! de ces visions, vérités ou mensonges,
Daigne, daigne, mon Dieu, délivrer mon sommeil !
Fais passer radieux tes anges dans mes songes,
Et calme mon esprit sous leur groupe vermeil !

SOUVENIR D'UN SOIR.

— 1834. —

Ainsi qu'une bergère au regard gracieux,
La lune, surveillant de sa lueur candide
Les scintillants troupeaux des campagnes des cieux
Tempérait leur éclat d'un voile lumineux
Et rendait de la nuit le silence limpide.
Le rossignol, perdu dans le lointain du bois,
Dans l'air par intervalle abandonnait sa voix,
Dont les sons veloutés expiraient dans l'espace
Comme sur un beau lac les cercles onduleux
Lorsque l'aile du cygne a troublé la surface
De ses flots transparents, immobiles et bleus.
La luciole au loin faisait briller ses feux;
Et mille étoiles animées,
Suspendant au gazon l'éclat du diamant,
Comme un ciel reflété dans des ondes calmées,
Faisaient du champ nocturne un autre firmament.
L'haleine du midi, dérobant au rivage

Les parfums dont les fleurs à la nuit faisaient don,
D'une vague harmonie agitait le feuillage
Et faisait tomber l'âme en un mol abandon.
Et celle que j'aimais d'une amitié naïve,
Qui m'aimait à son tour comme eût fait une sœur,
Languissante, pencha sa tête sur mon cœur,
Et me serra la main d'une étreinte plus vive.
« Jamais, dit-elle, ami, la brise à mes cheveux
« N'a fait si suave caresse,
« Et des sphères du ciel l'hymne silencieux
« Ne me versa pareille ivresse !
« D'un délice inconnu tout mon être est saisi,
« Et, dans l'extase qui l'oppresse,
« Mon âme est prête à demander merci ! »
Elle se tut ; son œil abaissa sa paupière ;
Et, glissant à travers la touffe bocagère,
Sur sa bouche entr'ouverte et sur son front charmant
L'astre des nuits fit tomber sa lumière;
Et, ressentant soudain même ravissement,
Je la trouvais mille fois plus jolie,
Et je baisais sa main, tombais à ses genoux ;
Et de mes premiers jours la compagne chérie,
Dès ce moment divin, ne fut plus mon amie,
Mais quelque chose de plus doux.
Et depuis lors, j'ai vu mourir plus d'une fête,
Goûté de plus d'un soir la suave splendeur ;
Mais, de tous ceux dont l'ombre a passé sur ma tête,
Celui-là seulement est resté dans mon cœur.

LIVRE V.

NIMES

A M. DE LAMARTINE.

— Mars 1852. —

I.

Poëte au regard d'aigle, Herschell harmonieux
Qui mets d'autres soleils aux poétiques cieux,
Qui, ravisseur d'un rhythme enfermé dans la nue
Fais vibrer sur la lyre une corde inconnue,
Fixes dans notre esprit cet hymne sans pareil
Qu'on entendait en rêve et cherchait au réveil,
Cet hymne qu'à travers la nuit et le mystère
Les anges rarement confiaient à la terre,
Est-il vrai que ta lettre a daigné m'envoyer
Que tu viendrais t'asseoir à mon humble foye:

Et visiter nos champs, notre ville embellie,
Ce fragment détaché des bords de l'Italie,
Où le ciel, se peignant d'un éternel azur,
Est presque monotone à force d'être pur,
Où, tout intelligence, on ne vit que par l'âme,
Où sous des cheveux noirs brillent des yeux de flamme
Où la misère sobre, et portant la fierté
Que donne à ses enfants le Dieu de vérité,
Dédaignant le nectar qui pend à nos collines,
Convive de la foi, s'enivre de doctrines,
N'arme jamais son bras pour demander du pain ?
Ce n'est que de l'esprit qu'elle ressent la faim.

Peut-être on t'aura dit que, dans sa frénésie,
L'émeute, ayant chez nous le droit de bourgeoisie,
Hurle en nos boulevards, comme en un cirque ardent
Un taureau furieux qu'a frappé le trident ;
Mais, dans nos tristes jours, quel ciel est sans orages ?
Quelle mer de ses flots n'ébranle ses rivages?
Quel sol ne retentit des plaintes du tombeau ?
Quel fleuve de remords n'entend gémir son eau ?
Ah ! viens pour adoucir nos âmes indomptables
Comme ces vents du nord qui soulèvent nos sables !
Ta lyre, célébrant la concorde pour nous,
Grand homme, nous verrait tomber à tes genoux.
Viens ! ici tout t'attend pour t'offrir une fête :
Les lauriers de nos champs pour ombrager ta tête,
La muse, qui jadis eut un temple en ce lieu,

our prodiguer l'encens en retrouvant son dieu ;
ous ces demi-soleils, enfants de ton système,
our te voir de plus près dans ta splendeur suprême,
t les restes pompeux de l'antique cité
our s'offrir à tes yeux sous leur plus grand côté.

II.

ous n'avons pas ici de hautes cathédrales,
i de vieux monastère aux sombres corridors
ù l'on dit qu'à minuit se soulèvent les dalles
Couvertes des blasons des morts ;

, découpés à jour, des clochers dont les pointes
ans les cieux envahis montent avec orgueil ;
chevaliers de pierre à genoux, les mains jointes,
Au pied d'un gothique cercueil ;

madone des bois où jamais châtelaine
our un époux absent vainement ne pria,
ù le pâtre en passant ôte un bonnet de laine
Et dit un *Ave Maria;*

château crénelé dont la verte muraille
hérisse de tours et de machicoulis,
ue la vague des mers incessamment assaille
De ses monotones roulis ;

Mais la Rome païenne ici vit tout entière;
Ici son aigle au vol dispensateur des fers
A laissé plus avant l'empreinte de sa serre
Qu'en aucun lieu de l'univers.

Tu verras des palais, des cirques et des temples,
Jusque dans la poussière un noble souvenir,
Et le passé partout étalant des exemples
A terrifier l'avenir.

Là les fronts abaissés des portes triomphales
Aux sommités du jour promettant même sort;
Ici des dieux mêlés aux urnes sépulcrales,
Tristes alliés de la mort:

L'arène où s'égorgeaient le Gaulois et le Thrace,
Contents d'être applaudis avant que de mourir,
Devant ce peuple-roi qui voulait qu'avec grâce
On rendît le dernier soupir;

Les gradins qu'inondait la robe orientale
Des chevaliers couverts de suaves parfums,
Et qui venaient, mêlés à la beauté vénale,
Charmer leurs ennuis importuns,

Brillants efféminés qu'on ne pouvait distraire,
Tant l'abus du plaisir avait blasé leur cœur,

Que par l'émotion d'un drame sanguinaire
Où la mort seule était acteur ;

Et puis la basilique à la frise élégante,
Semblable au dieu bruni des feux de l'encensoir ;
Des chapiteaux à jour dont les feuilles d'acanthe
Semblent trembler au vent du soir ;

Et le temple croulant de la triple déesse
Dans un bosquet riant étalant ses douleurs,
Et qui s'offre couvert d'une ombre enchanteresse,
Comme un front ridé sous des fleurs ;

Ruines où, le soir, vient rêver le poëte,
Débris qui sert d'asile à de moindres débris [1],
Comme un prince exilé donne encor la retraite
A de misérables proscrits.

Diane, poursuivant son nocturne voyage,
Semble y chercher encor, d'un rayon désolé,
Sur son autel fendu par le figuier sauvage
Un encens qui s'est envolé.

Et la tour qui s'élance aux célestes campagnes,
Dont le hardi sommet est voisin des éclairs,

[1] L'enceinte du temple de Diane est une espèce de musée où l'on a rassemblé des torses de statues, des tronçons de colonnes, des fragments de chapiteaux, etc.

L'aqueduc qui nivelle et qui joint deux montagnes,
Et porte l'onde dans les airs;

Et, près de ses débris que le temps fait dissoudre,
La nouvelle cité brillante de splendeur,
Comme à côté d'un tronc consumé par la foudre
Un rejeton plein de verdeur.

III.

Dans le quartier brillant que peuple le dimanche
Le théâtre étalant sa colonnade blanche;
D'opulents ateliers, de larges boulevards
Où sans peine de front pourraient voler vingt chars;
De vastes hôpitaux où le secours abonde,
Où le ciel a mis l'ange au service du monde,
Où, de l'isolement adoucissant l'horreur,
L'orphelin dit encore ou *ma mère* ou *ma sœur*;
Des ondes circulant en un jardin splendide,
Enfant miraculeux de la verge d'Armide;
Des balustres d'albâtre entourant des bassins,
Un parterre en volute égarant ses dessins,
Et des hauts marronniers aux branches colossales
Où, parmi les bouquets de fleurs pyramidales,
Du rossignol craintif le chant est exhalé
Comme l'encens d'un vase à nos regards voilé
Le marbre, découpé par une main savante,
Se dresse en déité, se déroule en acanthe,

En vase s'arrondit, s'assouplit en roseaux
Qu'affaissent des Tritons, divinités des eaux,
Et Diane, et Vénus, et Pan et le Satyre,
Tous ces dieux dont les noms ont fatigué la lyre,
Et dont le ciel brillant à la fin a pâli
Sous les tristes vapeurs que soulève l'oubli;
Pléiade que la muse a cessé de conduire,
La muse, qui disait anathème au martyre,
Qui sur un lit de fleurs endormait le remord
Et mettait un sourire aux lèvres de la mort,
Et dont les doigts, brillants de rose et de lumière,
Prodiguaient vie et grâce à l'informe matière.

IV.

Et puis nous irons voir (car décadence et deuil
Viennent toujours après la puissance et l'orgueil),
Nous irons voir, au bord d'une eau stationnaire,
Aigue-Morte aux vingt tours, la cité poitrinaire
Qui meurt comme un hibou dans le creux de son nid,
Comme dans son armure un chevalier jauni,
Comme au soleil d'été, qu'il croit être propice,
Un mendiant fiévreux dans la cour d'un hospice;
Et puis son port bordé de huttes de roseaux,
Où viennent s'amarrer quelques rares vaisseaux,
Où le triste pêcheur que le besoin harcèle
Rapièce d'un vieux bois quelque vieille nacelle.
Et cependant ces lieux de misère haletants

Comptent des anneaux d'or dans la chaîne des temps
Ces murs, encore intacts dans leur vieille attitude,
Dont le triste gazon verdit la solitude,
Étaient de l'Orient l'opulent magasin
Et voyaient affluer le turban sarrasin ;
Un pèlerin royal, dans ses saintes colères,
Voila deux fois ces mers de ses mille galères
Alors que, plein d'ardeur dans ses pieux desseins,
Il voulait du Croissant nettoyer les lieux saints ;
De hauts barons, couverts de leurs cottes de mailles
Dont Venise avait joint et poli les écailles,
Faisaient flotter ici sur leur casque luisant
La plume de l'autruche ou celle du faisan,
Et surtout la bannière aux annales célèbres
Qu'exhumait Saint-Denis du fond de ses ténèbres
Lorsque la France, ayant un danger à courir,
Commandait à ses fils de vaincre ou de mourir ;
Deux peuples dans leurs rois ici se rencontrèrent,
Et, longtemps ennemis, sur le front se baisèrent ;
L'or, la pourpre, l'azur se drapaient pour des jeux,
Et luttaient de splendeur avec un ciel pompeux ;
Les airs portaient au loin la fanfare guerrière,
Les chevaux des tournois soulevaient la poussière,
Et les dames, du haut des balcons élégants,
Sur le front du vainqueur faisaient voler leurs gants.
Et voilà que tout dort, et que de tant de fêtes
Il ne nous reste plus que ces plages muettes,
Que l'oiseau qui se plaint dans ses marais taris

t dont le vol pesant heurte les tamaris,
'onde qui sur ces bords se berce solennelle,
omme le balancier d'une horloge éternelle!

lors, ô Lamartine, à ces retours du sort,
e celui qui prétend tonner après sa mort
t qui vient en ce lieu demander des images
our jeter plus avant sa gloire dans les âges
e front triste se penche et l'orgueil se détruit
e voir tant de silence où régnait tant de bruit.

A LA MER.

AIGUES-MORTES.

— Septembre 1830. —

I.

L'esprit de poésie, ô mer, te rend hommage
Quand la lune en ton sein réfléchit son image
Et sourit de s'y voir, comme un enfant charmé
Qui se mire au pavois d'un géant désarmé;
Quand cet astre revêt d'une teinte argentine
Le triangle renflé de la voile latine
Qui file au loin, semblable à l'aile d'un oiseau
Dont le reste du corps serait caché dans l'eau;
Quand, pour s'harmoniser aux soupirs de tes vagues,
Il survient de ces bruits inattendus et vagues;
Quand le vent pousse au bord les lointaines rumeurs
Qu'il dérobe en passant à la voix des rameurs
Alors que, recourbés et relevés ensemble,

A la lueur du soir qui s'enfuit et qui tremble,
Sur ton miroir mouvant, pour charmer leur ennui,
Ils livrent leurs chansons aux brises de la nuit;
Lorsque, sans murmurer s'abaissant au rivage,
Le flot humilié reconnaît son servage,
Et semble se traîner sur ton sable riant
Comme un esclave aux pieds d'un roi de l'Orient;
Quand d'un profond sommeil dort ton onde aplatie,
Ainsi qu'un peuple heureux en sa douce apathie,
Qui ne s'expose point à de grands désarrois
Et laisse prolonger le règne de ses rois;

II.

Mais surtout quand le vent du midi sur la plage,
D'un sinistre frisson agitant le feuillage,
Fait hâter le retour du pêcheur dans le port
Et chercher aux oiseaux les retraites du bord;
Lorsque de l'horizon des nuages livides,
Que sillonne l'éclair de ses lueurs rapides,
Montent, et dans les airs pendent en noirs lambeaux
Ou traversent le ciel comme de grands corbeaux;
Quand de la foudre au loin le murmure sublime
Et des eaux et des cieux émeut le double abîme;
Quand tout bruit, tout aspect indiquent l'ouragan,
Que chacun de tes flots devient plus arrogant
Et d'instant en instant augmente son écume
Comme un ardent coursier dont le courroux s'allume,

Impatient d'offrir son poitrail effaré
Aux dards étincelants du bataillon carré ;
Lorsque sur tous les points la tempête est maîtresse,
Qu'un vaisseau tire au loin le canon de détresse :
Les mâts comme un roseau sont penchés par les vents,
La voilure n'est plus que des lambeaux mouvants,
Sa carène s'épuise en efforts inutiles ;
Comme Laocoon sous les nœuds des reptiles,
La lame tortueuse en son vaste repli
Semble à moitié déjà l'avoir enseveli ;
Mais bientôt, l'exhumant de sa fosse écumante
Et le faisant encor dominer la tourmente,
Elle laisse tomber et brise sur l'écueil
Celui que tu portais naguère avec orgueil,
Dont les ailes aux vents et les flancs dans les ondes
Dévoraient la distance et rapprochaient les mondes ;
L'abîme, qui se creuse en immenses labours,
Disperse ses débris. Ainsi de ses faubourgs,
A la voix d'un tribun, la foule déloyale,
Sort et vient assaillir la demeure royale,
Déborde dans les cours, inonde les jardins,
Du trône fracassé submerge les gradins,
Et retourne en faisant flotter sur ses épaules
Du suprême pouvoir les malheureux symboles :
Des lambeaux de velours, des diadèmes d'or
Que, prosterné, la veille, on adorait encor.

L'ESPRIT ET LES SENS.

— Septembre 1832. —

Ces terribles combats des sens et de l'esprit
Où, tour à tour vainqueur, chacun d'eux dépérit,
Mon Dieu ! jusques à quand dureront-ils encore ?
Pourquoi ne pas hâter notre dernière aurore ?
Si l'homme alors reprend toute son unité
Et dans ta volonté trouve sa volonté,
Cette paix qu'ici-bas rien ne pouvait lui rendre,
Objet de cet ennui qu'il ne pouvait comprendre,
Qui faisait que son front séchait toutes les fleurs
Et que sa joie aussi s'exprimait par des pleurs,
Vienne, vienne bientôt le jour, l'instant prospère
Où de l'âme et du corps le divorce s'opère !
Car la vie est la mer où le flot bat le flot ;
C'est un char enrayé d'un bois de javelot,
Attelé par devant, attelé par derrière,
Et qui doit cependant parcourir la carrière ;

C'est le plaisir toujours compagnon du remord,
C'est un homme vivant qu'on lie avec un mort,
Et qui doivent ainsi vivre et pourrir ensemble
Jusques à ce qu'usant le nœud qui les rassemble
Et retournant tous deux à leur propre élément,
L'un rentre dans la vie et l'autre au monument.
Et tu nous vois pourtant pleurer sur quelques heures
Qu'il nous reste à passer en ces tristes demeures,
Tant notre esprit, esclave en son obscurité,
Ressemble au vieux captif qu'on met en liberté.
A force d'habiter l'onde fétide et noire,
Des splendeurs du soleil il n'a plus la mémoire;
Sa prison exiguë est un monde à ses yeux,
Dont il pouvait toucher l'horizon et les cieux;
Il ne peut concevoir que des mains inhumaines
Le fassent tant souffrir pour dériver ses chaînes;
Il craint d'abandonner sa couche de sapin;
Il emporte avec lui le reste de son pain;
De stupides regrets humectent sa paupière,
Jusques à ce qu'enfin, l'inondant de lumière,
Le ciel à son regard déroule son azur
Et fasse en sa poitrine entrer un air plus pur.
Alors il baise avec d'ineffables délices
La main qui vient de mettre un terme à ses supplices
Sa lèvre est tout éloge et son cœur tout amour
Pour le mortel qui vient de l'enfanter au jour.
Ah! quand je sonderai, dans l'ombre et le silence,
Des routes de la mort la profondeur immense,

Et que j'en reviendrai pâle et défiguré
Ainsi que le coursier de terreur effaré
Qui, le crin hérissé, se retire en arrière
Dans le fatal chemin qu'a battu la sorcière,
Où l'énorme serpent aux verdâtres replis
Pour surprendre sa proie attend sous le taillis,
Fais passer devant moi quelque céleste flamme
Qui des rêves mondains désenchante mon âme
Et, par un saint dégoût des choses d'ici-bas,
La fasse relever alors que je l'abats,
Ainsi que l'alouette, aux premiers feux de l'aube,
A sa couche terrestre en chantant se dérobe.

Mais peut-être, ô mon Dieu ! ton sévère secours
Nous accorde des jours pour expier des jours,
Et nous fait exister pour conquérir la vie
Qui jamais aux douleurs ne doit être asservie.
Mais daigne cependant n'infliger qu'aux plus forts
Cette épreuve au-dessus de mes faibles efforts,
De peur qu'en prolongeant ma lutte expiatoire,
Je ne sente expirer l'espoir de la victoire,
Semblable au matelot sur les gouffres mouvants,
Qui laisse son navire aller à tous les vents,
A l'esclave accablé d'une longue carrière
Qui, sur le grand chemin dont il boit la poussière,
Laisse là le fardeau dont il est harassé
Et dort, indifférent, sur l'herbe d'un fossé,
Qu'au retour au logis, que son repos diffère,

Un maître impatient l'immole à sa colère.
Ah ! quand je flotterai de l'esprit à la chair,
Que le premier l'emporte et me soit le plus cher !
Car c'est bien vainement que l'homme délibère
De fuir sans ton secours le mal qui nous obère.
Mon Dieu, que j'en triomphe en toute occasion,
Crainte que, me livrant à la dérision
Si ma leçon n'était de l'exemple suivie,
Le méchant ne se dise : « Il vit de notre vie,
« Et dans tous ses discours il vient effrontément
« Nous vanter son amour pour la sagesse : il ment ! »
Et tu sais cependant si mon âme est sincère
A désirer ton règne au ciel et sur la terre ;
Si mon œil, ébloui d'une vaine clarté,
Renia des autels la sainte obscurité ;
Si le blasphème altier, m'imposant son délire,
Put jamais arracher un seul son de ma lyre ;
Si les profanateurs, dans leurs jours triomphants,
M'ont jamais fait rougir d'être un de tes enfants.
Tu sais quelle tristesse en secret me consume,
Tristesse dont toi seul peux savoir l'amertume,
Chaque fois que le siècle a d'un ton solennel
Prophétisé la fin de ton règne éternel,
Quand sa science impie, étendant son ravage,
De tes livres sacrés efface quelque page ;
Et quand dans mon esprit passe le doute impur
Comme un nuage noir sur un beau ciel d'azur,
Si je n'apporte pas dans son ombre grossière

Du flambeau de la foi l'éclatante lumière ;
Si je ne brise pas ma superbe raison
Comme le vase impur qu'a souillé le poison.
J'ai tout mis à tes pieds, Seigneur, et ta justice
Donnera quelque chose à ce grand sacrifice.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

L'EXPÉDITION

contre le dey d'Alger.

— Juillet 1830. —

D'une forêt de pavillons
D'où vient que la mer est voilée,
Et que sa plage est ébranlée
Sous la marche des bataillons?

La France enfin va vider sa querelle!
Le monde a les regards sur elle;
Car, chaque fois que son glaive est tiré,
Des lueurs dont il étincelle
Tout l'univers est éclairé.

Elle a longtemps différé sa vengeance;
Longtemps elle a craint, vil brigand,

De déshonorer sa vaillance,
De se souiller la main en relevant ton gant.

Mais tes iniquités ont comblé la mesure :
Elle doit s'abaisser à punir ton injure.
De la contrainte du repos
Délivrant leur âme guerrière,
A ses phalanges de héros
Son roi vient d'ouvrir la barrière !

Quand le lion de tes déserts
Sur le sable brûlant sommeille,
Si le serpent à son oreille
D'importuns sifflements fait retentir les airs,

Retenant son noble courage,
Le quadrupède, encor tout endormi,
Soulève sa crinière et pousse un cri sauvage,
Sûr qu'il n'en faut pas davantage
Pour éloigner son indigne ennemi ;

Mais si cet ennemi s'obstine, comme un foudre
Il part, la flamme dans les yeux,
Et de ses ongles furieux
Il déchire, il disperse et laisse sur la poudre
Les anneaux palpitants du reptile odieux.

L'ARABE A SON COURSIER.

— 1829 —

L'or des princes n'a pu suffire
Pour t'arracher d'auprès de moi,
Mais aussi qui pourrait se dire
Plus ardent et plus beau que toi?

Noir, et bien plus noir que l'ébène
Ton poil uni brille, pareil
Aux claires eaux de la fontaine
Que frappent les feux du soleil.

Lorsque, te livrant la carrière,
Je te presse de mes genoux,
Mon œil charmé voit ta crinière
Bondir comme un flot en courroux

L'aigle semble avoir de ses ailes
Muni tes flancs impétueux,
Et le serpent dans tes prunelles
A mis la flamme de ses yeux.

Ton vol est celui de l'orage;
Pour toi les airs ont une voix:
Ils bruïssent à ton passage
Comme les traits de mon carquois.

Sans toi nos tribus florissantes
N'auraient pas un si beau destin:
Ton audace remplit leurs tentes
Et de captifs et de butin.

Mais, calme à l'abri de ces roches,
Pourquoi ce prompt frémissement?
Soupçonnerais-tu les approches
Du fils hardi de l'Occident?

Tes naseaux hument l'air qui passe;
Ton pied, rival des aquilons,
Demande à dévorer l'espace,
Et ton regard me dit: « Allons! »

LA BARQUE DU PÊCHEUR.

— 1851. —

Assis dans son bateau vers la chute du jour,
Un pêcheur réparait son filet misérable.
Voilà que tout à coup un ouragan accourt :
Le vent en tourbillons a soulevé le sable,
Et l'amarre se rompt, et les flots en fureur
Loin de terre ont jeté la barque du pêcheur !

Il chercha vainement et sa voile et sa rame :
Elles étaient au bord, d'où ses fils et sa femme,
Impuissants, lui tendaient les bras dans leur douleur
A travers le bruit sourd de l'écumante lame
Il entendait leurs cris ; ils déchiraient son âme,
Mais toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Bientôt rien ne frappa sa paupière éperdue
Que de l'onde et du ciel l'effrayante étendue,

Où la nuit fait encor descendre son horreur.
Et le livide éclair a déchiré la nue,
Et d'instant en instant la tempête est accrue ;
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

De l'aurore en pleurant il attend la lumière ;
Mais nul rayon d'espoir ne vient luire à son cœur.
Il se met à genoux : « Délivrez-moi, Seigneur !
« J'ai de jeunes enfants, une femme, un vieux père :
« Qui pourra, si je meurs, soulager leur misère ? »
Mais toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Ainsi chaque matin, trompant ses espérances,
La mer ne lui montrait que des déserts immenses ;
Dans son vaste horizon nul point consolateur.
Seulement, la mouette à la voix funéraire
Effleurait dans son vol la vague solitaire.
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Mais sa joue a brillé d'une larme joyeuse :
Il voit dans le lointain de l'onde vaporeuse
Une voile... Il bénit le ciel libérateur...
Mais, pareil à l'éclair qui luit et qui s'efface,
Le vaisseau désiré disparaît dans l'espace.
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Et le sud redoubla ses fougueuses haleines ;
Et dans le fond glacé des régions lointaines

Où six mois de l'hiver domine la stupeur,
Où la vague durcie au rivage s'enchaîne,
Où semblent vivre seuls l'ours blanc et la baleine,
Se perdit comme un trait la barque du pêcheur.

A Mademoiselle R...

— 1832. —

Toi qui devrais aimer par-dessus toutes choses
Les fêtes, les plaisirs, les papillons, les roses,
Tu rêves un nom immortel !
Si ton songe jamais peut devenir réel,
Pauvre fille, à quels maux il te faudra résoudre !
Sur les flots de l'oubli nul ne surgit en vain ;
Et les voluptés de la foudre
Sont de frapper un front divin.

Que sur le tien plutôt vienne cette couronne
Qu'amour reçoit et qu'amour donne ;
Livre ton cœur à de plus doux penchants.
Pourquoi veux-tu que le bonheur t'oublie ?
Ton maintien est si doux, ta bouche si jolie,
Et tes regards sont si touchants !.....

Mais tu détournes ta paupière
Et reçois mes conseils avec un froid dédain.....
Je le vois, un amant qui n'est pas de la terre
A déjà dormi sur ton sein :
L'esprit des chants, brûlant d'une ardeur meurtrière
Après un nocturne entretien,
Te pressant de ses bras, te couvrant de ses ailes,
Te ravissant aux sphères éternelles,
A confondu son souffle avec le tien.
Ton existence à la sienne est unie;
A lui toutes les fleurs du printemps de tes jours...
Muses, applaudissez!..... Pleurez, pleurez, amours,
Cette victime du génie!

A M. Colin,

A PROPOS D'UNE ÉBAUCHE DE DEUX TÊTES DE BOHÉMIENNES.

— Nîmes, 1855. —

La poésie en est dégoûtante, mais forte :
Un terrain semé d'os, une eau gluante et morte
Que le soleil corrompt et ne peut dessécher ;
Voisin de l'abattoir et de la grande route,
Ce lieu [1] n'a qu'un gazon misérable et que broute
Le reste d'un troupeau conduit par un boucher.

L'olivier maladif à ses branches chétives
N'y montre, en la saison, que de rares olives,
Et si maigres que l'œil souffre à les regarder ;
Son tronc se rabougrit, à la poussière en proie,

[1] Le Cadereau, bivouac ordinaire des Bohémiens à Nîmes.

Comme l'enfant trouvé que Manchester envoie
Vieillir avant le temps dans l'usine à carder.

Là, sous l'arche d'un pont, par ses feux calcinée,
Vit des Bohémiens la tribu basanée
Pêle-mêle avec l'âne aux flancs secs et velus.
Des femmes aux cheveux crépus, aux mains suspecte
Dépècent des quartiers de charognes infectes
Que les chiens ont flairés et qu'ils n'ont pas voulus.

Là j'ai vu s'accroupir tes deux vieilles sorcières
Et lu sur leurs fronts noirs, dans leurs fauves paupi
Le drame que l'enfer a joué dans leur cœur :
Feux lubriques soufflés sur la vierge novice ;
Nouveau né que l'on sèvre avec un maléfice,
Et qui dans quelques jours se décolore et meurt ;

Cimetières fouillés, chevelure coupée
De la tête de ceux qui sont morts par l'épée ;
Sucs pour avortements ; mots et signes pervers
Qui dans le plus riant et plus gras pâturage,
Tandis que le pasteur repose sous l'ombrage,
Font tomber la brebis et la couvrent de vers.

Oh ! c'est sublime et vrai ! Cette rapide ébauche
Mieux qu'un tableau fini de la nature approche.
Sous ces deux types-là tout entier tu ressors,
Peuple à faim de vautour, à l'instinct de chouette,
Que nul ciel ne captive et que nul sol n'arrête,
Qui vis de la voirie et qui jettes des sorts.

LA NACELLE.

— 1829. —

Voyez cette nef, dont la voile
Brille d'or, de pourpre et d'azur,
Glisser sur l'eau comme l'étoile
Qui traverse un ciel calme et pur.

Sans doute sur un lit de roses,
Fatigué de divins plaisirs,
Ange des amours, tu reposes,
Bercé du souffle des zéphyrs.....

Oh ! viens aborder dans notre île !
Les ombrages y sont si doux !...
Mais, voyez, à nos vœux docile,
Comme il se dirige vers nous !

Tressez des guirlandes légères,
Parez votre front ingénu !

Mortel ou dieu, jeunes bergères,
Qu'il soit ici le bienvenu !..

Mais d'effroi mon âme est glacée...
Ciel ! à mon œil épouvanté
Dans une barque fracassée
S'offre un jeune homme ensanglanté !

« Creusez mon réduit funéraire,
« Faites cette aumône à mon deuil,
« Dit-il. J'ai reçu le salaire
« Que le ciel réserve à l'orgueil.

« Un pirate au regard avide,
« Attiré par mon riche éclat,
« M'a criblé d'un plomb homicide
« Et laissé dans ce triste état.

« Adieu, mes amis.... Soyez sages.
« Je meurs : profitez de mon sort,
« Et pour faire d'heureux voyages,
« N'arborez point pavillon d'or. »

A VOUS CEUX

Qui m'ont adressé des Vers.

I.

e le sais, au festin servi par la louange
.e poëte pieux parfois s'oublie et change,
:t reçoit sur l'autel qu'il s'élève en son cœur
'n encens qu'il devrait renvoyer au Seigneur,
)ui de la poésie est la source première
:t dont tout l'art humain n'est qu'un froid plagiaire,
. celui qui jeta l'existence au néant
'omme un manteau superbe au dos d'un mendiant,
ublime créateur du merveilleux poëme,
)ui, changeant ses accords, reste toujours le même,
hantre vraiment divin dont l'œuvre illimité
'ait prendre au sérieux son immortalité,
)ont la lyre épancha de ses cordes fécondes
)es strophes de soleils et des hymnes de mondes,

Et dont l'ombre, en passant, sur leur immensité
Dispensa la splendeur, la vie et la beauté.
Oh ! la muse qui tombe en cette idolâtrie,
Veuve des eaux du ciel, sera bientôt flétrie.
Du SUPERBE VIOL dont parle Alighieri
Son orgueil s'est repu, mais son âme a péri.
Émule de Satan, son cantique sublime,
Commencé dans le ciel, se finit dans l'abîme ;
Et, fils de la lumière adopté par la nuit,
Il enrichit l'enfer de son farouche ennui.

II.

Mais aussi le poëte a ses moments de doute
Où tout ce qu'il produit l'ennuie et le dégoûte,
Où son désir de gloire est pareil à l'affront
Qui fait que l'âme est triste et qu'on baisse le front,
Où le mépris de soi nous rend d'humeur si sombre
Que l'on voudrait pouvoir s'arracher de son ombre.
Où l'on porte la lyre en dessous du manteau
Comme un brigand ferait d'un ignoble couteau,
Où l'ardeur qui nous brûle est amère folie,
Où tout ce qu'on entend et voit nous humilie,
Où dans chaque sourire et dans chaque coup d'œil
On croit voir un brocard tomber sur notre orgueil,
Tout le ricanement du démon de la prose,
Où tout ce que le monde a de sots nous impose,
Où l'œuvre la plus belle est un enfant de mal

Qu'il faut jeter de nuit au *tour* d'un hôpital.
Oh ! qu'il est bon alors que quelque ami sublime
Au talent qui rougit rende sa propre estime,
Ramène dans le ciel son esprit qui s'abat,
Et, faisant à ses yeux luire son propre éclat,
Lui fasse incontinent, de sa main qui défaille,
Palper son diadème ou mesurer sa taille !
O mes amis ! ô vous dont les vers bienfaisants
M'ont donné cette aumône en des jours languissants,
Que le ciel vous bénisse et la muse vous aime,
Si la muse est un bien et non un anathème !
Qu'elle ôte de sa main les pierres sous vos pas,
Que son feu vous éclaire et ne vous brûle pas,
Qu'elle éloigne surtout de vous ce mal de l'âme
A qui votre parole a servi de dictame !
Amis, soyez bénis ! de vos chants assisté,
J'ai repris le chemin de l'immortalité.
Soyez bénis ! par vous, raffermissant mon âme
L'espoir a retiré mes écrits de la flamme,
Et m'a montré du doigt, en mots mystérieux,
Ma sainte mission écrite dans les cieux.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Notice. v
Dédicace à M. de Lamartine 1
M. de Lamartine à J. Reboul. — Le Génie dans l'obscurité. 3
Réponse à M. de Lamartine 6

LIVRE I.

L'ange et l'Enfant. 11
Soupir 13
Consolation sur l'Oubli 14

Les Arènes de Nîmes. 17
Le Troubadour d'Occitanie. 23
L'Hirondelle du Troubadour. 26
Mes premiers Vers. 29

LIVRE II.

A ma Lyre. 35
Au Christ. 39
Le Christ à Gethsemani. 45
A M. Sigalon. 48
A un Exilé. 53
L'aumône. 57
Aux Poëtes Chrétiens. 60
A M. l'Abbé F. de Lamennais. 69
Sainte-Hélène, ou Anathème et Gloire. 74

LIVRE III.

Souvenir d'Enfance 91
Accablement 94
Le Moulin de Génèse. 97
La Lampe de Nuit. 105
A M. Jules Canonge. 111
Le Château du Mendiant. 114
Un soir d'Hiver. 117

LIVRE IV.

A M. Charles Nodier. 121
Les Deux Poëtes. 125
La Somnambule 129
Le Philtre 131
Promenade sur Mer. 134
Elle est malade. 137
Apparition 139
Souvenir d'un Soir. 142

LIVRE V.

Nîmes. 147
A la Mer. 156
L'Esprit et les Sens. 159
L'Expédition contre le Dey d'Alger. 164
L'Arabe à son Coursier. 166
La Barque du Pêcheur. 168
A Mademoiselle R... 171
A M. Colin. 173
La Nacelle. 175
A tous ceux qui m'ont adressé des vers. 177

[A [illegible] édition de 1842]

LE

DERNIER JOUR

POÈME.

IMPRIMERIE DE CH. DURIEZ,
rue Neuve de Paris, 8, à Senlis.

LE

DERNIER JOUR

Poème

PAR

JEAN REBOUL

DE NIMES.

Nouvelle Édition

Revue et augmentée par l'Auteur.

PARIS

H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR

SE VEND CHEZ GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES

PLACE DE LA BOURSE N° 13. | PALAIS-ROYAL Perystile Montpensier.

1842

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

En mettant pour la première fois une préface en tête de mes œuvres, j'éprouve d'abord le besoin de remercier le public du bienveillant accueil qu'il a daigné faire à mes premières poésies. Ce volume parut sous les auspices de deux noms célèbres, et je ne me dissimule pas tout ce que la puissante recommandation de M. de Lamartine, tout ce que les pages brillantes de M. Alexandre Dumas m'ont valu aupres de mes lecteurs. Qu'ils en reçoivent publiquement aujourd'hui l'un et l'autre, l'expression de ma gratitude la plus vive, la mieux sentie.

Quelles que soient les croyances ou les opinions qui peuvent nous séparer, je leur serai éternellement lié, j'ose le dire, par quelque chose de plus encore que la reconnaissance. Grâces à eux; je puis être écouté sans trop de défaveur dans la manifestation de principes que je crois vrais, et pour lesquels je ne regarde la poésie que comme instrument, comme moyen.

Les hommes de nos jours se partagent en deux écoles : les uns font intervenir Dieu dans la société, et les autres l'en bannissent. C'est la nécessité de la révélation d'un côté ; c'est la raison humaine se suffisant à elle-même de l'autre. Ce conflit des intelligences n'est pas nouveau. Il se manifesta aux premiers jours de la création ; le serpent dit à Ève : « Goûtez du fruit de la science, et vous pourrez vous passer de Dieu. Il fut écouté ; et, dès ce moment, Adam reçut de son orgueil une assez large part de misère pour lui et toute sa postérité. Et puisque l'occasion s'offre de le dire en passant, il n'est pas d'autre explication satisfaisante, ni même possible de l'énigme du mal. Celui qui

en chercherait la solution en dehors de cette donnée mourrait infailliblement à la peine.

Ce germe d'orgueil déposé dans l'humanité s'y développe de temps à aûtres, échauffé par la corruption des sens ; et comme nous portons jusque dans notre chute les marques de notre primitive grandeur, la logique, inhérente à l'esprit de l'homme, le force, dès qu'il sent que tout en lui a dévié des règles divines, à se créer des vérités qui le justifient. C'est là la source de toutes les fausses doctrines. Alors, selon le degré de notre perversité, nous cherchons à composer avec Dieu, ou nous le repoussons entièrement. Dans ce dernier cas, la raison descend jusqu'à se diviniser, l'orgueil devient satanique et l'enfer a ses coudées franches sur la terre. Si quelques générations avaient pu douter de cette loi de progression dans le mal, ce ne devrait pas être la nôtre : la Providence ne nous en a pas épargné l'épouvantable démonstration.

D'effroyables tempêtes ont ravagé le monde

social. Il est vrai que le calme a paru renaître, mais nous sommes toujours sous l'influence des mêmes vents. Des secousses intermittentes nous avertissent que Dieu est encore absent. L'homme commande encore au nom de l'homme et notre stupidité s'étonne de ne rencontrer que tyrannie et rébellion. La raison qui doit obéir étant égale à celle qui commande, le conflit renaît toujours et vient tromper les combinaisons des hommes d'État les plus intelligents, s'il peut y avoir intelligence en dehors de celui qui en est la source.

Aussi, dans le cercle humain qu'elle a tracé autour d'elle et qui l'isole de Dieu, la société évoque en vain le sacrifice; l'égoïsme seul répond. En vain l'industrie l'entoure de ses miracles, rien ne saurait guérir les misères de son intelligence, ni combler le vide qu'elle ressent, et qui est la place de Dieu. Les sophistes ont beau faire sonner à son oreille l'hymne du progrès, elle ne saurait se faire illusion sur son état.

Eh! quel est l'homme de bonne foi qui, à

'aspect des misérables opérateurs qui travaillent sur le corps social, pourrait conserver quelque espoir de sa guérison ? Un instinct d'égalité rapide se charge de défendre les droits des faibles et des petits, et l'entreprise pour le soulagement de leurs misères est échue à une philanthropie qui n'a d'entrailles que pour les bagnes, et dont l'action s'annulle dans l'universalité même dont elle fait parade. Ne parlez pas à un apôtre de cette nouvelle charité de la probité qui meurt de faim à sa porte : pour avoir part à ses bienfaits, il faut passer par la Cour d'assises ou aller partager le sort des nègres dans le Nouveau-Monde. Voilà pour les gouvernés.

Le sort des gouvernants est peut-être pire : sujets de leurs sujets, obligés de rester dans des limites qui leur ont été imposées, et où l'autorité, néanmoins, ne saurait se mouvoir, ils sont forcés par l'inflexible nécessité de les franchir, et cette violation rejaillit sur eux par l'exil ou par la mort. Pour se soustraire à ce double écueil, ils appellent la corruption à leur secours, l'or domine et gouverne, et le coffre-fort d'un

juif est l'urne où les monarchies européenne puisent leurs destinées.

C'est du fond de cette situation que j'ai tir la fiction littéraire que l'on va lire, afin de jete quelques lueurs pour aider à remonter, s'il es possible, cet abîme ou tout semble descendre Cette fiction, je l'ai rattachée aux dogmes qui seuls, garantissent aux sociétés humaines l'ordre et le bonheur en donnant une sanction divine au devoir.

Plaçant mes principes au dessus des vanités littéraires, j'eusse désiré qu'un poète éminent en vertu, en talent, en position sociale, se fût chargé d'une pareille tâche. Je ne me dissimule pas mon insuffisance et mon indignité ; je sais combien de préventions s'attachent encore aux doctrines que je viens d'émettre : trop de gens sont disposés à dresser des tentes au pied de cette transfiguration du mal, disant : *Il fait bon ici*. Je m'attends à la dérision et à l'ironie de leur part : ils accuseront, je n'en doute pas, la suffisance d'un écrivain obscur qui vient se

ser en prophète; mais nous répondrons au urire de leur pitié : « Vous avez raison, il n'y rien de merveilleux en nous; nous ne sommes prophète ni inspiré du ciel : seulement, le soir, us avons vu l'horizon en feu, et nous avons t que la journée du lendemain serait brûnte. »

J. REBOUL.

Nîmes, 20 décembre 1838.

LE DERNIER JOUR.

Poème.

PROLOGUE.

PROLOGUE.

—

UNE VOIX.

Crois-tu que j'ai donné la lyre à ta misère
Pour l'aller profaner aux choses de la terre,
Et, quand mon nom est insulté,
Que tu dois follement t'élever dans ta gloire;
Et, quand du Dieu vivant s'efface la mémoire,
Rêver une immortalité?

Quand les hommes ont mis ma défaite en leur bouche,
Qu'ils se sont dit : Pour voir son astre qui se couche,
Il faut monter sur les hauteurs!
Quand tout est plein d'espoir pour cette nuit coupable
Tu ne montrerais pas d'un doigt inexorable
Mes inextinguibles lueurs?

Quand le siècle s'épuise en de vaines disputes,
Que son front criminel est meurtri par ses chutes,
Que ma voix l'avertit en vain;
Que l'esprit, loin de moi, puise l'intelligence;
Que le monde chancelle, ivre de la science,
Ainsi qu'un homme pris de vin;

Ta lèvre resterait au silence asservie!
Toi que j'avais extrait comme un reste de vie
Des vastes débris de la mort,
Et que j'avais armé d'une voix redoutable,
Afin de voir baigner toute robe coupable
Des froides sueurs du remord.

Je t'avais préparé d'illustres destinées,
J'avais mis dans tes mains au travail condamnées
La harpe des divins concerts.....
Je t'environnerai d'orgueilleuses ténèbres,
Et j'inscrirai ton nom parmi ces noms célèbres
Qui font la gloire des enfers.

LE POÈTE.

Suspendez, ô mon Dieu! suspendez vos reproches:
Ils pèsent sur mon sein, semblables à des roches
Dont il se sentirait broyer;
Votre souffle irrité brûle comme la flamme:

Si vous parlez encor, vous réduirez mon âme
Comme la cendre du foyer.

Ainsi, vous commandez que ma lyre proscrive
Le profane festin où l'on m'a vu convive;
Que la voix d'un faible mortel
Au monde perverti parle avec énergie.
Mais a-t-on jamais vu les vases de l'orgie
Aux saints usages de l'autel?

Hélas! j'ai parcouru la commune carrière,
Mes sandales encor en gardent la poussière;
Moi, proclamer vos jugements!
Mes lèvres pour cela ne sont pas assez pures,
Et peut-être ai-je aussi dans ces mers d'impostures
Jeté ma part d'égarements!

LA VOIX.

J'ai pénétré le fond de ce prétexte insigne,
Et c'est par lâcheté que tu te fais indigne;
Non que tu ne doives rougir;
Mais tu puises ailleurs le désir du silence :
Entre le monde et moi la terreur te balance;
Et dès ce jour il faut choisir.

LE POÈTE.

Eh bien ! je me soumets, Seigneur, quand l'anathème,
Au sortir de ma lèvre, éclatant sur moi-même,
Me laisserait sur le carreau.
Vous m'avez appelé ; dans ma nuit, je me lève
Et vous obéirai, comme obéit le glaive
Au bras qui le sort du fourreau.

Sinistre précurseur d'immenses funérailles,
Vous voulez que je crie autour de nos murailles :
Jérusalem, malheur à toi !
Malheur à toi, malheur, ô cité de scandale !
Je redirai malheur ! jusqu'à l'heure fatale
Où je dirai : Malheur à moi !

CHANT I.

ARGUMENT.

Invocation à l'ange des ruines. — Coup d'œil sur la situation morale du monde. — Vision. — Première scène. — Lever du soleil. — Effroi de la nature.

—

Archange qui réduis sous ta main meurtrière
Les cités en débris, les débris en poussière;
Qui, de Tyr, de Sidon, effaçant les palais,
En fis comme un lieu propre à sécher des filets;
Toi, dont le souffle ardent brûla comme le chaume
Les marbres dont s'ornaient et Gomorrhe et Sodome,
Qui, parcourant le Nil de Memphis à Luxor,
Avec le grand désert mis l'Égypte en accord;
De Babel, courtisane à la grande énergie,
Éteignis dans la mort l'éblouissante orgie,
Au niveau de l'hysope abaissas ses parois,
Et logeas le chacal au palais de ses rois;

Toi qui mets sur les monts des panaches de flammes
Qui, de la mer de Naple illuminant les lames
Et la terre et le ciel de rougeâtres clartés,
Sous des torrents de lave engloutis trois cités;
Qui, des remparts détruits de Solyme la sainte,
Fais, après deux mille ans, pleurer encor l'enceinte
Et sous les quatre vents tiens ses fils dispersés,
Ainsi que leur avaient promis les temps passés;
Qui, surprenant Lisbonne en ses habits de fête,
La castagnette en mains et les fleurs sur la tête,
Sous ses pas cadencés élargissant l'écueil,
Riante la plongeas dans la nuit du cercueil,
Et, sur ses murs perdus dans le fond du cratère,
Fis étendre la mer comme un drap mortuaire;
Implacable ennemi des travaux des humains,
Toi qui dévores tout ce qui sort de nos mains,
Et, dédaignant encor ce terrible apanage,
Jusqu'aux œuvres de Dieu fais monter le ravage;
Toi qui fis un appel aux vastes océans,
Afin d'ensevelir la terre des géants;
Et, sur les plus hauts monts balançant les abîmes,
Trouvas des châtiments à la taille des crimes;
Qui, le voyant sauvé de l'humide élément,
Déchiras l'univers comme un vieux vêtement
Dont les vastes lambeaux formèrent les deux monde
Que sépare aujourd'hui l'immensité des ondes;
Laisse vivre mes chants, toi qui fais tout mourir,
Et qu'ils puissent atteindre aux siècles à venir,

Si tous les chants bientôt ne doivent pas se taire,
S'il reste désormais quelqu'espoir à la terre,
S'il est quelque avenir pour un siècle insensé
Qui méprise son père en niant le passé,
Où le jour qui se lève est toujours la merveille
Et jette insolemment le sarcasme à la veille!

II

Mais pourquoi t'évoquer? n'es-tu pas parmi nous?
Et quel temps plus rempli du fiel de ton courroux?
Un délire effrayant tourne toutes les têtes :
Le vent est supplié de calmer les tempêtes,
Et le monde, oublieux du mal qu'il a souffert,
Une seconde fois a caressé l'enfer;
Et voilà qu'épuisé de sa fatale ivresse,
Amant rassasié du sein de sa maîtresse,
Il s'affaisse mourant au lit désenchanté,
Théâtre de son crime et de sa volupté;
Il s'étourdit en vain sur les bords de l'abîme,
Il porte de sa fin le sentiment intime;
Aux murs de ses festins un invisible doigt
Laisse après lui des mots qui font pâlir d'effroi;
Ses fils sont possédés d'un funèbre délire :
La corde de la joie, hélas! manque à leur lyre,
Et leur regard, blasé des splendeurs du soleil,
Semble invoquer la nuit et l'éternel sommeil,

Le sommeil affranchi de bon ou mauvais songe,
Où doit dormir le ver de l'ennui qui les ronge,
Sommeil que, dans leur langue, ils nomment le néant
Des esprits décédés mensonger océan.
Et tout languit, tout meurt, les dieux mêmes périssent
Les trônes sont à terre et les tribuns fléchissent,
Et le peuple, en brisant le sceptre de ses rois,
N'a pas vu pour cela mieux respecter ses droits,
Et son bras, tout-puissant contre qui le défie,
Est frappé de faiblesse alors qu'il édifie :
Accablé de mépris par ceux qu'il étaya,
Il voit ressusciter tous ceux qu'il balaya;
Et des grands imposteurs, dont l'astuce le joue,
Le char armorié le recouvre de boue;
Des petits et des grands s'ouvre encor le duel :
Le serviteur est traître, et le maître cruel.
Au sein de nos cités la faim s'enrégimente,
Et force aux charités l'avarice opulente.
La révolte d'hier, sanglante autorité,
Réprime par la mort le nouveau révolté.
La justice s'indigne et se voile la face :
La sellette et le siége ont échangé leur place;
Le glaive de la loi, de peur de se tromper,
Hésite sur le crime et craint de le frapper;
Devant le prévenu c'est le juge qui tremble,
Tant l'injuste au bon droit fatalement ressemble !
Il est vrai qu'on nous dit que cet ébranlement,
Loin d'être pour la mort, est pour l'enfantement.

On nous trompe : tout tombe et rien ne se relève.
Le cèdre social est vide de sa sève,
Sa branche sous la main casse au lieu de ployer,
Et brûle sans fumée aux flammes du foyer :
Tant du vent du trépas le funèbre passage
A desséché la vie et flétri son feuillage !

III

VISION.

Étendu sur ma couche entre quatre rideaux
Tristes comme les murs qui closent les tombeaux,
Le soir d'un de ces jours où ce mot : DÉCADENCE
S'était fortifié dans mon intelligence,
Où j'avais contemplé du regard de l'esprit
L'astre des nations, dont l'éclat dépérit,
Vers un triste horizon tomber plus bas encore
Et faire cette nuit qui n'aura point d'aurore,
Je liais, ébloui de son vague appareil,
Les pensers de la veille avec ceux du sommeil,
Et, dans mon rêve, allant de ruine en ruine
Jusqu'au temps qu'a prédit la parole divine,
Jusqu'au jour (si le jour doit exister alors)
Qui de tout l'univers brisera les ressorts,
Où tout doit disparaître en un abîme immense
Et tout bruit expirer dans l'éternel silence ;
Un ange m'apparut, et, de sa main de fer,

Me saisit aux cheveux et m'enleva dans l'air.
La nuit régnait; le ciel était comme une glace
Dont le souffle de l'homme a terni la surface;
Les astres scintillaient à travers la vapeur,
Pareils à la beauté pâlissante de peur,
Qui s'échappe tremblante à travers la fumée
Qu'exhale tout à coup la chaumière enflammée;
Et, pour voir si la terre était comme les cieux,
De leur sinistre aspect je détournai les yeux :
Et je vis, sur le haut d'un large promontoire,
Des groupes s'agiter au sein de l'ombre noire,
A la lueur des feux qu'ils avaient allumés,
Et qui gisaient sur terre à demi consumés.
Des yeux apparaissaient hagards sur des fronts pâles
Où des reflets mourants dansaient par intervalles,
Et j'entendis ces mots : « Dix heures du matin,
Et rien ne brille encor dans le sombre lointain!
L'astre dont notre angoisse invoque la lumière
Devrait avoir fourni le tiers de sa carrière....

IV

Mais voilà que soudain une ligne de feu
Rougit sur un ciel noir l'épaisseur d'un cheveu :
Sa chétive lueur par degrés se propage,
Ensanglante les bords d'un bizarre nuage
Qui frappe de terreur mon regard fasciné

Comme les vêtements d'un homme asassiné.
Et cette aube à la triste et funeste apparence
A de ces malheureux ranimé l'espérance;
Tant l'éternelle nuit avait mis dans leur cœur
Tout ce qu'elle avait eu d'épouvante et d'horreur!
« Il revient, disent-ils, l'astre au rayon suprême,
« Donner encor la vie à la terre qu'il aime!
« Il ne nous avait pas fait d'éternels adieux :
« Son approche a déjà tranquillisé les cieux.
« Et grâce soit rendue à ces mains souveraines
« Qui de son orbe ardent n'ont pas quitté les rênes! »
Tels les tristes enfants du pêcheur en retard,
Quand l'orage et la nuit se font de toute part,
Pour découvrir la nef qu'ils soupçonnent perdue,
Plongent des yeux en pleurs dans l'immense étendue;
Puis, à l'aspect du mât qui surgit sur les flots,
Renaissent à l'espoir, et, calmant leurs sanglots,
Élèvent vers le ciel leurs mains reconnaissantes.

V

Se dégageant enfin de ces vapeurs sanglantes,
Cependant le soleil se montre à l'horizon,
Mais triste comme un roi que l'on sort de prison
Et qui doit, en montant l'échelle du supplice,
Commencer par sa mort un vaste sacrifice,
Ouvrir un gouffre immense, avide, dont la faim
Du royaume maudit consommera la fin.

Ce n'est plus ce géant à l'armure éclatante
Qui fait fuir le chaos au sortir de sa tente,
Cet époux satisfait dont la face reluit
Des voluptés d'hymen à leur première nuit,
Que saluait jadis la harpe orientale,
Alors qu'il désertait sa couche nuptiale;
Ce n'est plus du Gentil la grande déité,
Type de la jeunesse en son éternité,
Qui, pressant ses coursiers à l'ardente crinière,
Remplissait l'univers de vagues de lumière,
Et qui, dans son triomphe, éblouissant César,
Voyait l'aurore esclave au-devant de son char;
Ce n'est plus la féconde et radieuse image
Qui du monde abusé força presque l'hommage,
Et, ravissant les cœurs par la porte des sens,
De l'autel du vrai Dieu fit dévier l'encens.
Sa jeunesse éternelle enfin connaît les rides;
Son éclat s'est voilé sous des taches livides;
Comme un crâne vieilli qui n'a plus de cheveux,
Le voilà maintenant dépouillé de ses feux!
Chacun, à son aspect, se frappe la poitrine;
On connut que le monde entrait dans sa ruine.
Les mères ont pressé leurs enfants sur leur sein.
Des hôtes du désert le redoutable essaim
Remplit de hurlements ces vastes plaines nues
Dont le sable lointain se perd avec les nues.
Du regard du lion la sinistre lueur
Pour la première fois exprime la terreur.

Comme si les forêts étaient incendiées,
L'oiseau lasse, sans but, ses ailes effrayées.
Du fond de son rocher le serpent sort debout
Comme sur le midi dans un jour du mois d'août.
Le coursier sous ses bonds fait voler la poussière;
De livides éclairs sortent de sa paupière.
Les naseaux vers les cieux, le taureau du marais
Flume l'air, comme si l'ouragan était près;
Léviathan des mers soulève la surface,
Et de celles du nord a fait craquer la glace;
Parcourant le chemin du pôle à l'équateur
Et semant la tempête en toute sa longueur,
Il refoule les flots sur tous les hémisphères,
Et jette l'Océan plus avant dans les terres.
Ainsi, voyant la mort sur le front de son roi,
La nature s'effare et pousse un cri d'effroi.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

NOTE Ire.

Qui de Tyr, de Sidon, effaçant les palais,
En fis comme un lieu propre à sécher des filets.

(Page 9, vers 3 et 4.)

« Le Seigneur Dieu a dit : Tyr, me voilà contre toi ; et je « soulèverai contre toi des peuples nombreux, comme la mer « soulève ses flots. Dans la multitude de tes crimes, et dans l'i- « niquité de tes trafics, tu as souillé ta pureté ; c'est pourquoi « je te renverserai, je bouleverserai tes édifices qui s'écroule- « ront en débris enflammés... Je te rendrai à la pierre nue, et « tu *serviras à sécher les filets*, et tu ne seras plus rebâtie, car, « moi, Jéhovah, j'ai parlé, dit le Seigneur Dieu. » *Ezéchiel*, ch. 26, 27, 28. — M. de Volney, en comparant l'état actuel de Tyr avec la prophétie, M. de Volney, malgré son incrédulité connue, fait cette réflexion remarquable : « Les révolutions du sort ont accompli cet oracle. Au lieu de cette ancienne circulation si active et si vaste décrite par le prophète, Tyr, réduite à l'état d'un misérable village, n'a plus pour tout commerce qu'une exportation de quelques sacs de grains, de coton, ou de laine, et pour tout négociant qu'un facteur grec au service des

Français de Saïde, qui gagne à peine de quoi soutenir sa famille [1]. » — « Le sort a frappé Tyr, la reine des mers, le berceau du commerce qui civilisa le monde; ses palais ont fait place à quelques cabanes chétives; le pêcheur indigent habite les caves où jadis s'entassaient les trésors du monde; une colonne debout au milieu des ruines marque la place où était le chœur de la cathédrale consacrée par Eusèbe [2]. » — Le voyageur anglais Maundrell dit qu'on ne voit plus dans Tyr que des débris de murailles, de voûtes et de colonnes brisées, et qu'il ne s'y trouve pas une maison entière. Il semble, dit cet auteur, que cette ville ait été conservée en ce lieu-là comme une preuve visible de l'accomplissement de la parole divine : *Elle sera comme le sommet d'un rocher, et elle servira à sécher les filets des pêcheurs* [3]. — La seule curiosité, dit J. Bruce, m'engagea à passer par Tyr, et je devins le triste témoin de la vérité des prophéties... Deux misérables pêcheurs, après avoir attrapé un peu de poisson, venaient d'étendre leurs filets sur les rochers de Tyr [4].

NOTE II.

Avec le grand désert mis l'Egypte en accord.

(Page 9, vers 8.)

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je ferai de l'Egypte un « désert parmi les déserts, ses villes seront entre les villes aban- « données. — Je ruinerai le pays de Phatures, je mettrai le feu « dans Taphnis; Alexandrie sera ravagée, et Memphis sera en « de continuelles angoisses; les jeunes gens d'Héliopolis et de

[1] *Voyage en Syrie et en Égypte*, par Volney.

[2] *Précis de la géographie universelle*, par Malte-Brun.

[3] *Voyage d'Alep à Jérusalem*, par Maundrell.

[4] *Voyages aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie*, par J. Bruce.

« Bubaste seront passés au fil de l'épée, et les femmes seront « emmenées captives. — Ensuite, ils établiront un royaume im- « puissant. Et il sera petit entre les royaumes, et il ne s'élèvera « plus au-dessus des peuples, et je l'affaiblirai, afin qu'il ne « commande plus aux nations. Je livrerai ses champs entre les « mains des plus méchants hommes; je détruirai cette terre « avec tout ce qu'elle contient... » *Ezéchiel*, ch. 29, 30.

Il y a aujourd'hui plus de deux mille ans que cette prophétie a été prononcée. Quelle vraisemblance y avait-il alors que l'Egypte, ce royaume si vaste, si riche, si fertile, subirait les formidables châtiments qui l'ont mis dans cet état, d'où il n'a pu se relever depuis tant de siècles? L'on sait ce que sont devenues Memphis, Héliopolis, et toutes ces villes superbes. Quant au *petit royaume*, tel est, dit encore Volney, l'état de l'Egypte. Enlevée depuis vingt-trois siècles à ses propriétaires naturels, elle a vu s'établir successivement dans son sein des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Géorgiens, et enfin cette race de Tartares, connus sous le nom de Turcs-Ottomans. (*Voyage en Syrie et en Egypte*, t. 1, c. 6.)

NOTE III.

Et logeas le chacal au palais de ses rois.

(Page 9, vers 12.

Ecoutons Isaïe :

« Cette superbe Babylone, cette reine entre les royaumes, « l'orgueil des Chaldéens, Jéhovah la renversera; elle sera dé- « truite comme Sodome et Gomorrhe. — Elle sera déserte jus- « qu'à la fin des siècles; les générations ne la verront pas réta- « blir, l'Arabe n'osera pas y planter sa tente, et les pâtres n'y « laisseront pas reposer leurs troupeaux. Ses ruines deviendront « le repaire des bêtes féroces; ses palais seront remplis de ser- « pents; des oiseaux sinistres s'y feront entendre; des animaux « sauvages y pousseront des hurlements; des monstres marins

« affligeront ces palais consacrés autrefois à la volupté. — Je « mettrai en possession de sa demeure les oiseaux de proie et « les reptiles, un vaste marais en couvrira le sol, et un profond « abîme l'ensevelira dans un éternel oubli. » Chap. 13 et 14.

Le capitaine Keppel, dans son *Voyage à Babylone*, publié en 1829, constate l'accomplissement de ces prophéties, en décrivant l'état actuel du pays. « Ce qui reste de la tour de Babel, qui fut construite en briques, présente, dit-il, l'aspect d'une *montagne brûlée*, ainsi que les Saintes Ecritures l'avaient prédit. Du sommet de la tour, la vue s'arrête sur les amas énormes qui forment les ruines de la Babylone ancienne. Le voyageur, en contemplant cette scène, n'a pu s'empêcher de reconnaître avec quelle exactitude les prédictions d'Isaïe et de Jérémie se trouvent accomplies. Babylone n'est plus habitée ; l'Arabe lui-même n'y fixe plus sa tente : ces lieux désolés ne sont plus qu'un affreux désert. »

L'on peut voir, dans le précieux recueil des *Annales de philosophie chrétienne*, d'autres détails curieux sur l'état actuel de ces divers pays frappés par la main divine.

NOTE IV.

Sous des torrents de lave engloutis trois cités.

(Page 10, vers 4.)

L'éruption du Vésuve qui ensevelit sous la lave ou la cendre Stabia, Pompéi et Herculanum, a eu lieu l'an 79 de l'ère chrétienne, la première année du règne de Titus. Pline le naturaliste et son neveu Pline le jeune en furent témoins. Ils étaient l'un et l'autre à Misène. Le premier, avide de science et d'observation, voulut voir de plus près le terrible phénomène, et s'embarqua pour les rivages opposés du golfe, au pied du Vésuve : il y trouva la mort. L'autre resta avec sa mère à Misène, qui fut aussi couvert de ténèbres et de cendres, mais où les ravages du volcan n'eurent rien de funeste.

Voici les deux intéressantes lettres où Pline le jeune raconte à son ami l'historien Tacite cette grande catastrophe :

PLINE A TACITE.

Vous me priez de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort, afin que vous en puissiez instruire la postérité. Je vous en remercie; car je conçois que sa mort sera suivie d'une gloire immortelle, si vous lui donnez place dans vos écrits. Quoiqu'il ait péri par une fatalité qui a désolé de très-beaux pays, et que sa perte, causée par un accident mémorable, et qui lui a été commun avec des villes et des peuples entiers, doive éterniser sa mémoire; quoiqu'il ait fait bien des ouvrages qui dureront toujours, je compte pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup à celle qu'il doit attendre. Pour moi, j'estime heureux ceux à qui les dieux ont accordé le don, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire de dignes d'être lues; et plus heureux encore ceux qu'ils ont favorisés de ce double avantage. Mon oncle tiendra son rang entre les derniers, et par vos écrits, et par les siens; et c'est ce qui m'engage à exécuter plus volontiers des ordres que je vous aurais demandés. Il était à Misène, où il commandait la flotte. Le vingt-troisième d'août, environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Après avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, et avoir bu de l'eau froide, il s'était jeté sur un lit où il étudiait. Il se lève, et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne ce nuage sortait. L'événement a découvert depuis que c'était du mont Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'aucun autre; car, après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendait une espèce de branche. Je m'imagine qu'un vent souterrain le poussait d'abord avec impétuosité et le soutenait. Mais, soit que l'impression diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt

le diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendre ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui était très-savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on appareille sa frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier; et par hasard il m'avait lui-même donné quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte qui étaient à Rétines, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément sur Misène, et on ne s'en pouvait sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux danger. Il ne changea pas de dessein, et poursuivit avec un courage héroïque ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par simple curiosité. Il fait venir des galères, monte lui-même dessus, et part dans le dessein de voir quel secours on pouvait donner non seulement à Rétines, mais à tous les autres bourgs de cette côte, qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit et où le péril paraissait plus grand, mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisait ses observations et les dictait. Déjà sur les vaisseaux volait la cendre plus épaisse et plus chaude, à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu; déjà la mer semblait refluer, et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il était couvert : lorsqu'après s'être arrêté quelques moments, incertain s'il retournerait, il dit à son pilote qui lui conseillait de gagner la pleine mer : *La fortune favorise le courage : tournez du côté de Pomponianus.* Pomponianus était à Stabie, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril qui était encore éloigné, mais qui semblait s'approcher toujours, il avait retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et n'attendait, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avait été très-favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage; et, pour dissiper par sa

sécurité la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Aprè s'être baigné, il se met à table et soupe avec toute sa gaieté, o (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de s gaieté ordinaire. Cependant on voyait luire de plusieurs endroit du mont Vésuve de grandes flammes et des embrasements don les ténèbres augmentaient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceu qui l'accompagnaient, leur disait que ce qu'ils voyaient brûler c'étaient des villages que les paysans alarmés avaient abandonnés, et qui étaient demeurés sans secours. Ensuite il se couch et dormit d'un profond sommeil; car, comme il était puissant, o l'entendait ronfler de l'antichambre. Mais enfin la cour par o l'on entrait dans son appartement commençait à se remplir s fort de cendres, que, pour peu qu'il eût resté plus longtemps, i ne lui aurait plus été libre de sortir. On l'éveille; il sort, et v rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tien nent conseil et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maiso ou s'ils tiendront la campagne; car les maisons étaient tellemen ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on au rait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements, et jetée tantôt d'un côté tantôt de l'autre, et puis remises à leurs places Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et dessé chées par le feu, était à craindre. Entre ces périls, on choisit l rase campagne. Chez ceux de sa suite, une crainte surmont l'autre; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plu faible. Ils sortent donc, et se couvrent la tête d'oreillers attaché avec des mouchoirs; ce fut toute la précaution qu'ils priren contre ce qui tombait d'en haut. Le jour recommençait ailleurs mais dans le lieu où ils étaient continuait une nuit la plus som bre et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'était un pe dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter; mais o la trouva encore fort grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là mon oncle, ayant demandé de l'eau et bu deux fois, se couch sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite, des flammes qui parurer plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçait leur appro che, mirent tout le monde en fuite. Il se lève appuyé sur deu valets, et dans le moment tombe mort. Je m'imagine qu'un

fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisément qu'il avait la poitrine faible et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on retrouva au même endroit son corps entier couvert de la même robe qu'il portait quand il mourut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose que d'un homme qui est mort. Pendant ce temps, ma mère et moi nous étions à Misène : mais cela ne regarde plus votre histoire : vous ne voulez être informé que de la mort de mon oncle. Je finis donc et je n'ajoute plus qu'un mot; c'est que je ne vous ai rien dit ou que je n'aie vu, ou que je n'aie appris dans ces moments où la vérité de l'action qui vient de se passer n'a pu encore être altérée. C'est à vous de choisir ce qui vous paraîtra plus important. Il y a bien de la différence entre écrire une lettre ou une histoire; entre écrire pour un ami ou pour la postérité. Adieu.

PLINE A TACITE.

La lettre que je vous ai écrite sur la mort de mon oncle, dont vous aviez voulu être instruit, vous a, dites-vous, donné beaucoup d'envie de savoir quelles alarmes et quels dangers j'essuyai à Misène où j'étais resté, car c'est là que j'ai quitté mon histoire.

Quoiqu'au seul souvenir je sois saisi d'horreur,
Je commence.....

Après que mon oncle fut parti, je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupai, je me couchai et dormis peu, et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre s'était fait sentir, et nous avait d'autant moins étonnés que les bourgades et même les villes de la Campanie y sont fort sujettes. Il redoubla pendant cette nuit avec de tant de violence, qu'on eût dit que tout était, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, et trouva que je me levais dans le dessein de l'éveiller si elle eût été endormie. Nous nous asseyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un fort petit espace. Comme je n'avais que dix-huit

ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis : je demandai Tite-Live; je me mis à le lire, et je continuai à l'extraire ainsi que j'aurais pu faire dans le plus grand calme. Un ami de mon oncle survient; il était nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir. Dès qu'il nous aperçoit, ma mère et moi, assis, moi un livre à la main, il nous reproche, à elle sa tranquillité, à moi ma confiance. Je n'en levai pas les yeux de dessus mon livre. Il était déjà sept heures du matin, et il ne paraissait encore qu'une faible lumière comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtiments furent ébranlés avec de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus de sûreté à rester dans un lieu à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville : le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse; et, ce qui dans la frayeur tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoiqu'en pleine campagne, qu'on ne pouvait, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une place. La mer semblait se renverser sur elle-même et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, était devenu plus spacieux, et se trouvait rempli de différents poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nue noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grandes. Alors l'ami dont je viens de parler revint une seconde fois et plus vivement à la charge. *Si votre frère si votre oncle est vivant,* nous dit-il, *il souhaite sans doute que vous vous sauviez ; et s'il est mort, il a souhaité que vous lui survivez. Qu'attendez-vous donc ? pourquoi ne vous sauvez-vous pas ?* Nous lui répondîmes : *que nous ne pouvions songer à notre sûreté, pendant que nous étions incertains du sort de mon oncle.* L'Espagnol part sans tarder davantage, et cherche son salut dans une fuite précipitée. Presque aussitôt la nue tombe à terre et couvre les mers; elle dérobait à nos yeux l'île de Caprée qu'elle enveloppait, et nous faisait perdre de vue

le promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de *me sauver de quelque manière que ce soit; elle me remontre que cela est facile à mon âge, et que pour elle, chargée d'années et d'embonpoint, elle ne le pouvait faire; qu'elle mourrait contente si elle n'était point cause de ma mort.* Je lui déclare qu'il n'y avait point de salut pour moi qu'avec elle; je lui prends la main et je la force de m'accompagner: elle le fait avec peine et se reproche de me retarder. La cendre commençait à tomber sur nous, quoiqu'en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait en se répandant sur la terre comme un torrent. *Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin,* dis-je à ma mère, *de peur qu'en le suivant, la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres.* A peine nous étions-nous écartés, qu'elles augmentèrent de telle sorte qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes. Vous n'eussiez entendu que plaintes de femmes, que gémissements d'enfants, que cris d'hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme, ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-là déplorait son malheur; celui-ci le sort de ses proches. Il s'en trouvait à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Plusieurs imploraient le secours des dieux, plusieurs croyaient qu'il n'y n'en avait plus, et comptaient que cette nuit était la dernière et l'éternelle nuit dans laquelle le monde devait être enseveli. On ne manquait pas même de gens qui augmentaient la crainte raisonnable et juste par des terreurs imaginaires et chimériques. Ils disaient qu'à Misène ceci était tombé, que cela brûlait; et la frayeur donnait du poids à leurs mensonges. Il parut une lueur qui nous annonçait non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait; il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient, et la pluie de cendres recommence et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits; et sans cela elle nous eût accablés et engloutis. Je pourrais me vanter qu'au milieu de si affreux dangers il ne m'échappa ni plainte ni faiblesse; mais j'étais soutenu par cette consolation peu raisonnable, quoique

naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssait avec moi. Enfin, cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu, et se perdit tout à fait comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour et le soleil même, jaunâtre pourtant, et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux troublés encore, et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendre, comme sous de la neige. On retourne à Misène. Chacun s'y rétablit de son mieux, et nous y passons une nuit entre la crainte et l'espérance, mais où la crainte eut la meilleure part, car le tremblement de terre continuait. On ne voyait que gens effrayés entretenir leur crainte et celle des autres par de sinistres prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune pensée de nous retirer jusqu'à ce que nous eussions eu des nouvelles de mon oncle, quoique nous fussions encore dans l'attente d'un péril si effroyable, et que nous avions vu de si près. Vous ne lirez pas ceci pour l'écrire, car il ne mérite pas d'entrer dans votre histoire ; et vous n'imputerez qu'à vous-même qui l'avez exigé, si vous n'y trouvez rien qui soit digne même d'une lettre. Adieu.

Traduction de M. de Sacy.

NOTE V.

Qui, des remparts détruits de Solyme la sainte,
Fais, après deux mille ans, pleurer encor l'enceinte ;

(Page 10, vers 5 et 6.)

« Jérusalem a été prise et saccagée dix-sept fois ; des millions d'hommes ont été égorgés dans son enceinte, et ce massacre dure pour ainsi dire encore ; nulle autre ville n'a éprouvé un pareil sort. Cette punition, si longue et presque surnaturelle, annonce un crime sans exemple, et qu'aucun châtiment ne peut expier. Dans cette contrée devenue la proie du fer et de la flamme, les champs incultes ont perdu la fécondité qu'ils devaient aux sueurs de l'homme ; les sources ont été ensevelies sous des éboulements ; la terre des montagnes n'étant plus sou-

tenue par l'industrie du vigneron, a été entraînée au fond des vallées, et les collines, jadis couvertes de bois de sycomores, n'ont plus offert que des sommets arides.» M. de Châteaubriand, *Itinéraire*, vol. 2, p. 249.

NOTE VI.

Qui surprenant Lisbonne en ses habits de fête...

(Page 10, vers 9.)

Cette ville fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre, le 1er novembre 1755. Voici une lettre du docteur Wolfall, chirurgien anglais, qui rend compte de cette catastrophe.

Lisbonne, 18 novembre 1755.

. . . . . .

« L'été avait été plus frais que de coutume, et pendant les derniers quarante jours, le temps avait été très-beau. Le 1er de ce mois, vers les 9 heures 40 minutes du matin, une très-violente secousse de tremblement de terre se fit sentir; elle parut durer environ un dixième de minute, et en ce moment toutes les églises et les couvents de la ville, avec les palais du roi et la magnifique salle d'opéra, s'écroulèrent. Il n'y eut pas un seul édifice considérable qui restât debout. Environ un quart des maisons particulières eurent le même sort; et, suivant un calcul très-modéré, il périt plus de 30,000 personnes. Le spectacle des corps morts, les cris des mourants à demi ensevelis dans les ruines, sont au delà de toute description; la crainte et la consternation étaient si grandes, que les personnes les plus courageuses n'osèrent pas rester un seul instant pour arracher à la mort les victimes arrêtées sous les débris; chacun ne songeait plus qu'à se réfugier sur les places découvertes et vers le milieu des rues. Ceux qui étaient dans les étages supérieurs ont été en général plus heureux que ceux qui ont tenté de fuir par les portes, car ceux-ci furent ensevelis sous les ruines avec la plus

grande partie des gens qui passaient à pied. Les équip avaient plus de chance de salut, quoique les cochers et les laquais fussent fort maltraités. Mais le nombre des personnes écrasées dans les maisons et dans les rues ne fut pas considérable, comparé à celui des gens ensevelis sous les ruines des églises. Comme c'était un jour de grande fête, et à l'heure de la messe, tous les édifices religieux, qui sont très-considérables à Lisbonne, étaient remplis de fidèles : les clochers tombèrent presque tous avec les voûtes des églises, en sorte qu'il ne s'échappa que peu de monde.

« Environ deux heures après le choc, le feu se déclara en trois différents endroits de la ville ; il était occasionné par le feu des cuisines, que le bouleversement avait rapproché des matières combustibles de toute espèce. Vers ce temps aussi, un vent très-fort succéda au calme, et anima tellement la violence du feu, qu'en trois jours la ville fut réduite en cendres. Tous les éléments semblaient conjurés pour nous détruire. Aussitôt après le tremblement, qui eut lieu à peu près au moment de la plus grande élévation des eaux, le flot monta tout à coup quarante pieds plus haut qu'on ne l'avait jamais observé, et se retira aussi subitement. S'il n'eût pas ainsi rétrogradé, la ville entière serait restée sous l'eau.

« Aussitôt qu'il nous fut permis de réfléchir, la mort seule se présenta à notre imagination. En premier lieu la crainte que le nombre des corps morts, la confusion générale, et le manque de bras pour les enterrer, ne donnassent naissance à une maladie contagieuse, était très-alarmante ; mais le feu, qui semblait notre plus dangereux ennemi, les consuma, et prévint ce mauvais effet.

« Ensuite la famine était imminente, car Lisbonne est le magasin à blé de tout le pays, à cinquante milles à la ronde. Cependant quelques-uns des greniers furent heureusement sauvés, et quoique dans les trois jours qui suivirent le tremblement de terre, une once de pain valût une livre d'or, il devint ensuite assez abondant, et nous fûmes délivrés de la disette.

« Enfin, il y avait à redouter la cupidité de la classe vile de la population, qui pouvait profiter de la confusion pour voler et assassiner. Au commencement, un assez grand nombre de

crimes furent commis; mais, par ordre du roi, on dressa des gibets tout autour de la ville, et, après environ une centaine d'exécutions, le pillage fut arrêté.

« Nous sommes encore dans un état de perplexité difficile à décrire : nous avons souffert jusqu'à vingt-deux secousses différentes, depuis la première. Personne n'ose coucher dans les maisons conservées. On dort au grand air, faute de matériaux pour faire des tentes; nous n'avons ni vêtements, ni meubles, ni argent.

« Deux jours après le premier choc, on a creusé pour chercher les corps, et on en a retiré un grand nombre qui sont revenus à la vie. C'est une chose merveilleuse que nous ne soyons pas tous perdus. J'ai logé dans une maison où habitaient trente-huit personnes, il ne s'en est sauvé que quatre.

« Le roi et sa famille étaient à Bélime, maison royale à une lieue de la ville. Le palais du roi, dans la ville, s'écroula à la première secousse, mais les habitants assurent que le bâtiment de l'Inquisition a été renversé le premier.

« La secousse s'est fait sentir dans toute l'étendue du royaume, mais plus particulièrement le long des côtes.

« Faro, Saint-Ubaldo, et quelques-unes des grandes villes commerçantes sont dans une situation encore pire, s'il est possible, que Lisbonne; la ville de Porto a entièrement échappé.

« Il est possible que la cause de tous ces désastres soit venue du fond de l'Océan occidental; car je viens de converser avec un capitaine de vaisseau, qui paraît un homme de grand sens et qui m'a dit qu'étant à cinquante lieues au large, il éprouva une secousse si violente que le pont de son vaisseau en fut très-endommagé. Il crut avoir touché à un rocher; il fit mettre aussitôt la chaloupe à l'eau pour sauver son équipage, mais il parvint heureusement à amener son vaisseau, bien qu'en mauvais état, dans le port. »

(*Transactions philosophiques*, Londres.)

On ne sera peut-être pas fâché de connaître sur quel ton Voltaire parlait de ce terrible événement.

Quelques extraits tirés de sa correspondance vont nous l'apprendre.

28 novembre 1755.

A M. Bertrand.

« Voilà la triste confirmation du désastre de Lisbonne et de vingt autres villes. C'est cela qui est sérieux. Si Pope avait été à Lisbonne, aurait-il osé dire : Tout est bien ? Matthieu Garo ne le disait que quand il ne lui tombait qu'un gland sur le nez.

1er décembre.

A M. le comte d'Argental.

« L'Europe est dans la consternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève, ma voisine, y a plus de part qu'aucune ville de France ; elle avait à Lisbonne une grande partie de son commerce. Cette aventure est assurément plus tragique que les *Orphelins* et les *Mérope*. Le *tout est bien* de Matthieu Garo et de Pope est un peu dérangé. Je n'ose pas me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'est plus permis à un particulier de songer à soi dans une désolation si générale... »

A M. Pictet.

« Oui, les Anglais prennent tout, la France souffre tout. Beaumont qui est échappé mande qu'il ne reste pas une maison dans Lisbonne ; c'est l'optimisme. »

1er décembre.

A M. Palissot.

« On ne sait que trop à Genève le désastre de Lisbonne et du Portugal. Plusieurs familles de négociants y sont intéressées. Il ne reste pas actuellement une maison dans Lisbonne ; tout est englouti ou embrasé. Vingt villes ont péri ; Cadix a été quelques

moments submergé par la mer ; la petite ville de Conil, à quelques lieues de Cadix, détruite de fond en comble. C'est le jugement dernier pour ce pays-là ; il n'y a manqué que la trompette. A l'égard des Anglais, ils y gagneront plus à la longue qu'ils n'y perdront ; ils vendront chèrement tout ce qui sera nécessaire pour le rétablissement du Portugal. »

6 décembre.

A M. de Brenles.

« Mon cher ami, les pucelles, les tremblements de terre et la colique me mettent aux abois. Les petits maux me persécutent, et je suis encore sensible à ceux de la fourmilière sur laquelle nous végétons avec autant de tristesse que de danger. »

10 décembre.

A M. d'Argental.

« Est-il vrai qu'il paraît dans Paris deux ou trois éditions d'une pauvre héroïne nommée Jeanne, et qu'il y en a d'aussi indécentes que fautives et défigurées ? C'est Thierriot qui me mande cette chienne de nouvelle. Mettez-moi au fait, je vous en supplie, de mes enfants bâtards qu'on expose ainsi dans les rues. Il faut que les gens aient le cœur bien dur pour s'occuper de ces bagatelles pendant qu'une partie du continent est abîmé, et que nous sommes à la veille du jugement dernier.

4 janvier 1756.

A M. Vernes, pasteur.

« On dit que vous avez prononcé un discours admirable sur le malheur de Lisbonne, et qu'on ne voudrait pas que cette ville eût été sauvée, tant votre discours a paru beau. Vous avez encore Méquinez, et quelque cent mille Arabes qui ont été engloutis sous terre. Cela peut servir merveilleusement votre éloquence chrétienne, d'autant plus que ces pauvres diables étaient des infidèles. Tous ces désastres ont privé Lausanne de la comédie. On a joué Nanine à Berne ; mais, pour expier ce crime affreux, on a indiqué un jour de jeûne. »

NOTE VII.

Toi qui, sur un appel aux vastes océans.

(Page 10, vers 19.)

« Toutes les sources du grand abîme furent rompues, et les « cataractes du ciel furent ouvertes. — Et les eaux s'élevèrent « au-dessus des plus hautes montagnes. — Et toute chair qui « vivait sur la terre fut détruite, oiseaux, animaux sauvages, « animaux domestiques, et tous les reptiles qui rampent sur la « terre; et tous les hommes, et tout ce qui avait un souffle de « vie sur la terre, mourut. » *Genèse*, chap. 7.

Il est certain, de l'aveu de tous les savants, 1° que tous les faits géologiques confirment l'existence d'un déluge; 2° que ce déluge a été universel; 3° qu'aucune cause naturelle ne peut l'avoir produit. Il faut recourir à un acte exprès de la volonté divine pour l'expliquer.

« Je pense donc, avec MM. de Luc et Dolomieu, dit M. Cuvier, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq ou six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces d'animaux aujourd'hui les plus connues; qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui habités; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont propagés sur les terrains nouvellement mis à sec; et par conséquent, que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissements, élevé des monuments, recueilli des faits naturels, et combiné des systèmes scientifiques.» (Discours préliminaire des *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, par CUVIER.)

CHANT II.

ARGUMENT.

Région du vide. — Lieux des siècles écoulés. — Spectres des villes et des nations. — L'ange m'y fait toucher le sol. — Rencontre de la France. — Elle raconte sa mort.

I

L'ange sombre et muet qui m'enleva dans l'air,
Plus loin, plus haut encore, aux confins de l'Éther
M'emporte; et, par degrés, dans les champs de l'espace,
La terre en s'éloignant diminuait sa masse.
A mon œil impuissant, le pic de chaque mont
Au niveau de la plaine et s'abaisse et se fond.
Le vert des bois, l'azur des lacs, la roche grise,
Se mêlent et n'ont plus qu'une teinte indécise;
Le fleuve resserré devient comme un serpent
Qu'un aigle voit d'en haut sur l'arène rampant;
Les océans, bordés par les hauts promontoires,
Ne sont plus figurés que par des taches noires;
Le globe entier enfin n'est plus qu'un point obscur

Qui s'enfonce et s'abîme en des lointains d'azur.
Et nous montons encore; et, d'un élan rapide,
Loin des mondes flottants, nous atteignons le vide,
Uniforme désert de silence et de nuit
Où l'œil est sans aspect et l'oreille sans bruit;
Où l'on sent l'existence au dehors refroidie
Ainsi que dans l'hiver la vipère engourdie;
Où les sens suspendus cherchent, dans leur effroi,
Pour se tranquilliser, l'intimité du moi;
Comme des voyageurs, par une nuit de neige,
Viennent frapper au seuil du couvent qui protége.

II

Mais nous abandonnons cet aride séjour.
Et l'espace nous offre, en son vaste contour,
Un point moins ténébreux, une étroite ouverture :
Nous y passons. Notre œil voit une autre nature :
Ce sont de toutes parts les flots coagulés
De l'inerte océan des siècles écoulés,
Où de tout ce qui fut habitent les fantômes,
Les spectres des cités, les ombres des royaumes :
Principe social, symbole souverain,
A qui Dieu pour un jour a prêté du terrain.

III

Là, sous un vent muet, comme des feuilles mortes,
Errent la Thèbe aux sphinx et la Thèbe aux cent portes,

Palmyre du désert, Memphis aux grands tombeaux,
Sion, Carthage, Tyr, souveraine des eaux;
Rome que le Seigneur dota d'un double glaive :
La force qui détruit, et l'esprit qui relève;
Babylone qui vit, sous son brûlant baiser,
De l'antique Orient la vigueur s'épuiser;
Ninive pénitente, et la triste Solyme
Qui de toutes ses sœurs a surpassé le crime;
Les modernes États, et mille nations
Dont nulle bouche encor n'a proféré les noms.
Et, comme mon regard voulait les reconnaître
(Tant notre vie est loin du mode de leur être),
Tous nous fuyaient; et, dans de sombres profondeurs,
Courait s'évanouir leur forme de vapeurs.

IV

J'en vis cependant un à la stature immense,
Qui semblait d'un œil fier supporter ma présence,
Soit qu'il me reconnût pour un de ses enfants,
Ou que, dernier instinct de ses jours triomphants,
Jusqu'au sein de la mort son âme audacieuse
Crût la peur ou la fuite une chose honteuse.
Son vêtement brumeux, semblable au manteau noir
Dont la nuit vient couvrir les épaules du soir,
Tombant jusqu'à ses pieds en longues draperies,
Offrait confusément des lambeaux d'armoiries,
Les abeilles, les lys, et l'aigle, et le niveau,

Et de l'altier Gaulois le vigilant oiseau,
Et d'autres écussons inconnus que sa robe,
Dans l'ampleur de ses plis, à moitié me dérobe.

V

Et je dis à celui dont le bras ravisseur
M'avait mis dans ce lieu d'éternelle torpeur :
« Si ce n'est pas ici qu'il faut que je demeure,
« Oh ! laisse-moi du moins y reposer une heure ;
« Je suis impatient d'interroger, d'ouïr
« Le fantôme qui seul n'a pas voulu nous fuir :
« Si la mort cependant peut comprendre la vie. »
Et mon ange soudain contente mon envie,
Et, tombant tout à coup du haut de notre vol,
Vers l'endroit désiré me fait toucher le sol,
Et, loin de moi, l'œil triste et la tête baissée,
S'assied comme accablé d'une amère pensée.
Et je dis aussitôt au fantôme géant :
« Dis-moi quel nom, avant ton entrée au néant,
« La langue des humains te donnait sur la terre ?
« — On m'appelait la France, ô mon fils ! — O ma mère !
« Te voilà donc aussi dans ces mornes déserts,
« Toi dont le sort faisait celui de l'univers !
« Toi qui tenais, au son de ta moindre parole,
« Les peuples suspendus, de l'un à l'autre pôle,
« Et que l'on voyait, même aux jours de tes malheurs,
« Du contact de ta gloire illustrer tes vainqueurs.

« L'étranger, fomentant quelque guerre intestine,
« Aurait-il à la fin consommé ta ruine?
« Raconte-moi comment tant de gloire et de bruit
« Ne sont plus maintenant que silence et que nuit. »

VI

— « Reste pétrifié d'un antique incendie,
Je croyais à jamais ma douleur refroidie.
Dans le fond du néant, qui me force à parler?
Tout mon deuil d'autrefois va se renouveler.
Mais n'importe, pour toi je romprai le silence,
Car ton cœur à ma chute a compati d'avance.
Ce n'est pas l'étranger qui m'a blessée au cœur :
Et quel glaive du mien aurait été vainqueur?
Hélas! je n'avais rien à craindre que moi-même :
Je trouvai mon écueil dans ma splendeur suprême;
Car Dieu mit, ô mon fils, pour tout peuple hautain,
Une grande misère auprès d'un grand destin.
Quelque brillant sommet que notre orgueil gravisse,
Ce n'est que la hauteur de notre précipice;
Et, sur terre joué, le drame le plus beau
Toujours sur un cercueil fait tomber le rideau.

VII

« Comme aux pieds de la croix je reçus la naissance,
Je fus presque virile aux jours de mon enfance :

De mes dissensions je supportai l'assaut,
J'étouffai les serpents jetés sur mon berceau,
Et, si quelque revers courbait ma tête altière,
Je redoublais de force en touchant la poussière.
Images de mon Dieu, citoyens et pouvoir
Faisaient du sacrifice un sublime devoir ;
Et, comme tout se sauve alors que tout s'immole,
La joie à tous les fronts mettait son auréole.
Mais ce bonheur reçut un coupable dédain.
Et je devins semblable à l'exilé d'Éden :
Je voulus savourer le fruit d'une science,
Mystérieux objet d'une sainte défense ;
Et le bien et le mal à moi viennent s'offrir,
Mais l'un dans mon passé, l'autre en mon avenir ;
Mon regard consterné vit à nu ma souffrance :
Je comptais des Français, mais je n'eus plus de France
Le lien social fut dissous par la loi ;
L'évangile nouveau disait : Chacun pour soi.
L'égoïsme étala ses nudités infâmes ;
L'ignoble soif de l'or brûla toutes les âmes :
Afin d'en acquérir, tout se mit à l'encan,
Le temple, le forum, le parnasse, le camp ;
Le prêtre, partageant l'avidité commune,
Dans les trésors divins ne vit plus la fortune ;
Le tribun, complaisant des peuples ou des rois,
Fit des lois pour de l'or, de l'or avec des lois ;
Frappant son bouclier, le soldat en délire
Criait sur mes remparts : A qui tout de l'empire ?

Le poète, exerçant un trafic odieux,
Vendait ce qui n'avait de prix que dans les cieux;
Les muses, au bazar esclaves étalées,
Aux sequins des puissants se voyaient immolées,
Et, mettant en oubli leur sainte mission,
Vivaient, au jour le jour, de prostitution;
Pour changer en vertus les vices de leur maître,
Un langage nouveau ne tarda pas à naître :
Les mots sont retournés en un sens infernal,
Et le mal fut le bien, et le bien fut le mal;
La misère d'autrui n'est plus une misère;
La charité du Christ s'effaça de la terre :
Une autre la remplace un barème à la main,
Et compte avec les maux du triste genre humain;
L'orphelin, rebuté du seuil de ses hospices,
Expire, et de l'égout grossit les immondices;
La science, poussée à ses derniers degrés,
Fait d'ignobles calculs sur cet horrible engrais;
Et la haine du faible érigée en pratiques
Fait passer dans mes lois les ténèbres antiques.
Bientôt mon pauvre peuple exténué de faim
Se plaignit : on fut sourd. Les armes à la main
Il demande assistance : et le canon qui tonne
Envoie avec la mort le refus de l'aumône.
De ces irruptions le terrible appareil
Consternait ma faiblesse avide de sommeil :
Ainsi le voyageur que la fatigue accable,
Parcourant dans la nuit la voie impraticable,

Le front appesanti, se réveille en sursauts
Au bruit que son coursier souffle de ses naseaux;
Tâtonnant de la main au sein de l'ombre humide,
Pour la lâcher encore, il ressaisit la bride;
Et, sur le précipice ouvert pour l'abîmer,
Il ne rouvre les yeux que pour les refermer.
Cependant on pâlit en voyant ma ruine;
Mais, loin de retourner à la source divine,
Tout en reconnaissant qu'on s'était fourvoyé,
Chacun se regarda comme un Christ envoyé :
De l'antique Babel je fus bientôt l'emblème;
Le moindre moucheron bourdonna son système.
Chacun de mes enfants, désastreux médecin,
Accabla ma langueur d'un dictame assassin.
Mais aucun ne venait, dans sa douleur amère,
Se pencher sur ma couche et me dire : Ma mère!
Je me fusse levée au cri de leur amour.....
Mais tout cœur resta froid et j'eus mon dernier jour. »

VIII

Mes yeux, à ce récit, de larmes se mouillèrent,
Et, tombant à ses pieds que mes lèvres baisèrent :
« Déplorable patrie, ô toi! que j'aime encor
« Jusqu'en l'état de spectre où te retient la mort!
« Que triste et lamentable est ton heure dernière!
« Oh! si ton fils pouvait consoler ta misère.....
« Mais il faut te quitter, hélas! et mes adieux

« Ne peuvent pas te dire : Au revoir dans les cieux!
« Dieu ne nous a pas faits de la même nature,
« Et mon cœur sent un deuil qui n'a pas de mesure. »
Je dis; et, de sa main me dérobant ses pleurs,
L'ombre d'un pas lugubre alla joindre ses sœurs;
Et dans leur essaim vague elle s'était perdue,
Que mon œil la cherchait encor dans l'étendue.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

NOTE Ire.

Comme au pied de la croix je reçus la naissance.

(Page 41, vers 21.)

S'il est une nation, en Europe, fille du chistianisme, c'es bien à coup sûr la France. Toute l'histoire dépose de la vérit de cette assertion; il serait inutile d'en produire ici la preuve.

NOTE II.

Images de mon Dieu, citoyens et pouvoir
Faisaient du sacrifice un sublime devoir.

(Page 42, vers 5 et 6.)

Toute la société repose sur le sacrifice, et voilà pourquoi l Christ s'offre à nous comme le plus beau type social; voilà pour quoi, dans les sociétés chrétiennes, les emplois prirent le non de *charges*. Aujourd'hui nous avons celui de *sinécure :* il y des mots qui marquent toute une situation.

CHANT III.

ARGUMENT.

Entrée au ciel. — Description de son premier aspect. — Chants des élus.

I

Celui que je laissai plongé dans son ennui
Me fit signe du doigt et j'accourus à lui.
Qui que tu sois, lui dis-je, ou bon ou mauvais ange,
Révèle-moi le but de ce voyage étrange;
Vas-tu me présenter au premier jugement?
Ai-je déjà passé par le froid monument?
La trompette du ciel s'est-elle fait entendre?
Mon tombeau maintenant est-il veuf de sa cendre?
Les morts de tous les temps ont-ils eu leur réveil?
Ou m'as-tu pris vivant dans les bras du sommeil?
En vain mon souvenir cherche à se reconnaître,
Tout ce que j'aperçois bouleverse mon être;
Mon esprit, torturé par un doute cruel,
En redoutant l'enfer n'ose espérer le ciel.....

II

Mais mon ange s'obstine à garder le silence
Et vers un autre monde impétueux s'élance,
En secouant sur moi ses ailes. Et dèslors
Je ne me sentis plus la pesanteur des corps;
Ma volonté suffit pour franchir la distance
Sans que l'aile ou le pied prêtent leur assistance.
Je le suivis; et, dans l'espace d'un désir,
Je vis en diamants sept portes resplendir;
Un ange éblouissant y faisait sentinelle;
L'éclair comme une épée en sa main étincelle;
Une des portes s'ouvre, et nous voilà flottants
A travers le fluide inaccessible au temps.
Mais comment raconter dans la langue mortelle
Tout ce qui délecta mon avide prunelle?
Il me faudrait avoir ce verbe des esprits
Dont le nôtre n'est plus qu'un malheureux débris
Qui demeure muet alors que la matière
Refuse de l'aider d'une image grossière,
Langage issu de Dieu, qu'Adam savait si bien
Avant que le serpent y pût mêler le sien;
Mais, hélas! dégradé jusqu'en notre idiome,
Homme, je parlerai le langage de l'homme.

III

Des bois, des fleurs, des fruits, des horizons, des cieu
Dont les teintes jamais n'avaient frappé mes yeux,

Des eaux qui du soleil réfléchissaient la flamme,
Et qui sembaient couler pour désaltérer l'âme,
Un jour dont notre jour ne serait que la nuit,
Et le bonheur sans fin et pourtant sans ennui.
Et des palais flottants aux socles de nuages
Dessinant sur le ciel leurs brillantes images,
Où des encensoirs d'or, des harpes de saphirs
Abandonnent au gré du souffle des zéphyrs
Je ne sais quoi dont l'âme est toute réjouie,
Qui délecte à la fois l'odorat et l'ouïe;
Des émanations d'ineffables encens
Qui, dans l'être ravi, révèlent d'autres sens.
Des esprits parcouraient l'air de cet empyrée
Comme de blanches nefs sur la mer azurée;
Et j'étais en extase; et, dans un saint émoi,
Je me suis écrié : « Mon ange, accordez-moi,
Accordez-moi de vivre en cet heureux asile!
Il me semble que l'âme y doit être tranquille!
Il me semble qu'enfin mon œil y reverra
Ceux qu'avec amertume autrefois il pleura,
D'amour et d'amitié ravissantes étoiles
Que le trépas jaloux me cachait sous ses voiles;
Des amis toujours prêts à me donner secours,
Et qui, dans les mauvais comme dans les bons jours,
Tristes de ma tristesse ou joyeux de ma joie,
De ma maison jamais n'oublièrent la voie;
Et ces êtres encor plus voisins de mon cœur
Que ta main m'enleva, mon Dieu, dans sa rigueur,

Et dont les souvenirs, tristes et doux mystères,
Remplissant le sommeil de mes nuits solitaires,
Me firent tant de fois, quand l'aube se levait,
Au réveil décevant pleurer sur mon chevet!

IV

Mais, comme une planète emporte un satellite,
Mon ange, dans son vol, allant encor plus vite,
M'entraîne en d'autres lieux des mêmes régions
Où radiaient du ciel les dominations,
Les vierges, les martyrs, séraphiques phalanges,
Les cercles infinis des myriades d'anges
Dont les ailes, changeant aux rayons d'un jour pur,
Émerveillaient les yeux d'or, de pourpe et d'azur,
Et qui, se renvoyant leurs gloires mutuelles,
De célestes clartés faisaient commerce entre elles;
Visages enivrants où le doigt créateur
Des deux sexes a fait un mélange enchanteur,
Ou qui plutôt, n'offrant ni l'homme ni la femme,
Dans un charme inconnu suspendaient l'œil de l'âme.

Et je te vis aussi, rose du mont Carmel,
Tabernacle où jadis résida l'Éternel,
O vierge, la plus belle entre les filles d'Ève,
Toi qu'avec l'œil du cœur, si souvent dans le rêve,
J'aperçus, m'invitant de ton regard si doux

A reposer mon front sur tes sacrés genoux,
Alors qu'une douleur trop fortement sentie
Inclinait sur mon sein ma tête appesantie,
Et que, loin de venir consoler mon émoi,
Toute humaine pitié se retirait de moi.
Enfant, tu me charmais dans ces saintes images
Où l'ange te salue et t'offre ses hommages,
Où ton front inondé par les rayons divins
S'humilie au-devant de tes futurs destins.
Jeune homme, tu devins mon amante mystique :
En toi jusqu'à ton nom tout me fut sympathique
Sans que mon cœur trop plein fût prêt à déborder,
Jamais, jamais mes yeux n'ont pu te regarder
Même en ces traits où l'art, avide de te peindre,
Aspire à ta beauté, mais sans pouvoir l'atteindre.
Juge de mon extase, alors que je te vis
Au jour pur et réel du céleste parvis;
Lorsque je contemplais, que j'adorais sans voiles
Ton front qui fait pâlir sa couronne d'étoiles;
Ta main pleine de dons, ton pied éblouissant
Par qui fut écrasé le dragon rugissant.
Oh! béni soit celui qui met pour ravir l'âme
Tant de perfections au type de la femme!
Émeraude divin, dont les rayons vainqueurs
Brûlent et font tomber en de saintes langueurs,
La grâce du Seigneur sur toi s'est reposée
Ainsi que sur un lis la goutte de rosée.
Ah! si je n'ai jamais perdu ton souvenir,

Seul amour que mon cœur n'a pas senti mourir;
Quand l'ire du Seigneur grondera sur sa tête,
Viens en aide, ô Marie! à ton pauvre poète.

De l'océan sans fin de la félicité
Les flots sans horizons s'offraient de tout côté :
Des âmes sous mes pieds, des âmes sur ma tête
Entonnaient l'hosanna de l'éternelle fête;
Leur extase rendait grâces au Tout-Puissant
De l'épreuve passée et du bonheur présent.
Pour mieux s'en délecter, mon âme recueillie
Entre leurs chants divers partage son ouïe;
Et voici (mais ma voix le rendra faiblement)
Ce qu'en a pu garder mon vague entendement :

V

L'AME D'UNE ÉPOUSE.

Grâces à vous, Seigneur, dans mon humble retraite
Le monde en vain jeta le reflet de sa fête;
J'ai bravé son illusion.
De pudeur et d'oubli vous m'avez couronnée;
Soyez béni, Seigneur; ma chambre d'hyménée
Connaissait à peine mon nom.

Grâces à vous, Seigneur, j'ai, d'une humeur égale,
Bu dans la coupe nuptiale
L'absinthe et le miel tour à tour;

Et lorsque mon époux me faisait un jour sombre,
Souriant devant lui, j'allais pleurer dans l'ombre,
Sans rien perdre de mon amour.

Et maintenant je suis noyée
Dans une volupté sans bornes et payée
Par quelques peines d'un moment.....
Oh! malgré les hauteurs où son désir s'élance,
Le monde n'en saurait avoir l'intelligence :
C'est une éternelle espérance
Satisfaite éternellement!

VI

L'AME D'UN ENFANT.

Vous qui, sur la terre marâtre,
Fûtes l'égide d'un enfant,
Oh! soyez béni!.sans combattre
Vous m'avez rendu triomphant.

Que votre vouloir s'accomplisse
Et sur la terre et dans les cieux!
J'adore de votre justice
Les coups miséricordieux.

Ma maison, hélas! ne présente
Que de lugubres appareils;
Vous me cueillîtes sur ma plante,
A peine à mes premiers soleils.

Mon père à votre loi divine
De jour en jour perdait sa foi;
Mon âme allait être orpheline
Et vous eûtes pitié de moi....

Mais à la fleur rendez sa tige,
Auteur de mon souverain bien,
Et dans le père qui s'afflige
Faites renaître le chrétien!

VII

L'AME D'UN SAVANT.

Pour sonder, ô mon Dieu, ta puissance infinie,
L'innocence du cœur vaut mieux que le génie;
L'amour peut seul te découvrir.
Objet de mes veilles sans nombre
Et de mon plus ardent désir,
Je te contemple enfin sans ombre,
Toi que j'entrevoyais et ne pouvais saisir.

Délivré d'une angoisse amère,
Comme l'agneau qui retrouve sa mère,
Pôle ineffable des esprits,
Mon âme te possède, ô vérité suprême,
Miroir où ma raison se réfléchit et s'aime,
Et dont le monde, hélas! depuis son anathème
N'avait que de tristes débris.

Voyageurs de l'intelligence,
L'espace dévoré sous vos pas recommence,
Et recule les eaux qui fascinaient vos yeux;
Celles que vous cherchez ne sont pas sur la terre,
Et l'esprit ne se désaltère
Qu'aux pures sources de ces lieux.
Dans cette pénible carrière
Que vous parcourez ardemment,
L'orgueil soulève une poussière
Qui vous frappe d'aveuglement;
Et si votre marche intrépide
Découvre par hasard dans le désert aride
Un filet d'eau qui resplendit,
Vos triomphes encor ressemblent aux défaites;
Vous avez tourmenté vos têtes
Pour trouver à la fin, insensés que vous êtes,
Ce que la foi vous avait dit.

Pour sonder, ô mon Dieu, ta puissance infinie,
L'innocence du cœur vaut mieux que le génie;
L'amour peut seul te découvrir.
Objet de mes veilles sans nombre
Et de mon plus ardent désir,
Je te contemple enfin sans ombre,
Toi que j'entrevoyais et ne pouvais saisir.

VIII

L'AME D'UN INSENSÉ.

Oh ! de quels rêves misérables
Je fus délivré par la mort !
Sur la terre, avec mes semblables,
Je cherchais vainement à me mettre en accord ;
Ma présence appelait le sourire à leur lèvre ;
Et, dans mon âme replié,
Je me dévorais ; et ma fièvre
Faisait, autour de moi, redoubler la pitié.

Triste captive du délire,
Ma pensée à rebours s'échappait de ma voix ;
Ma douleur s'exhalait par un éclat de rire ;
Mes organes étaient semblables à la lyre
Qui tromperait toujours l'espérance des doigts,
Et vous seul, ô mon Dieu, connûtes mon martyre.

Mais d'un corps imparfait j'ai secoué le poids ;
Je vibre maintenant de toute ma puissance,
Toute mon âme est dans ma voix.
Chantons l'hymne sans fin de la reconnaissance !

Dans ce cercle de maux que le monde décrit
Pour châtiment de sa malice,
Les uns souffrent du corps, j'ai souffert de l'esprit ;

Mon mystérieux sacrifice
Fut si grand que jamais l'enfer ne me surprit;
Soyez béni, Seigneur, de ma folie amère!
Ma nuit expiatoire a conquis la lumière,
Et d'un corps imparfait j'ai secoué le poids;
Je vibre maintenant de toute ma puissance!
Chantons l'hymne sans fin de la reconnaissance!
Toute mon âme est dans ma voix.

IX

L'AME D'UN PAUVRE.

De toute convoitise infâme,
Mon Dieu! tu délivras mon âme
Quand le besoin m'avait courbé;
Que j'ai de grâces à te rendre!
Ma faiblesse ne peut comprendre
Comment je n'ai pas succombé.

A lutter contre l'indigence
Mes bras et mon intelligence
Voulurent en vain s'obstiner;
Je voyais sécher mes artères
A rendre fertiles des terres
Que d'autres venaient moissonner.

J'ai vu l'opulence assouvie
Dans les délices de la vie

D'un œil sec regarder mes maux ;
Et, niant ma faim manifeste,
Me refuser jusqu'au vil reste
Du repas de ses animaux.

Hélas ! et, plus affreux martyre
Que ma lèvre n'ose redire,
Même dans ces lieux triomphants,
Je sens que mon cœur se resserre
Quand je pense que ma misère
Bénit la mort de mes enfants.

Mais, au sein de tant de souffrance,
Je ne perdais pas l'espérance ;
Ta croix souvent tarit mes pleurs ;
Grâce à son aspect tutélaire,
J'ai, sans envie et sans colère,
Mangé le pain de mes douleurs.

Eternité, couche ineffable
Pour le repos du misérable,
Flots de l'Océan éthéré,
Qu'en vous mon passé s'engloutisse !
Mon cœur eut soif de la justice,
Et le voilà désaltéré !

X

L'AME D'UN POÈTE OUBLIÉ.

Lorsque l'esprit des chants se posa sur ma tête
Je te priai, mon Dieu, de le faire envoler ;
Car partout le dédain accueillait le poète,
Et ce n'est qu'au désert que je pouvais parler.

Tous les types du beau que tu mis dans mon âme
Je les ai vainement répandus au dehors,
Toute nuit fut rebelle aux clartés de ma flamme,
Et mon doute pour elle alla jusqu'au remords.

Oh ! que de fois j'ai dit anathème à la lyre
Qu'attirait sous mes doigts un invincible aimant,
Et cru, triste jouet de son fatal empire,
Que la folie était dans mon entendement !

Un jour, dans la torpeur qui succède à l'ivresse,
Je regardai la mort avec avidité,
Pour savoir si le feu qui me brûlait sans cesse
Était venu du ciel ou de ma vanité !

Mais ta bonté pour moi dévoila le mystère,
Et je vis, relevé de mon accablement,
Qu'afin de recueillir tout hymne solitaire
Ton oreille est penchée au bord du firmament.

Oh ! bénédiction à ma longue souffrance !
Les faveurs de la terre auraient terni ma foi ;
Comme l'encens jeté dans l'urne qu'on balance,
Tu consumas mon cœur pour l'élever vers toi.

Et celui que le monde a foulé dans la fange,
Celui qui se faisait à lui-même pitié
Est maintenant choisi pour chanter ta louange ;
Tu fais un séraphin du poète oublié !

XI

L'AME D'UN ROI.

La couronne me fut fatale ;
L'ange des expiations
Versa dans ma coupe royale
Des flots d'humiliations.
D'un peuple avide de tout rêve
Et que le moindre vent soulève
Le malheur, hélas ! me fit roi ;
Et ce peuple, dans son délire,
Voulut d'après lui se conduire,
Et non, Seigneur, selon ta loi.

Pour dissoudre l'antique chaîne
Qui me liait à mes sujets,
Je vis l'imposture et la haine
Dénaturer tous mes projets ;

Quand, dans l'ombre et dans le silence,
Je m'inclinais en ta présence,
On redoublait d'affronts mortels,
Et, fouillant dans ma vie intime,
On osait m'imputer à crime
Jusqu'à l'ombre de tes autels.

Mon trône, au souffle populaire,
Découvrit ses ais de sapin;
Je subis jusqu'à la colère
De ceux qui mangeaient de mon pain;
Mais, que ta bonté soit bénie,
Mon Dieu! de la force infinie
Qu'en ce moment tu m'accordas,
Alors qu'en ma douleur immense
Tu fis descendre la clémence
Pour tant de baisers de Judas!

Ma race, qu'on voyait naguère
Tout éblouir de ses splendeurs,
Fit voir à l'envieux vulgaire
Ce qui couve au fond des grandeurs.
L'exil reçut mon agonie;
Et ma triste cendre bannie
Apprend à tout superbe orgueil
Que, dans sa misère profonde,
Un des plus grands maître du monde
Reçut l'aumône d'un cercueil.

Mais mon âme enfin affranchie
Quitta ce globe désolé
Où, même au sein d'une patrie,
L'homme est encore un exilé;
Et, dans sa bonté sans mesure,
Mon Dieu me rend avec usure
Les vains honneurs que j'ai perdus;
Mon front retrouve un diadème
Que la révolte, le blasphème
Et les siècles n'atteindront plus!

XII

L'AME D'UN GUERRIER.

L'univers dans le crime était enseveli :
Il fallait un fléau; je sortis de l'oubli,
Et ta main me sacra le christ de ta colère,
Et j'allais en fauchant et refauchant la terre.
Et, lorsque le mal eut pâli,
Je fus me reposer au bivouac funéraire.
Et mon nom est encor l'horreur du genre humain;
On me pèse dans la balance
Que l'injustice ou l'ignorance
Tiennent d'une débile main.
Mais la tienne, Seigneur, n'opère pas de même,
Ses poids sont plus judicieux :

Celui sur qui le monde a lancé l'anathème
A trouvé place dans les cieux !

XIII

L'AME D'UN PRÊTRE.

Afin d'en extirper tout germe qui l'altère,
Être le sel divin répandu sur la terre,
Le candélabre unique en ses ombres sans fin ;
Tenir les clefs des cieux et celles des abîmes,
Être homme et s'élever à des hauteurs sublimes
Interdites au vol du plus grand séraphin ;

Père et vierge, enfanter à la vie éternelle
Des âmes que la mort dérobait sous son aile ;
Être l'anneau qui joint la terre avec le ciel ;
Asile permanent de sa splendeur suprême,
Comme à son serviteur commander à Dieu même,
Et le faire d'un mot descendre sur l'autel

Et pourtant, au milieu de ce grand apanage,
Tenir incessamment l'orgueil en esclavage ;
Vivre au milieu du monde et rester pur encor ;
Défendre sans effroi comme sans arrogance
Les droits du misérable auprès de la puissance,
Répondre par l'amour aux menaces de mort ;

Donner, prêchant d'exemple ainsi que de parole,
Son dernier vêtement et sa dernière obole,
Et se donner soi-même alors qu'on n'a plus rien;
De peur d'en recevoir récompense sur terre,
Pour que le sacrifice au ciel soit salutaire,
Couvrir d'obscurité ce qu'on a fait de bien;

Voilà la mission magnifique et terrible
Dont je sentis, Seigneur, l'instinct irrésistible!
Je prêtai mon serment et j'en fus effrayé;
Contre mes passions je combattis sans cesse,
Et, ta force venant en aide à ma faiblesse,
Sous le fardeau divin l'homme n'a point ployé.

Béni soit le Seigneur dont j'enseignais les voies!
Mon âme réunit et sent toutes les joies
De celles que ma main a conduites ici :
Dilatez-vous, mon cœur, grandissez vos abîmes;
Jusques à l'infini portez vos soifs sublimes,
L'inépuisable en dons est à votre merci!

XIV

Et j'entendais ainsi, sans jamais se confondre,
De tous les points du ciel l'un l'autre se répondre
Ces hymnes qui pourtant, dans leur diversité,
Ordonnés par l'amour, enfantaient l'unité.
Je sentais, au contact de ce bonheur suprême,

Mon esprit délivré de l'ennui de lui-même ;
Tous les troubles du monde y mouraient tour à tour
Afin d'y faire place à l'ineffable amour,
Comme une onde coulant sur un lit moins rapide
Laisse tomber sa vase et devient plus limpide ;
Et, miroir fortuné de l'astre éblouissant,
Participe du ciel en le réfléchissant.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

NOTE Ire.

Ma volonté suffit pour franchir la distance,
Sans que l'aile ou le pied prêtent leur assistance.
(Page 50, vers 5 et 6.)

Ce qui se passe quelquefois dans les songes donne une idée de l'état des corps ressuscités, glorieux, spiritualisés, diaphanes, privés de leur pesanteur, et rapides comme l'éclair. Ecoutons M. Demaistre :

« Les jeunes gens, surtout les jeunes gens studieux, et surtout encore ceux qui ont eu le bonheur d'échapper à certains dangers, sont fort sujets à songer durant le sommeil qu'ils s'élèvent dans les airs et qu'ils s'y meuvent à volonté ; un homme de beaucoup d'esprit et d'un excellent caractère, que j'ai beaucoup vu jadis, mais que je ne dois plus revoir, me disait un jour qu'il avait été si souvent visité dans sa jeunesse par ces sortes de rêves, qu'il s'était mis à soupçonner que la pesanteur n'était pas naturelle à

l'homme. Pour mon compte, je puis vous assurer que l'illusion chez moi était quelquefois si forte, que j'étais éveillé depuis quelques secondes avant d'être bien détrompé. »

Après avoir parlé du ravissement matériel de saint François Xavier, de saint Philippe de Néri, de sainte Thérèse, etc., l'auteur ajoute :

« Mais il y a quelque chose de plus grand que tout cela. Lorsque le divin auteur de notre religion eut accompli tout ce qu'il devait encore faire sur la terre après sa mort, lorsqu'il eut donné à ses disciples les trois dons qu'il ne leur retira jamais : l'intelligence, la mission et l'indéfectibilité, alors, tout étant consommé dans un nouveau sens, en présence de ses disciples qui venaient de le toucher et de manger avec lui, l'homme-Dieu *cessa de peser* et se perdit dans les nues. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, 10e entretien.)

Un célèbre philosophe allemand, M. Baader, ne croit pas non plus que la pesanteur et l'opacité soient naturelles aux corps. L'homme, selon lui, en se détachant par le péché du centre divin, aurait entraîné le monde dans sa chute, et la matière alors, en se précipitant, aurait subi un épaississement et acquis sa *pesanteur*. La résurrection de nos corps, dans ce cas, ne serait qu'un retour à l'état primitif et *naturel* de la matière, toujours, sans doute, opéré par un moyen *surnaturel*, la GRACE de Jésus-Christ.

NOTE II.

Il me faudrait avoir ce verbe des esprits.

(Page 50, vers 15.)

Langue non articulée, mais simplement *intelligible*, rapide comme la pensée, douce comme l'amour, qui n'est plutôt qu'une mutuelle intuition d'esprit à esprit, au moyen de laquelle la vérité devient une commune possession où ils puisent des lumières

sans bornes et des félicités sans mesure. Selon quelques auteurs, Adam avait reçu, quoique à un degré inférieur, la connaissance de cette langue des anges pour entretenir ses rapports avec Dieu, en même temps que Dieu lui-même lui enseigna un idiôme sensible pour entretenir d'autres rapports avec les créatures.

NOTE III.

Un jour dont notre jour ne serait que la nuit,
Et le bonheur sans fin et pourtant sans ennui.

(Page 51, vers 3 et 4.)

Dans le ciel, la contemplation éternelle, l'amour éternel, la louange éternelle ne fatigueront pas, parce que tout cela se fera par un acte unique et pur de l'esprit. La fatigante succession des temps ne sera plus, et cette répétition d'actes qui use les organes n'aura plus lieu :

L'éternité pour moi ne sera qu'un moment,

a dit J.-B. Rousseau.

NOTE IV.

Où des encensoirs d'or, des harpes de saphirs.

(Page 51, vers 7.)

Dans la langue apocalyptique, les encensoirs désignent les adorations et les prières dont les anges et les saints présentent l'hommage à l'Eternel. Les harpes signifient la joie céleste, l'harmonie qui règne entre toutes les hiérarchies, et le parfait accord des passions et de la raison dans les bienheureux élus.

NOTE V.

. . . . . séraphiques phalanges
Les cercles infinis de myriades d'anges.

(Page 52, vers 9 et 10.)

« Les premiers essais et les plus grands efforts de la peinture et de la sculpture représentèrent jadis les héros et les dieux. A la renaissance des arts, le Christ et ses *héros* s'offrirent à l'imagination des artistes, et lui demandèrent des chefs-d'œuvre d'un ordre supérieur. L'art antique avait senti et rendu le *beau idéal;* le christianisme exigea un beau céleste, et il en fournit des modèles dans tous les genres; ses vieillards, ses jeunes gens, ses enfants, ses femmes, ses vierges sont des êtres nouveaux qui semblent défier le génie... La beauté mâle dans sa fleur respire sur la figure des anges; en eux se réunit la grâce sans mollesse et la vigueur sans rudesse; ils n'ont pas les deux sexes comme le dégoûtant hermaphrodite; ils ont la beauté des deux sexes, et cependant ils n'ont point de sexe. Le goût même se croirait coupable s'il y pensait. Une éternelle adolescence brille sur ces visages célestes; jamais ils n'ont été enfants, jamais ils ne seront vieillards; en les contemplant, nous avons une idée de ce que nous serons lorsque nos corps se relèveront de la poussière pour n'y plus rentrer.

« L'enfance surnaturelle se montre déjà dans ces inimitables chérubins que Raphaël a placés au-dessus de la reine des anges dans l'un de ses plus beaux tableaux. Ces têtes sont pleines d'intelligence, d'amour et d'admiration. C'est la grâce des amours fondue dans l'innocence et la sainteté. » (Demaistre : *Examen de la philosophie de Bacon.*)

NOTE VI.

Entonnaient l'hosanna de l'éternelle fête.

(Page 54, vers 7.)

« Nous louerons Dieu ; mais de quoi le louerons-nous ? de ce que nous verrons en lui, de ce qui nous ravira, de ce qui fera notre félicité : car nos louanges ne seront que l'effusion de nos transports et de nos ravissements. Nous célébrerons les merveilles de son être, nous chanterons ses immortels attributs, nous exalterons ses redoutables justices, nous bénirons ses divines miséricordes. Toutes ses perfections, multipliées aux regards étonnés des saints, nous fourniront des sujets infinis de louanges; en sorte que la louange, dit saint Augustin, n'aura pas plus de bornes que sa grandeur.

« Nous raconterons la force et la splendeur de son règne dans l'éternité ; nous nous entretiendrons de la gloire de sa majesté et de la magnificence de ses œuvres; nous ferons éclater au dehors, avec des cris de joie, le souvenir des effets de sa bonté souveraine ; nous le louerons des soins qu'il a eus de rechercher ses élus, d'avoir fait tant de merveilles pour eux, d'avoir tiré le monde du néant, d'avoir donné son Fils pour leur salut; et en parcourant les degrés admirables par lesquels il a amené la perfection de ses desseins, de la création à la grâce, de la grâce à la gloire, de la gloire à l'union béatifique, nous le remercierons, par de continuelles actions de grâces, des communications mystérieuses de sa nature; et si c'est peu de chose à Dieu d'être loué par des hommes, dit Bossuet, comme il aura fait de nous des dieux, il s'obligera par là à faire cas de nos louanges.

« Tout notre être lui rendra solennellement hommage : nos pensées et nos sentiments seront comme autant de hérauts de sa gloire ; nos souvenirs et nos prévoyances révèleront les profondeurs de sa sagesse, et toute notre éternité ne sera qu'un éternel alleluia. Ravissante harmonie qui sortira de Dieu et de

nous pour réjouir la cité céleste; cantiques délicieux par lesquels nous exprimerons et le triomphe et le bonheur; louanges divines qui ne seront interrompues, si elles peuvent l'être, que par des silences d'admiration et des extases d'amour! dites-nous ce que vous en avez entendu de ces chants ineffables. » (*Sermon inédit.*)

NOTE VII.

Sur la terre, avec mes semblables,
Je cherchais vainement à me mettre en accord.
(Page 58, vers 3 et 4.)

Qui pourrait affirmer que l'homme atteint de folie n'a pas le sentiment de l'impuissance où il est de se mettre en rapport avec ses semblables? Une frappante analogie nous fait conjecturer ce qui peut se passer, à cet égard, dans le sanctuaire le plus reculé de l'ame. Cette analogie ressort d'une comparaison fort juste employée par quelques auteurs anciens, et reproduite de nos jours par un physiologiste combattant les doctrines matérialistes de Broussais.

— « Notre âme est comme un musicien, et notre cerveau comme l'instrument dont il se sert. Si cet instrument est bien préparé, si toutes les parties qui doivent le composer ont entre elles les rapports et les proportions convenables, les sons qui en émaneront seront harmonieux et réguliers; si, au contraire, l'instrument est défectueux, les sons le seront également, quels que soient d'ailleurs les talents de l'artiste qui l'emploie. Il pourra même arriver qu'on n'en puisse tirer aucun son, malgré tout l'art du musicien. On serait soi-même insensé si l'on concluait de là que les causes qui ont altéré ou détruit l'instrument ont altéré ou détruit la musique en elle-même; car celle-ci reste sans trouble ni confusion dans l'esprit de l'artiste. Eh bien! il en est de même de l'âme : elle reste sans altération au milieu des plus grands désordres du corps [1]. » —

[1] Annales de philosophie chrétienne, tom. v.

Il est vrai que ne pouvant communiquer avec l'extérieur agir que par le moyen du cerveau, si ce moyen, cet intermède cet instrument est lésé, il en résultera, dans beaucoup de cas un dérangement dans les manifestations de l'âme; mais est-ce à dire, pour cela, que cette âme, intelligente de sa nature, se repliant sur elle-même, ne s'apercevra pas du désaccord de ses organes avec ses sublimes aptitudes, sans le secours de ces mêmes organes et par une intuition purement intellectuelle? N'admet-on pas cette intuition purement intellectuelle, soit ici bas dans l'inspiration prophétique et dans l'extase, soit après la mort, lorsque l'âme sera dépouillée des sens dans la vision béatifique?

Mais allez plutôt dans une maison de fous : suivez cet insensé et voyez comme, après un accès de la folie la plus bruyante et la plus gaie, il rentre sans transition dans un état de réflexion morne et de tristesse. Il vous paraîtra évident qu'il ne peut être alors que sous une sombre préoccupation de son infortune.

CHANT IV.

ARGUMENT.

Arrivée des anges gardiens des mondes. — Ils supplient Jéhova d'en suspendre la destruction. — La vengeance divine. — Les fléaux. — Condamnation de l'univers. — Retour des anges vers leur globe. — L'archange Michel parle à celui qui me conduit.

—

I

Nous nous étions fixés dans ce lieu d'allégresse,
Et mon ange pourtant était dans la tristesse ;
Et je vis arriver des anges comme lui
Qui sur leur front penché portaient le même ennui.
Leur multitude croît comme les grains de sable ;
Ils disposent en rond leur nuée innombrable.
Au milieu de leur cercle un trône s'éleva ;
Un triangle de flamme où je lus : Jéhova,
Il vole. A sa subite et terrible étincelle,
Tout ce qui fut au ciel se voila de son aile ;
Et je voyais courir un subit mouvement
Dans les brillants lointains du vaste firmament,
Comme dans un clin d'œil le fluide électrique
En ne touchant qu'un seul à tous se communique,

Comme, à l'ordre du chef, l'acier des légions
Dans la nuit des fourreaux éclipse ses rayons
Lorsqu'aux champs belliqueux la royale revue
De cavaliers sans fin émerveille la vue.

Et, sur la mélopée analogue aux douleurs,
J'entendis ce cantique accompagné de pleurs :

Quand ton ombre, Seigneur, seule, errant dans le vide
Féconda le néant, et de son gouffre aride
Fit sortir la matière encor dans le chaos;
Lorsqu'en mondes divers tu façonnas sa masse,
Et que, par milliers les lançant dans l'espace,
De ta splendeur sur eux tu répandis les flots;

Lorsque ton doigt divin dans l'éther sans limite
Leur eut tracé le cercle où leur route est prescrite ;
Quand le temps échappé de l'éternel présent
Pour la voir expirer sonna l'heure première ;
Lorsque ton œil eut vu la nuit et la lumière
Se révéler au son de ton verbe puissant ;

Quand la mer, étendant sa solitude immense,
Eut fait contre ses bords rugir son impuissance,
Comme un lion captif à travers ses barreaux ;
Quand les bois eurent pris le reste de la sphère ;
Quand la nue au soleil brilla dans l'atmosphère ;
Quand la vie eut doté l'air, la terre et les eaux ;

Lorsqu'apparut le nombre au langage céleste,
Afin qu'à tout esprit l'esprit se manifeste
Et que le doute fuie à son signe éclatant;
Lorsque pour t'admirer tu te créas dans l'homme,
Colosse intelligent, imperceptible atome
Qui plia sous son joug jusqu'à Léviathan,

Alors, comme aux saints lieux la myrrhe orientale
Retombe et vient couvrir le vase qui l'exhale,
En voyant qu'à ton œuvre il ne manquait plus rien,
Ton esprit glorieux replia sur lui-même
En flots adorateurs son essence suprême,
Tu te rendis hommage et tu te dis : C'est bien.

Et maintenant ton œil regarde avec colère
Cette création à ton amour si chère :
Sphères dont notre main tient les rênes de feux,
Cantique éblouissant dont l'harmonie immense
Délecte les regards comme l'intelligence
Et remplit de ton nom tous les vides des cieux!

Et déjà le néant, dans sa lugubre joie,
Se balance sur eux comme sur une proie;
La terreur a saisi leurs pâles habitants;
La planète aux forêts ne donne plus de sève;
La vie a disparu de l'air qui la soulève,
Et les tristes soleils ne marquent plus le temps.

Grâce ! grâce pour eux ! et surtout pour la terre !
Pour la terre où l'amour accomplit son mystère,
Où ton Fils bien-aimé s'est revêtu de chair,
Où sa Mère ineffable eut ce premier sourire
Qui des noirs réprouvés suspendrait le martyre,
Si jamais devant lui pouvait s'ouvrir l'enfer !

Par le sang des martyrs et par le sang suprême
De celui dont la mort terrassa la mort même,
Et qui sur les autels chaque jour coule encor,
Grâce ! grâce, Seigneur, pour l'homme et sa demeure !
De leur destruction daigne retarder l'heure !
Souvent un jour de plus amène le remord !

Mais devant ton vouloir le nôtre s'humilie ;
La raison de celui qui le juge est folie ;
Nous recevrons toujours tes arrêts à genoux :
Quel murmure opposer à ta sagesse immense ?
Oh ! nous t'exalterons, Seigneur, dans ta clémence,
Et nous te bénirons encor dans ton courroux !

A l'esprit trois fois saint ainsi parla mon ange ;
Et dès lors j'eus la clef de sa douleur étrange.
Et tous ses compagnons, dans un hymne pareil,
Défendent tour à tour leur monde ou leur soleil.

Mais à peine leur voix tomba dans le silence
Que, le regard en feu, l'ange de la vengeance

Apparaît ; les fléaux, fidèles alliés,
Ainsi que des vautours accroupis à ses pieds,
Agitèrent leur aile, ardents à se repaître,
A ce discours sorti des lèvres de leur maître :

« Depuis que l'ange ou l'homme ont eu commencement,
Jamais je n'avais vu pareil aveuglement ;
Jéhova, Jéhova, je reviens de la terre ;
Mais le crime, en pitié prenant mon ministère,
Aux signes effrayants que j'ai mis sous ses yeux,
S'est montré plus actif et plus audacieux.
L'aveugle vanité des sciences humaines
Croit avoir expliqué ces tristes phénomènes.
Les astres que mon souffle a déjà fait pâlir
Leur semblent éternels à force de vieillir,
Et l'homme a fait monter l'orgueil de son langage
Jusqu'à te défier de briser ton ouvrage.
Jéhova ! Jéhova ! persiste en tes desseins,
Car un plus long délai ferait douter les saints. »
Et les fléaux alors du trône s'avançèrent,
Et, chacun tour à tour, en ces termes parlèrent :

LA GUERRE.

Accepte, ô puissant Jéhova,
Mon homicide ministère ;
Que ton verbe me dise : « Va !
« Divise les fils de la terre ; »

Fais, au son des trompes d'airain,
Ruer royaumes sur royaumes
Et s'égorger des milliers d'hommes
Pour quelques pouces de terrain.

LA FAMINE.

A moi, triple unité de l'être,
A moi, pour mon contentement,
De frapper tous les fruits à naître
D'un éternel avortement !
Que, sur leurs familles livides,
Expirant les entrailles vides,
Pères, mères, trouvent leur fin,
Et que la terre dépourvue
Soit comme un cachot sans issue
Muré par les bras de la faim !

LA PESTE.

A moi de me faire une proie
De tout ce qui reste à mourir !
Que le trépas, sans qu'on le voie,
Vole sur l'aile du zéphyr !
Après la moisson de mes frères,
Dans les campagnes funéraires,

Rigide glaneur du tombeau,
Je veux encor que la mort frappe,
Et, pour que nul épi n'échappe,
Promener partout le râteau !

Mais leur maître répond : Réprimez ce délire ;
Jéhova désormais n'a plus besoin de vous ;
Sa volonté suffit pour servir son courroux ;
Vous savez châtier, il s'agit de détruire ;
La ruine et la mort vous saisiront aussi ;
La fin du monde aura la fin de votre empire.

Le triangle de feu soudain cessa de luire,
Et dit en s'éclipsant : « Il en doit être ainsi. »

Le cercle des esprits prosternés en silence,
Entendant prononcer l'implacable sentence,
Jette un cri de douleur ; et, d'un vol consterné,
Chacun va retrouver son monde condamné.
Tels, quand l'horizon noir fait gronder le tonnerre,
De timides ramiers réunis dans une aire
Se séparent en hâte et regagnent la tour
Témoin de leur naissance et chère à leur amour.

Mais à peine du ciel nous touchions la limite,
Qu'un de ses messagers vint barrer notre fuite.
Des plus belles couleurs dont l'aurore se teint
Son aile étincelait ; l'étoile du matin

Le suivait dans son vol, signe d'une victoire
Dont il avait à Dieu remis toute la gloire ;
Dans ses mains flamboyaient et le glaive et l'écu
Par qui l'esprit rebelle autrefois fut vaincu ;
Un casque d'or pressait sa blonde chevelure ;
Je reconnus Michel à sa brillante armure.
« O mon frère, dit-il à mon ange, pourquoi
Des volontés de Dieu concevoir de l'effroi ?
A force d'être absent des célestes domaines,
Ton cœur a contracté les faiblesses humaines ;
Mais va te retremper en servant le Seigneur ;
En allant retrouver ton globe de malheur
Passe par les enfers, et dis aux mauvais anges
D'y conduire aujourd'hui leurs coupables phalanges ;
La demeure de l'homme est encor le séjour
Où l'équité divine a fixé son grand jour. »

Il dit, et d'un élan de ses ailes rapides,
L'archange se perdit dans les lointains splendides.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

—

NOTE Ire.

Quand le temps échappé de l'éternel présent
Pour la voir expirer sonna l'heure première.

(Page 78, vers 15 et 16.)

« Vos années, ô mon Dieu, ne vont ni ne viennent, ainsi que
s nôtres vont et viennent, afin de se pouvoir toutes accomplir.
os années demeurent toutes ensemble dans une stabilité im-
uable, parce qu'elles sont stables et permanentes, sans que
lles qui passent soient chassées par celles qui leur succèdent,
rce qu'elles ne passent point; mais les nôtres ne seront en-
rement accomplies que lorsqu'elles seront toutes écoulées.
os années ne sont qu'un jour, et votre jour n'est pas tous les

jours, mais aujourd'hui ; parce que votre jour présent ne fait point de place à celui du lendemain, et ne succède point à celui d'hier ; et ce jour présent dont je parle est l'éternité. Ainsi, vous avez engendré dans une éternité égale à la vôtre celui auquel vous avez dit : « Je vous ai engendré aujourd'hui. » Vous avez donc fait tous les temps par votre puissance ; vous précédez tous les temps par votre éternité ; et pour vous, dans aucun temps, il n'y a eu de temps. Il n'y a donc point eu de temps où vous n'ayez fait quelque chose, puisque vous aviez fait le temps ; et nuls temps ne vous sont coéternels, puisque vous demeurez toujours le même, et que le temps cesserait d'être temps, s'il cessait de passer et de s'écouler.

« Qu'est-ce donc que le temps ? Qui le pourra dire clairement et en peu de mots, et qui sera capable de le bien comprendre lorsqu'il en voudra parler ? Il n'y a rien toutefois qui soit plus connu que le temps, et dont il nous soit plus ordinaire de nous entretenir ; et lorsque nous en parlons, nous entendons sans doute ce que nous disons, et entendons aussi ce que les autres en disent quand ils nous en parlent. Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais bien ; mais si on me le demande et que j'entreprenne de l'expliquer, je trouve que je l'ignore ; je puis néanmoins dire hardiment que je sais que, si rien ne se passait, il n'y aurait point de temps passé ; que si rien n'advenait, il n'y aurait point de temps à venir, et que, si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent. En quelle manière sont donc ces deux temps, le passé et l'avenir, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore ? Et quant au présent, s'il était toujours présent et qu'en s'écoulant il ne devînt point un temps passé, ce ne serait plus le temps, mais l'éternité. Si donc le présent n'est un temps que parce qu'il s'écoule et devient le temps passé, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, laquelle n'a autre cause de son être, sinon qu'elle ne sera plus ? De sorte que nous ne pouvons dire avec vérité que le temps soit, sinon parce qu'il tend à n'être plus. (*Confess. de saint Augustin*, l. II, c. 17 et 14.)

NOTE II.

Lorsqu'apparut le nombre au langage céleste,
Afin qu'à tout esprit l'esprit se manifeste.

(Page 79, vers 1 et 2.)

Le nombre est le signe infaillible de toute intelligence ; toute ordonnance indique un ordonnateur. L'athée, en niant cette vérité, cesse d'être en communion avec le genre humain : il déraisonne.

NOTE III.

Tu te rendis hommage et tu te dis : C'est bien.

(Page 79, vers 12.)

Dieu fit deux grands corps lumineux : l'un pour présider au jour, l'autre pour présider à la nuit.

Il fit aussi les étoiles;

Et il les plaça dans le ciel pour luire sur la terre, pour séparer la lumière d'avec les ténèbres;

Et Dieu vit que cela était bien. (*Genèse*, chap. 1er.)

CHANT V.

ARGUMENT.

L'ange m'explique ce que je viens de voir. — Limbes des enfants morts sans baptême. — Invocation à la muse catholique. — Lieux des expiations temporaires. — Prostitution de l'esprit et de la chair, épisode. — Réflexions.

I

Nous avions repassé les sept portes des cieux,
Et vu s'évanouir leurs reflets radieux ;
Mon ange conducteur plus près de moi s'avance :
« Tu ne me prieras plus de rompre le silence,
Dit-il ; tu viens de voir et dois avoir compris
Ce cercle suppliant de célestes esprits ;
Anges gardiens du monde où pèse la menace,
Nous venions, mais en vain, pour demander sa grâce ;
L'immuable parole a décidé son sort ;
ous les globes des cieux sont voués à la mort ;

Nous allons voir couler les derniers flots des âges
Et le fleuve des temps déserter ses rivages;
Le juge va paraître, et puisse le remord
Occuper les moments qui te restent encor!
Tout crime va sortir de la nuit qui le cache,
Et les rayons du jour ne seront pas sans tache.
Pour que le repentir germe mieux dans ton cœur,
Par des sentiers semés d'épouvante et d'horreur,
Nous allons retrouver cette triste planète
Où tu reçus la vie et qui fut ma sujette;
Car, malgré son péché, je sens que mon amour
Demande à la revoir avant son dernier jour.

II

Ce que tu vois déjà flotter dans cet espace
(De mon ange, à ces mots, la voix devint plus basse;
Comme s'il avait craint que quelqu'un l'entendît,
Il me parla du souffle, et son souffle me dit),
Ce que tu vois flotter au fond de ce ciel blême,
Ce sont les enfants morts sans les eaux du baptême,
Coupables par nature et non par volonté;
Leurs pères ont en eux transmis l'iniquité;
Et, n'ayant pas reçu les grâces infinies,
Ces âmes avec Dieu restent sans harmonies :
Ruines que le Christ ne relèvera plus,
Ils ne peuvent atteindre à la fin des élus;
Aux visions du ciel leur œil est inhabile;

N'ayant jamais connu la loi de l'Évangile,
Hors d'elle ils sont jugés, et jugés justement ;
D'un crime sans plaisir la peine est sans tourment.
Ici joie ou douleur ne se font pas connaître ;
L'être y vit satisfait de la faveur de l'être,
Mais de l'être avorton, incomplet, et n'étant
Que pour faire contraste à côté du néant,
Jouissant d'une paix qui n'a point de délices,
Et dont le bonheur est l'absence des supplices.
« Quoi ! m'écriai-je alors, cet essaim vient et va
Dans l'éternel oubli du nom de *Jéhova*... »
Mais mon ange soudain mit sa main sur ma bouche,
Et son regard ami me fut presque farouche :
« Malheureux ! me dit-il, quel nom prononces-tu ?
Ce nom, partout ailleurs félicité, vertu,
Ne serait en ces lieux qu'une fatale idée,
Si par leurs habitants elle était possédée ;
Brûlant pour son objet qu'ils ne doivent pas voir,
Ils trouveraient l'enfer dans un vœu sans espoir.
Fuyons, ne troublons pas leur tranquille ignorance ;
La bouche du mortel est pleine d'imprudence ;
Si de la tienne encor ce nom pouvait sortir,
Quelque foudre divin viendrait t'anéantir.

III

Charme du monastère et de la basilique,
Esprit des jours naïfs, ô Muse catholique,

Toi qui penches la tête en joignant les deux mains
Sur la tombe poudreuse où reposent les saints,
A qui le ciel donna de voir, dans ta prière,
Sourire de bonté la madone de pierre,
Hélas ! et plus souvent dans nos jours de douleurs,
Le crucifix d'ébène arrosé de ses pleurs ;
Toi qui, pour réveiller l'humaine indifférence,
Lui montres, dans la nuit, des âmes en souffrance,
Et lui fais, sur le feu de l'expiation,
Secrètement verser l'aumône et l'oraison :
Car les morts ont besoin du secours de la terre,
Quoi qu'en ait prétendu la raison du sectaire,
Et, pour l'homme coupable, au delà du tombeau
L'espoir n'a pas éteint tout à fait son flambeau ;
Ange consolateur qui te places sans cesse
Entre l'ire divine et l'humaine faiblesse,
Viens aider mon esprit dans la description
De tout ce qui frappa l'œil de ma vision !
Je vais parler d'un dogme enfant de ta parole.
Que ma voix par ta voix terrifie et console !

IV

Quand nous eûmes franchi les bornes du seul lieu
Où l'être soit possible avec l'oubli de Dieu,
Mon regard aperçut comme une mer de flammes
Dont les vagues roulaient des multitudes d'âmes ;
Des groupes en sortaient, le visage pareil

Au cristal que traverse un rayon de soleil,
Et, portant dans leur main la palme et la couronne,
Ils bénissaient le Dieu qui châtie et pardonne ;
Et, tandis qu'il montaient au céleste séjour,
D'autres apparaissaient et venaient à leur tour,
Pour s'élever comme eux vers l'éternelle gloire,
Perdre toute souillure au flot expiatoire.
Et je voyais aussi sur leurs maux dévorants
Se croiser, dans leur vol, deux esprits différents,
L'ange de la douleur, celui de l'espérance :
L'un, dans ses pâles mains, tenant une urne immense,
En laissait échapper un liquide visqueux
Qui de cet océan entretenait les feux
Afin que la torture y fût continuelle ;
Mais l'autre, la calmant sous le vent de son aile,
Leur criait : Contre Dieu n'allez pas murmurer ;
Bénissez les tourments qu'il vous fait endurer
Pour jouir au plus tôt de la sainte lumière,
Que votre plainte encor ressemble à la prière ;
Quelque cruel qu'il soit le présent doit finir,
Et la joie éternelle est dans votre avenir.

V

Et j'entendais aussi de ces mers dévorantes
Sortir confusément des plaintes déchirantes.
L'une d'elles disait : « Voilà quatre mille ans
Que je suis le jouet de ces feux violents ;

Et mon âme, ô mon Dieu, s'y fût évaporée,
Si pour l'éternité tu ne l'avais créée ;
Je sens au long tourment que j'ai déjà souffert
Que j'avais effleuré les bornes de l'enfer.
Mais ôte à ta justice, ajoute à ta clémence !
Que du bonheur pour moi l'ère bientôt commence !
Quand pourrai-je, quittant tout ce que j'ai d'impur,
Aller me rafraîchir dans l'éternel azur !... »
Mais rien ne répondit ; impassible couleuvre,
La flamme autour de lui continua son œuvre.

VI

Tout ému de pitié, je lui criai : « Comment
« As-tu pu mériter un si long châtiment ? » —
Ah ! si l'aveu d'un crime est une pénitence,
Du mien, me répond-il, reçois la confidence.
Il faut que je l'expie, ô mon fils ; puissions-nous
Fléchir en ma faveur le céleste courroux !...
Le rêve impérieux de mon adolescence
Fut de me voir un jour grand par l'intelligence.
La sève encor manquait à mon précoce élan,
Mais le chêne futur se sentait dans son gland ;
J'entendais retentir ces orages intimes
Qui des cœurs inspirés parcourent les abîmes,
Et doivent tôt ou tard au dehors éclater
Pour féconder le monde ou pour le dévaster.

Bientôt à mes désirs je vis grandir les ailes;
Propagateur ardent des choses immortelles,
Ma parole essaya de répandre le feu
Qui mûrit dans les cœurs la récolte de Dieu;
Mais je ne recueillis que dédain de la foule;
Ma brillante espérance en un moment s'écoule;
Car nous étions alors dans un siècle pervers
Où tout semblait pencher du côté des enfers;
Où, de s'anéantir toute âme satisfaite,
Comme un chant de victoire entonnait sa défaite;
Et je me demandai, dans mon accablement,
Si Dieu faisait aller les choses sagement.

VII

Un soir que ces pensers m'occupaient en silence,
Je ne sais quel démon vers ma couche s'avance;
Il n'était pas de ceux dont on connaît le sort,
Qui, foudroyés du ciel, au ciel font croire encor;
Rien de l'ange déchu n'était sur son visage,
La matière parlante aurait eu son langage.
Insensé, me dit-il, pourquoi te consumer
A semer ici-bas ce qui ne peut germer?
Dieu n'est plus aujourd'hui qu'une vieille chimère
Qui fait à ses croyants une existence amère.
Regarde le mépris, la haine, l'abandon,
Comme la rouille au fer s'attacher à ton nom.

Et du génie en toi pourtant brille la flamme !
Comme un de ses appuis le monde te réclame,
Oh ! si tu te lassais de parler au désert
Ou de tendre les bras dans le vide de l'air
Pour pouvoir en saisir de mensongers fantômes ;
Si, te conciliant les choses et les hommes,
Le siècle un jour par toi pouvait être adoré,
Voici de quel encens tu serais enivré. »

VIII

Et me voilà soudain au milieu d'un théâtre.
Et devant moi se lève une foule idolâtre ;
Et, loin de son enceinte, en triomphe porté,
De mille et mille cris dans ma voie escorté.
Bravos des jeunes gens et sourires des femmes,
Je voyais devant moi voler toutes les âmes ;
Sur mon front, que chacun était heureux de voir,
Le chêne, le laurier ne cessaient de pleuvoir,
Et j'entendais : « Honneur à ses écrits célèbres,
Qui du vieil univers dissipent les ténèbres ; »
Et je voyais aussi le pape et l'empereur
Échanger des regards et pâlir de terreur ;
Leur puissance croulait au bruit de ma parole,
Et ma parole allait de l'un à l'autre pôle ;
Et le démon me dit, en voyant mon émoi :
« Si tu veux être à nous, cette gloire est à toi. »

IX

Puis, tout s'évanouit ; le jour vint à paraître ;
A ses rayons glissant à travers ma fenêtre,
Je me retrouvai seul entre quatre rideaux
Que ma longue misère avait mis en lambeaux.
Mon âme de l'orgueil sentit les défaillances,
Du nocturne démon j'acceptai les avances,
Et mes doigts apostats tracèrent des écrits
Qui, d'un espoir divin détachant les esprits,
Dans la soif du plaisir placèrent la sagesse ;
Et je vis arriver la gloire et la richesse ;
Du monde délirant je fus la déité :
Toute ma vision devint réalité.
Pardonne à ma folie, ô sagesse suprême !
Ne croyant plus à toi, je me crus dieu moi-même ;
Mon esprit, envieux de tes adorateurs,
Conçut dans son orgueil des oracles menteurs,
Tant j'étais enivré d'encens et de louange.
Mais un jour, assailli d'une tristesse étrange,
Je me dis : Malheureux, qu'as-tu fait de ta foi ?
Tu doutes, et le doute est encor contre toi !
Le Dieu que tu nias n'est que trop véritable,
L'effroi le manifeste à mon âme coupable ;
Mon Dieu, que je retrouve, et retrouve irrité,
Oh ! rends-moi ma misère et mon obscurité !
Ma gloire m'épouvante, et mon intelligence,

Don céleste tombé de ta magnificence,
Je voudrais pour toujours pouvoir l'anéantir !
Ce n'est que contre toi que je l'ai fait servir.
Grâce au fatal attrait de mes écrits infâmes,
En tous lieux, en tous temps je corromprai des âmes!...
Mes remords déliraient, et je disais au vent :
Rassemble les feuillets où mon crime est vivant,
Je veux que d'un bûcher la flamme expiatrice
Aux éloges du monde à jamais les ravisse !...
Et je courbais le front devant le crucifix,
Et je disais : Seigneur, prends pitié de ton fils,
Si je suis digne encor de t'appeler mon père !
Et des pleurs nuit et jour coulaient de ma paupière ;
Ma face en garde encor les douloureux sillons ;
Et, trente ans, dans le jeûne et les afflictions
Je vécus ; mon aspect n'avait plus rien de l'homme ;
Le trépas vint me prendre à l'état de fantôme ;
Et mon âme, quittant les langes de la mort,
Vint tomber en ces lieux pour y souffrir encor ;
Heureuse d'échapper, après sa faute immense,
Aux expiations qui n'ont plus d'espérance ! »
Lorsque ce malheureux eut cessé de parler,
D'un indicible effroi je me sentis troubler ;
Mais, loin de m'épuiser en stérile reproche,
Je lui dis : Espérons, car le Seigneur approche ;
L'univers et le temps sont au dernier soupir,
Ton crime et ses effets avec eux vont mourir ;
Et, ne lui voyant plus sa vertu corruptrice,
Dieu pourra pardonner sans blesser sa justice.

X

Mais d'un autre côté je portai mes regards,
Et je vis une femme aux longs cheveux épars ;
Le charme de ses yeux faillit troubler mon âme ;
Leur éclat brillait même à travers cette flamme.
Jamais les doigts divins n'avaient, en si beau corps,
Assoupli la matière à de si doux accords.
Au repentir amer dont sa voix était pleine,
Je vis qu'elle avait eu les jours de Magdeleine,
Et que, dans les attraits dont le ciel l'embellit,
S'était trouvé l'écueil où sa vertu faillit.
Son cœur jeune et brûlant d'une ardeur sans mesure,
Au lieu du Créateur choisit la créature,
Et, pour calmer sa soif qui renaissait toujours,
S'abîma dans les eaux de coupables amours.
Et je vis sa douleur s'épancher plus cruelle
Sur un adolescent qui souffrait auprès d'elle,
Comme un saule incliné par les eaux de la nuit
Les répand à son tour sur la fleur qui languit.
Elle couvrait de pleurs cette tête adorée,
Triste et malheureux fruit d'une vie égarée.
On eût dit qu'insensible à son propre tourment,
Elle n'avait qu'en lui d'âme et de sentiment.
Et la voyant ainsi, le cœur le plus sévère
Eût pardonné l'amante en faveur de la mère.
Mais, son front se relève et paraît s'éclaircir,
Et j'entendis ces mots de ses lèvres sortir :

XI

« Le ciel enfin m'est favorable,
Et voici mon jour triomphant.
Mais quoi ! de ce lieu misérable
Sortirai-je sans mon enfant ?

Il faut qu'aussi tu lui pardonnes,
Jésus dont la bonté m'a lui ;
Car le bonheur que tu me donnes
Serait-il un bonheur sans lui ?

S'il n'est pas, selon ta justice,
Digne encor du souverain bien,
Afin que son tourment finisse,
Je recommencerai le mien.

Dans cette région de flamme,
Ton Évangile nous instruit
Que, par les souffrances d'une âme,
On peut sauver celle d'autrui.

Toi, dont l'affliction amère
Se courbe aux pieds du crucifix ;
Vierge, qui sais comme une mère
Ressent les douleurs de son fils,

Hélas ! du mien qui souffre encore
Daigne intercéder le pardon !
Quel est l'affligé qui t'implore,
Et qui reste dans l'abandon ? »

Elle dit. Du feu qui le noie
Sort un jeune homme radieux...
La pauvre mère dans la joie
N'alla pas seule dans les cieux.

XII

Et mon esprit se dit : De la toute-puissance
La colère est sans borne, ainsi que la clémence ;
C'est un abîme double, et notre esprit se perd
Au sein des visions du ciel et de l'enfer,
Pour que l'âme de l'homme, afin de rester sainte,
Accepte deux appuis, l'espérance et la crainte.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

NOTE Ire.

Ce sont les enfants morts sans les eaux du baptême,
Coupables par nature et non par volonté;
Leurs pères ont en eux transmis l'iniquité.

(Page 92, vers 17, 18 et 19.)

« Nos catéchismes, dit monseigneur l'évêque d'Hermopolis, en enseignant que ces enfants sont dans une éternelle séparation de Dieu, n'ajoutent pas qu'ils y sont livrés aux flammes éternelles, ainsi que les incrédules aiment à le supposer. Le croie qui voudra; quant à moi, je ne le crois pas.

« Saint Augustin permet de penser que la damnation de ces enfants est telle, qu'ils aiment mieux exister que de ne pas exister; et c'est l'opinion que le plus grand nombre des docteurs des écoles catholiques a embrassée. » (*Conférences sur la religion*, par M. Frayssinous.)

Nous avons prié un de nos amis, versé dans la science théologique, de nous faire connaître à cet égard le sentiment de ce grand saint Thomas, penseur gigantesque, dit M. de Monta-

lembert, en qui semblent se résumer tous les siècles de foi, et dont la grande synthèse n'a pu être égalée par aucune tentative postérieure. Or, après avoir lu les propositions suivantes, analyse fidèle de la doctrine de saint Thomas et de presque tous les docteurs catholiques du moyen âge, nous ne pouvons assez admirer l'exquise bonne foi des philosophes qui se lamentent sur le sort de ces infortunés enfants, et appellent barbare avec tant de raison l'Église, qui *ose les déclarer dignes des flammes éternelles !* »

PREMIÈRE PROPOSITION DE SAINT THOMAS.

« L'homme, en son premier état d'innocence, n'était appelé à l'*immortalité* sur la terre et à la *vision divine* dans le ciel, que par addition de grâce à sa nature, et non par une conséquence des principes de sa nature : cette addition de grâce, résultat d'une action surnaturelle de Dieu, formait ce qu'on appelle la justice primitive ou sainteté originelle. Qui ne comprend, dès lors, que c'était là un attribut purement accidentel, par conséquent amissible de l'humanité ? »

SECONDE PROPOSITION.

« Le premier homme, par sa désobéissance, s'étant soustrait à l'action surnaturelle de Dieu, perdit en effet la justice primitive dont la nature humaine, dans sa personne, avait été ornée, pour être ainsi transmise à ses fils, s'il eût été fidèle. Adam se vit donc, à cause de son infidélité, dépouillé de l'attribut accidentel qui lui donnait droit à la vie éternelle, dont la vue de Dieu fait l'essence. La révolte, en attirant cette dégradation, amena les autres désordres de ses facultés. »

TROISIÈME PROPOSITION.

« Tous les enfants qui devaient naître de ce premier homme, évidemment, ne pouvaient recevoir de lui qu'une nature sem-

blable à la sienne, une nature infectée de son péché et des suites du péché, partant dépouillée du droit à la vie éternelle : car tous étaient renfermés en Adam comme dans leur germe. Dès lors ils ont dû tomber avec lui, sous la puissance de la mort, et encourir, avec lui, le DAM ou *perte* de la vie éternelle. Ils sont DAMNÉS, c'est-à-dire privés de la céleste béatitude, s'ils meurent sans être réhabilités par la grâce du Sauveur.

QUATRIÈME PROPOSITION.

« Cependant, comme la faute qui a dépouillé la nature humaine de l'attribut accidentel auquel était attachée la vie éternelle, n'est propre aux enfants qui meurent sans cette réhabilitation qu'en tant qu'ils ont hérité de leur père une telle nature, souillée de la violation de la grâce divine, et dépouillée, à cause de cela, de ce don surnaturel, nulle autre peine ne leur est due que la privation même de la *fin* à laquelle se coordonnait le *don surnaturel*, fin tout à fait hors de la *capacité naturelle* de l'homme, et qui n'est autre que la vision divine. C'est pourquoi la privation de cette vision est la seule peine du péché originel. »

Voilà une conclusion qui est, avec ses motifs, *textuellement* dans saint Thomas, et qui devrait apaiser, ce semble, bien des colères philosophiques. Mais ce n'est pas tout encore : le saint docteur se demande si la perte de la vie éternelle causera de l'affliction à ces enfants ; et voici des principes dont les esprits les plus difficiles pourraient s'accommoder, s'ils le voulaient bien.

« La droite raison, dit-il, ne permet pas de s'affliger d'un mal, quel qu'il soit, si l'on n'a pu d'aucune façon l'éviter, ni de la perte d'un bien pour l'acquisition duquel on ne trouve aucune aptitude dans sa nature. Or, les enfants, d'un côté, n'ont encouru la privation ou l'absence de la vision divine par aucune faute de leur part ; d'un autre côté, n'ayant pas eu l'usage du libre arbitre, toute aptitude leur a manqué pour acquérir, par le moyen de la grâce, la vision divine : leur être même n'a aucune proportion avec une telle fin. »

NOTE II.

Aux visions du ciel leur œil est inhabile.

(Page 92, vers 25.)

« Dans l'ordre de la justice divine, dit saint Thomas, que nous aimons toujours à citer, la douleur de la peine correspond au plaisir de la faute : d'où il résulte que, nul plaisir n'ayant accompagné le péché d'origine, toute douleur doit être exclue de la peine. C'est pourquoi, conclut-il encore, les enfants morts sans baptême n'éprouveront aucune affliction d'esprit, de la privation de la vie éternelle. »

NOTE III.

D'un crime sans plaisir la peine est sans tourment.

(Page 93, vers 3.)

Il faut dire, pour ne pas s'exposer à outre-passer les limites de l'orthodoxie, que le péché originel ayant détaché la volonté humaine de Dieu, bien seul immuable, pour lui donner une fausse direction, en se tournant vers le bien muable des créatures, ces enfants, dont l'existence ne sera tourmentée par aucune peine, ne seront point heureux néanmoins : ils ne jouiront pas même de cette *béatitude naturelle* qui consiste dans un commerce d'intelligence et d'amour avec Dieu, comme *auteur de la nature*. La simple existence et le sentiment qu'ils en auront, voilà tout leur bien, voilà toute leur jouissance.

L'on a entrevu, dans ce que dit saint Thomas de la disproportion qui existe entre la nature de ces enfants et la fin surnaturelle de la vision divine, comment le saint docteur explique en eux l'absence de toute tristesse. Quelques auteurs pensent qu'ils n'éprouveront aucune douleur de la perte de la béatitude

céleste, parce que les ténèbres qui envelopperont leur raison ne leur permettront pas même d'en avoir l'idée. Cette explication, que le docteur *angélique* rejette comme peu probable, est celle pourtant que j'ai adoptée comme prêtant le plus à la poésie.

NOTE IV.

Car les morts ont besoin du secours de la terre,
Quoi qu'en ait prétendu la raison du sectaire.

(Page 94, vers 11 et 12.)

C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. (*Machabées*, liv. 2, chap. 12.)

« C'est une énorme puissance que celle des mots; tel ministre que le nom de purgatoire mettrait en colère, nous accordera sans peine un *lieu d'expiation* ou un état *intermédiaire*, ou peut-être même de *station*, qui sait... ? sans se croire le moins du monde ridicule. Un des grands motifs de la brouillerie du seizième siècle fut précisément le purgatoire. Les insurgés ne voulaient rien rabattre de l'enfer pur et simple; cependant, lorsqu'ils sont devenus philosophes, ils se sont mis à nier l'éternité des peines, laissant néanmoins subsister un *enfer à temps*, uniquement pour la bonne police, et de peur de faire monter au ciel, tout d'un trait, Néron et Messaline à côté de saint Louis et de sainte Thérèse. Mais un enfer temporaire n'est autre chose que le purgatoire; en sorte qu'après s'être brouillés avec nous, parce qu'ils ne voulaient point de purgatoire, il se brouillent de nouveau, parce qu'ils ne veulent que le purgatoire.

(*Soirées de Saint-Pétersbourg*, 8e entretien.)

NOTE V.

Quand nous eûmes franchi les bornes du seul lieu
Où l'être soit possible avec l'oubli de Dieu,

Mon regard aperçut comme une mer de flammes
Dont les vagues roulaient des multitudes d'âmes.

(Page 94, vers 21, 22, 23 et 24.)

M. de Châteaubriand, que la poésie rencontre toujours sur son chemin, a fait, pour ainsi dire, la poétique du purgatoire. Nous ne nous flattons pas d'avoir approché de cette belle prose, plus belle encore que les plus beaux vers ; nous n'avons profité de ses conseils que selon la mesure de nos faibles talents, et selon l'exigence de la couleur de notre ouvrage. Quand M. de Châteaubriand indique un champ où la pensée n'a pas encore touché, il commence par y moissonner de manière à n'y laisser que quelques rares épis. Sous ce rapport, la charité de Booz lui est inconnue.

« Le purgatoire, dit l'illustre écrivain, offre aux poètes chrétiens un genre de merveilleux inconnu à l'antiquité. On trouve pourtant quelque trace de ce dogme dans Platon et dans la doctrine de Zénon (voir *Diogène Laerce*). Les poètes paraissent aussi en avoir eu quelque idée (voir le 6e livre de l'*Enéide*). Mais tout cela est vague, sans suite et sans but. Il n'y a peut-être rien de plus favorable aux Muses que ce lieu de purification, placé sur les confins de la douleur et de la joie, où viennent se réunir les sentiments confus du bonheur et de l'infortune. La gradation des souffrances en raison des fautes passées, ces âmes plus ou moins heureuses, plus ou moins brillantes, selon qu'elles approchent plus ou moins de la double éternité des plaisirs ou des peines, pourraient fournir des sujets touchants au pinceau. Le purgatoire surpasse en poésie le ciel et l'enfer, en ce qu'il présente un avenir qui manque aux deux premiers.

« Dans l'Elysée antique le fleuve du Léthé n'avait point été inventé sans beaucoup de grâce; mais toutefois on ne saurait dire que les ombres qui renaissent à la vie sur ses bords présentassent la même progression poétique vers le bonheur que les âmes du *purgatoire*. Quitter les campagnes des mânes heureux pour revenir dans ce monde, c'était passer d'un état parfait à un état qui l'était moins; c'était rentrer dans le cercle, renaître pour mourir, voir ce qu'on avait vu. Toute chose dont l'esprit

peut mesurer l'étendue est petite : le cercle, qui chez les anciens exprimait l'éternité, pouvait être une image grande et vraie ; cependant il nous semble qu'elle tue l'imagination, en la forçant de tourner dans ce cerceau redoutable. La ligne droite prolongée sans fin serait peut-être plus belle, parce qu'elle jetterait la pensée dans un vague effrayant, et ferait marcher de front trois choses qui paraissent s'exclure, l'espérance, la mobilité et l'éternité.

« Le rapport à établir entre le châtiment et l'offense peut produire ensuite dans le purgatoire tous les charmes du sentiment. Que de peines ingénieuses réservées à une mère trop tendre, à une fille trop crédule, à un jeune homme trop ardent! et certes, puisque les vents, les feux, les glaces prêtent leurs violences aux tourments de l'enfer, pourquoi ne trouverait-on pas des souffrances plus douces dans les chants du rossignol, dans les parfums des fleurs, dans le bruit des fontaines, ou dans les affections purement morales? Homère et Ossian ont chanté les plaisirs *de la douleur* : χρυεροῦ τεταρπόμεστα γοοῖο, *the joy of grief*.

« Une autre source de poésie qui découle du purgatoire est ce dogme par qui nous sommes enseignés que les prières et les bonnes œuvres des mortels hâtent la délivrance des âmes. Admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé! entre la mère et la fille, entre l'époux et l'épouse, entre la vie et la mort! Que de choses attendrissantes dans cette doctrine! Ma vertu, à moi chétif mortel, devient un bien commun pour tous les chrétiens ; et de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, ma justice est passée en compte aux autres. Poëtes chrétiens, les prières de vos Nisus atteindront un Euryale au delà du tombeau ; vos riches pourront partager leur superflu avec le pauvre ; et pour le plaisir qu'ils auront eu à faire cette simple, cette agréable action, Dieu les en récompensera encore, en retirant leur père et leur mère d'un lieu de peines! C'est une belle chose d'avoir, par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de l'homme à la vertu, et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne peut-être à une âme délivrée une place éternelle à la table du Seigneur. »

CHANT VI.

ARGUMENT.

L'enfer. — Paroles de l'ange de la terre à Satan. — Il lui ordonne d'amener ses damnés dans la vallée de Josaphat. — Imprécations de Lucifer.

—

I

Tandis que ces pensers roulaient dans mon esprit,
Sous nos pieds tout à coup un cratère s'ouvrit;
Je sentis notre vol y descendre en spirale;
On l'eût dit aspiré par l'haleine fatale
Qui du plus haut des airs fait tomber les oiseaux;
Et la terreur glaça la moelle de mes os.
Et, pour ne pas me perdre en ce sentier livide,
Je demande la main à l'ange qui me guide;
Car le céleste éclat dont sa face reluit
Allait s'affaiblissant, vaincu par cette nuit.
Sans pouvoir arriver au fond de ces abîmes,

Nous tournoyons longtemps; mais à la fin, nous vîmes,
Dans leur désespérante et sombre profondeur,
Comme un pâle reflet de lampe de mineur
Qui dans l'ombre s'étend et la rend moins épaisse;
Et notre chute alors, redoublant de vitesse,
Nous jeta sur un pic d'où j'aperçus les flots
D'un rougeâtre océan semé de noirs îlots.
Le jour que j'avais vu s'élevait de ses ondes,
Et luttait seul avec les ténèbres profondes.
Dans un morne lointain, de bizarres démons
Passaient et repassaient sur la crête des monts :
Les cheveux abattus comme ceux qui s'affligent,
Des têtes sans leurs troncs et sans ailes voltigent;
Des yeux vides et secs et pourtant allumés
De feux où les métaux se verraient consumés;
Mille spectres formés de contraires natures,
Montrant et dérobant leurs hideuses figures,
Tourbillonnent autour de nos fronts effrayés,
Ainsi que des corbeaux sur des suppliciés;
Ainsi qu'un sombre essaim de phalènes funèbres
Autour du seul flambeau qui trouble leurs ténèbres;
Ainsi que le moustique, altéré de leur sang,
Autour des noirs taureaux au grand soleil paissant.

Nos pieds foulaient le sol des rives infernales;
Déjà de temps en temps de soudaines rafales,
Du crime calciné fétide exhalaison,
Venaient de quelques points ouverts à l'horizon.

La poitrine oppressée, à leur brûlant passage,
Je sentis se crisper la peau de mon visage;
En anneaux infinis tout mon poil se roula,
Ainsi que sur le front d'un nègre d'Angola;
Mon corps devint pareil à la colonne torse;
Mes membres avec lui semblaient faire divorce,
Et je crus, dans l'accès de leur convulsion,
Être à jamais en proie à la damnation.
Mais mon ange aussitôt me toucha de son aile
Et tout reprit en moi sa forme naturelle :
Il me fait de son souffle une enveloppe d'air
Qui me met à l'abri de celui de l'enfer.
Mais de ce noir sommet mon compagnon s'élance,
Et dans un air pesant notre vol se balance;
Et sans aucun effort nous nous sentons portés
Comme sur cette mer, tombeau de deux cités,
Dont la vague gluante, immobile et muette,
Refuse d'engloutir les corps que l'on y jette.

II

N'avez-vous jamais vu, quand l'été de ses feux
A fait baisser les eaux des bords marécageux,
Mille fangeux poissons, mille immondes reptiles
Pêle-mêle se tordre en efforts inutiles,
Et, croupissant avec l'aquatique gazon,
Des fièvres dans les airs répandre le poison?

Eh bien! voilà comment, dans sa vaste étendue,
Le peuple des damnés s'offrit à notre vue.
Tout cela sous un jour pâle, glauque, incertain...
Mais voici que, des monts perdus dans le lointain,
Une lueur étrange à coloré la cime...
Lucifer a quitté l'abîme de l'abîme,
Et par degré son front resplendissant de mal
S'élève et met à nu tout l'empire infernal.
Aux sinistres clartés de cette affreuse aurore,
Quelle nouvelle horreur à mes yeux vient d'éclore!
J'étudie en détail cet immense tourment,
Des crimes sans remords éternel châtiment,
Dans des flammes sans nom, des genres de martyre
Que l'œil peut contempler, mais la voix ne peut dire.
Je sens jusqu'au vertige arriver mon effroi...
L'infini des douleurs tournait autour de moi.

III

Cependant l'ange impur s'élevait dans l'espace;
Mais soudain, étendant un bras plein de menace,
Mon ange conducteur, Josué de l'enfer,
L'arrête dans sa course et le suspend dans l'air :
« Satan, dit-il, celui qui foudroya ta tête
Te convoque aujourd'hui sur ma triste planète;
Que tout damné se trouve au champ de Josaphat,
Là même où ta malice autrefois triompha;
Le Seigneur doit, selon sa parole donnée,

Des bons et des méchants fixer la destinée,
Et veut, manifestant sa gloire à tous les yeux,
Traîner à son triomphe et l'enfer et les cieux;
Et l'enfer et les cieux vont tirer de la terre
La plus ample moisson, mais la moisson dernière. »

IV

Comme blessé d'un trait, à ces mots, Lucifer
S'abat en rugissant sur le sol de l'enfer :
« Mon appréhension, dit-il, n'était point vaine :
Quelque chose du ciel est bien dans mon domaine!
Voilà qu'abandonnant mon réduit souverain
Mes yeux ont rencontré tout ce que j'avais craint!
A l'ordre inattendu que tu me fais transmettre,
Jéhova! je reprends l'horreur d'avoir un maître!
L'humiliation de mes jours d'autrefois
Ressuscite, et ma chaîne en redouble de poids!
Mon reste de splendeur flatte encore ton caprice!
Jusque dans mes états tu veux que j'obéisse,
Et tu viens disputer à mon triste pouvoir
Cette ardente poussière où ton bras m'a fait choir.
Ah! je croyais, après ma révolte sublime,
Que je serais du moins le premier dans l'abîme...
Hélas! il n'en est rien; et les destins, ces dieux
Peut-être seuls réels et maîtres de nous deux,
T'ont donné la victoire, ô Dieu cruel! mais pense
Que mon parti pouvait emporter la balance;

Que le hasard fit tout, non la valeur; un rien,
Et le bien était mal, et le mal était bien;
Et ton front porterait la nuit pour diadème,
Et tu serais Satan, et moi le Dieu suprême!
Les profondeurs des cieux trembleraient devant moi,
Et la création m'appellerait son roi!...
Mais vain palliatif au cancer qui m'obsède!
Et qu'importe la cause à l'effet sans remède?
Il faut que j'obéisse... Eh bien! j'obéirai,
Mais l'écume à la bouche et le cœur ulcéré!
Même en pliant sous toi, ma volonté te brave;
Je te sers en vaincu, mais non pas en esclave.
Ainsi, prêtez l'oreille, ô mes damnés! vous tous
Victimes comme moi de son fatal courroux,
Créés libres esprits et punis dans la suite
Pour avoir pris la voie où l'instinct nous invite;
A qui, bourreau des sens qu'il avait allumés,
Il a fait un forfait d'aimer et d'être aimés;
Vous dont l'avidité puisait à l'héritage
Dont l'injuste hasard avait fait le partage;
Vous dont la main sanglante épousant le poignard
Faisait ce que la mort aurait fait tôt ou tard:
Les temps sont accomplis, l'éternité commence;
Et, pour ratifier sa première sentence,
Le prétoire divin demande à vous revoir;
Le Dieu bon veut jouir de votre désespoir!
Et vous qui, lâchement, renonçant à vous-même
Vécûtes dans la peur des vengeances suprêmes,

Esclaves qui, sur terre ayant rampé sous lui,
Devez en recevoir récompense aujourd'hui,
Votre sérénité peut avoir ses nuages,
Le port qui vous attend n'est pas vierge d'orages.
Quand le fils de l'aurore y put être tenté,
Quand moi, second du ciel, j'en fus précipité,
Vous, esprits nés d'hier, chétives créatures,
Croiriez-vous par hasard vos ailes assez sûres
Pour ne pas trébucher de ce bonheur sans fin
Qui manqua de parole au premier séraphin ? »

V

Mais tandis que Satan proférait ces blasphèmes,
L'inévitable éclair des vérités suprêmes
Descendit dans son âme et mit dans son esprit
Toute la fausseté de ce qu'il avait dit;
Et, comme le serpent qui lui-même se pique,
Il tourna contre lui sa noire polémique;
Devant son tribunal lui-même il s'est traîné,
Et Satan par Satan se trouve condamné :
Il reconnaît avec la dernière évidence
Jéhova pour la vraie et seule providence;
Que la toute-puissance est la toute équité;
Qu'en nous dotant de l'âme et de la liberté,
En prescrivant le bien au pouvoir de mal faire,
A la loi promulguée il ne fut point contraire;

Et que, si le damné n'était pas un élu,
C'est que son libre choix ne l'avait pas voulu.
Et pour réponse enfin à son dernier blasphème,
Il entend le Très-Haut qui jure par lui-même
Que tous les saints admis aux célestes séjours
Doivent s'y délecter sans crainte et pour toujours.

VI

Après avoir longtemps battu la plaine aride
Sans que rien vînt s'offrir à sa prunelle avide,
A l'aspect d'une proie impossible à ravir,
Au pied d'un rocher nu qu'il ne saurait gravir,
En vains rugissements le tigre se consume,
Se roule sur le sable et le blanchit d'écume,
Et, voyant que la faim le surprend impuissant,
Se déchire lui-même et se lèche le sang;
Tel, voyant les élus dans l'éternelle joie,
L'ange déchu se fait de lui-même la proie :
« Quel implacable jour est en moi descendu ?
A son éclat vengeur je me sens confondu !...
Oh ! malédiction à cette heure fatale
Où des splendeurs sans fin la mienne fut rivale,
Cette heure qui fit croire à mon cœur orgueilleux
Qu'il était à l'étroit dans l'infini des cieux !
Mais quoi ! le repentir entrerait dans moi-même !
Satan contre Satan lancerait l'anathème !....

Non, non ! ce que j'ai fait je le ferais encor !
O haine ! viens m'aider à supporter mon sort !
Jéhova ! si ta main se tendait vers ma chute,
Je ne l'accepterais que pour une autre lutte.
Ah ! si la mort pouvait m'affranchir de ta loi !
Si le néant... hélas ! il ne peut rien pour moi !
Lorsque tu me créas d'une immortelle essence,
Dieu cruel, ton esprit prévoyait la vengeance !... »

Et Satan s'est roulé sur l'arène de feu
Comme un serpent qu'on a rompu par le milieu ;
Et l'œil fixe, et la bouche ouverte sans mesure,
Il demeure muet à force de torture ;
Mais ses râles brûlants, dans l'air disséminés,
Triplent sur tous les points les tourments des damnés.

VII

Et toute chair se tord, et toute voix blasphème,
Et tout cœur a des dents pour se mordre lui-même ;
Et ses cris se croisaient dans l'immense chaos,
Comme la voix des vents, de la foudre et des flots
Tirent de leurs discords une horrible harmonie
Et des pâles nochers épouvantent l'ouïe :

« Haine à qui nous créa ! — Souffrir, toujours souffrir !
Au désir du bonheur ne pouvoir pas mourir ! —
— Pénitents sans espoir, et martyrs sans mérites,

Donner, toujours donner, et jamais n'être quittes!
—Après de longs tourments, de longs tourments encor!
A chaque instant mourir sans recevoir la mort!
— Tourner une trompeuse et cruelle agonie
Sur tous les points vengeurs d'une sphère infinie!
— Jadis, il m'en souvient, affliction d'esprit,
Le temps t'assoupissait... l'éternité t'aigrit!
Ah! je voudrais en vain mettre mon sort en doute,
L'horloge suspendue à cette affreuse voûte
Marque de son aiguille à l'œil épouvanté
L'heure de la douleur et de l'éternité!
— Du monde d'autrefois ravissantes images,
Azur du firmament, éblouissants nuages,
Magnifiques aspects du matin et du soir,
Soyez maudits! mon œil ne pourra plus vous voir!
Et sois maudite aussi, mille fois plus maudite,
O vision du ciel qui jamais ne me quitte,
Et te places toujours en face de mon sort,
Afin que mes douleurs se sentent mieux encor! »

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

NOTE Ire.

Nos pieds foulaient le sol des rives infernales.

(Page 114, vers 24.)

Il parut, vers le milieu du dernier siècle, un ouvrage d'un docteur anglais, Swinden, portant ce titre propre à piquer la curiosité de plus d'un lecteur : *Recherches sur la nature du feu de l'enfer, et du lieu où il est situé.* L'auteur établit d'abord, par l'autorité des croyances universelles, l'existence de l'enfer, c'est-à-dire d'un lieu réel, et non métaphorique, où les méchants seront relégués, pour subir, dans l'éternité, des châtiments proportionnés à la culpabilité de leur vie. Ensuite, après avoir prouvé encore que le feu, qui y servira de principal instrument à la justice divine, doit s'entendre d'un feu matériel ineffablement actif, il essaie de déterminer la situation locale de l'enfer. Beaucoup de peuples, et *même des philosophes*, Platon entre autres, se sont figurés que l'enfer était au centre

de la terre. Le docteur anglican ne veut pas de cette opinion; elle ne s'accorde ni avec sa physique, qui ne lui *permet pas d'admettre le feu central*, ni avec son estimation du nombre des réprouvés, laquelle réclame bien d'autres dimensions dans l'enfer. Il trouve, à ce sujet, que Dexelius, autre statisticien du Tartare, a donné un *système d'une grande pauvreté*, en déterminant le nombre des réprouvés à la bagatelle de cent mille millions, qu'il entasse dans un cachot brûlant, seulement d'un mille *germanique* en carré, tant en largeur qu'en profondeur; c'est l'enfer de Dexelius. Quant à lui, Swinden, il ne lui faut rien moins que les champs immenses et enflammés du *soleil*. Cet astre est donc, selon lui, le *Tartare* ou le *lieu de l'enfer*, et, pour le prouver, il multiplie les inductions et les analogies; mais il ne parvient réellement à prouver qu'une chose, à savoir l'impuissance de l'esprit humain à découvrir ce qu'il n'a pas plu à Dieu de lui révéler, quand il s'agit des mystères de l'autre vie. « Allez, maudits, au feu éternel. Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé. » C'est tout ce que nous savons des lieux où se consommera la double destinée de la race humaine.

Du reste, parmi les preuves de Swinden, ou plutôt ses présomptions de preuve, il en est une assez piquante : elle est tirée de l'ancienne et universelle *idolâtrie du soleil*. Ce fut, en effet, un grand et malin plaisir pour Satan, en portant les hommes à renier le Dieu du ciel, de leur faire adorer, dans le soleil, le lieu même de leur supplice.

NOTE II.

Du crime calciné fétide exhalaison.

(Page 114, vers 26.)

« Touchant la nature du feu de l'enfer, il n'y a aucune raison de penser que ce n'est pas un feu matériel, et que dans les passages de l'Ecriture il faut prendre ce mot dans un sens méta-

phorique, pour une peine spirituelle, très-vive et insupportable. On cite, à la vérité, quelques Pères de l'Eglise qui ont été dans cette opinion, comme Origène, Lactance et saint Jean Damascène; mais le grand nombre des saints docteurs ont pensé que l'on doit entendre ici l'Ecriture sainte à la lettre. » (Bergier, *Dict. théolog.*, au mot *Enfer*.)

Après cela, comment un feu matériel peut-il avoir prise sur des substances spirituelles? Comment subsisteront au milieu des flammes et des tourments des corps vivants et organisés? Comment la peine sera-t-elle proportionnée à la faute, si le feu atteint tous les réprouvés? Questions oiseuses, dès qu'il est convenu que ces mystères se passeront dans un ordre purement *surnaturel*. Pourquoi irais-je user mon esprit à chercher, dans un ordre purement *naturel*, des analogies plus ou moins ingénieuses, plus ou moins absurdes, peut-être? La toute-puissance de Dieu, son infinie sagesse, sa souveraine justice, sa miséricorde sans bornes, devraient suffire, ce semble, à reposer la faiblesse de notre imagination. L'Eglise a-t-elle prétendu quelque part qu'un seul de ces attributs doive jamais faire défaut dans l'arrangement des choses de l'autre vie!

NOTE III.

Eh bien! voilà comment, dans sa vaste étendue,
Le peuple des damnés s'offrit à notre vue.

(Page 116, vers 1 et 2.)

L'imagination orientale s'est épuisée à peindre sous les plus horribles couleurs les supplices qui attendent l'homme coupable. D'une part s'offre l'empire de Birid, séjour d'expiation, où les fautes et les crimes doivent être effacés par des châtiments affreux, mais du moins passagers. Cinq cents ans, dont chaque jour est de la longueur d'un mois (en tout 18,000 années communes), forment la durée de leurs peines; trente-six prisons séparées en sont le théâtre. Les habitants de ces tristes

régions présentent l'aspect de brandons allumés : la faim et la soif les dévorent. S'ils cherchent à désaltérer leur gosier brûlant, ils voient se dresser autour d'eux des sabres, des couteaux et des lances. Sont-ils assez heureux pour puiser quelques gouttes, ils ne trouvent plus dans leurs mains qu'un mélange de sang et de ce liquide impur que distille le fumier. A la vue des viandes qui pourraient restaurer leurs corps exténués, les organes de la nutrition refusent leur ministère, la bouche devient étroite comme le trou d'une aiguille, le gosier mince comme un fil, et le ventre se resserre jusqu'à la ténuité d'une allumette. Leur nourriture journalière se compose d'ordures et d'étincelles. Quelquefois des arbres leur apparaissent chargés de fruits magnifiques; alors ils s'approchent avec de pénibles efforts; mais, lorsqu'ils semblent toucher à leur but, la séduisante vision se dissipe, et si quelques fruits tombent en leur puissance, l'écorce ne cache que de la poussière et de la cendre. C'est dans ces douleurs que les transgresseurs de la loi et surtout les avares doivent être purifiés pour devenir dignes d'un état meilleur. Les tyrans sont plongés dans des océans de sang, et ceux qui ont renié Dieu vivent ensevelis dans des mers de la plus dégoûtante fluidité.

D'un autre côté, et sous des traits plus redoutables encore, se présente l'empire de Tamou, l'enfer proprement dit, le lieu des longues et innombrables souffrances, le repaire des damnés. Seize ou dix-huit prisons en composent la symétrie ; leur forme est quadrilatérale, des murailles de fer les environnent, des gardiens spéciaux y résident, officiers du grand juge, chargés du double emploi de geôliers et de bourreaux : ils sont horribles à voir, avec leurs têtes de chèvres et de serpents, de lions et de licornes; la moitié de ce royaume souterrain est destinée aux tortures par le froid, l'autre aux supplices du feu.

Dans la première des régions froides de l'enfer soufflent des vents violents et glacés qui couvrent la peau de hideuses pustules ; dans la seconde, on n'entend que les claquements de dents ; dans la suivante, le froid tourmente le corps jusqu'à le rendre bleu, jusqu'à faire éclater les lèvres en six parties ; dans les deux dernières, enfin, les membres deviennent rouges de

douleur, et les lèvres se brisent en lambeaux. Mais ces rigueurs ne sont point les seules que la féconde rêverie des bouddhistes a su inventer.

Une plus grande variété de formes est réservée à la peine du feu, elle revêt successivement les plus affreuses modifications, elle s'offre sous tous les points de vue concevables. Dans la première des prisons qui leur sont destinées, les criminels roulent incessamment sur des lames de poignard ; toujours au bord de la mort, toujours rendus à la vie, ils parcourent ainsi un cercle non interrompu de nouvelles douleurs ; la longueur de leurs peines est fixée à cinq cents ans ; mais chaque jour de ces prodigieuses années est égal à 9,000,000 années humaines. Dans la prison suivante, des scies déchirent continuellement les corps des damnés, et le temps de leur souffrance est incommensurable (1000 × 365 × 370,000,000 années). Au troisième degré se trouvent des meules de fer, entre lesquelles les malheureux sont écrasés comme le blé dans le moulin, et leurs membres sont guéris à chaque fois, pour subir de nouveau les mêmes tourments. Au quatrième degré, les coupables sont rôtis dans le feu pendant 4,000 longues périodes. Dans un cinquième lieu, le feu est entretenu de deux côtés. Dans le sixième, plus terrible encore, les patients sont exposés aux flammes dans de vastes chaudières, et percés ensuite par des broches ardentes. La prison suivante offre le même supplice, mais avec un plus funeste appareil ; car là les broches ont trois pointes qui traversent la tête et les épaules. Enfin, dans le dernier et le plus formidable des enfers, les damnés brûlent durant tout un âge du monde, puis leurs corps se renouvellent pour être brûlés de nouveau.

Toutefois les châtiments de la vie future ne sont pas un triste privilége de la race humaine ; toutes les créatures vivantes, depuis l'insecte jusqu'au crocodile, sont exposées à de sévères punitions après la mort, lorsqu'elles ont fait le mal. Les animaux domestiques expieront leurs crimes en gémissant sous les fardeaux ; les animaux sauvages seront contraints de courir sans interruption et sans repos, tandis que les bêtes féroces se déchireront entre elles. (*Ozanam.*)

NOTE IV.

Il reconnaît. . . . . .
. . . . . .
Que la toute-puissance est la toute équité.
(Page 119, vers 21.)

Voici comment M. de Maistre développe cette proposition.

« Le théiste ne trouvera pas mauvais que je commence par lui demander ce que c'est qu'une injustice? S'il ne m'accorde pas que *c'est un acte qui viole une loi*, le mot n'aura plus de sens, et s'il ne m'accorde pas que *la loi est la volonté d'un législateur, manifestée à ses sujets pour être la règle de leur conduite*, je ne comprendrai pas mieux le mot de *loi* que celui d'*injustice*. Or je comprends fort bien comment une loi humaine peut être *injuste*, mais le législateur de l'univers est Dieu. Qu'est-ce donc qu'une injustice de Dieu à l'égard de l'homme? Y aurait-il par hasard quelque législateur commun au-dessus de Dieu, qui lui ait prescrit la manière dont il doit agir envers l'homme? Et quel sera le juge entre lui et nous? Si le théiste croit que l'idée de Dieu n'emporte pas celle d'une justice semblable à la nôtre, de quoi se plaint-il? il ne sait ce qu'il dit. Que si, au contraire, il croit Dieu juste suivant nos idées, tout en se plaignant des injustices qu'il remarque dans l'état où nous sommes, il admet, sans y faire attention, une contradiction monstrueuse, c'est-à-dire l'injustice d'un Dieu juste. — *Un tel ordre de choses* est injuste; donc il ne peut avoir lieu sous l'empire d'un Dieu juste; cet argument n'est qu'une erreur dans la bouche d'un athée, mais dans celle du théiste c'est une absurdité; Dieu étant une fois admis, et sa justice l'étant aussi, comme un attribut nécessaire de la divinité, le théiste ne peut plus revenir sur ses pas sans déraisonner; et il doit dire au contraire : *Un tel ordre de choses a lieu sous l'empire d'un Dieu essentiellement juste : donc cet ordre de choses est juste par des raisons que nous ignorons;* expliquant l'ordre de choses par les attributs, au lieu d'accuser follement les attributs par l'ordre des choses. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg.*)

CHANT VII.

ARGUMENT.

Ordre de Lucifer aux damnés. — Les damnés défilent devant moi. — L'enfer vide.

Ainsi, de tous les points des ténébreux abîmes,
S'élèvent jusqu'à nous les cris de leurs victimes;
Dans l'appréhension de partager leur sort
Mon âme se resserre et n'est plus qu'un remord;
Mais le prince infernal leur impose silence,
Et le bruit a cessé, mais non pas la souffrance;
Et (pour sa lèvre impure ô déboire cruel!)
Il force ses sujets aux volontés du ciel.

Et nous vîmes soudain, pour se rendre à la terre,
Défiler chaque crime avec son caractère;
Du geste et de la voix mon ange officieux
M'expliquait chaque groupe arrivé sous mes yeux.

Le premier qui s'offrit fut celui des avares :
« Voici, commença-t-il, ces réprouvés bizarres,
Qui, gorgés de richesse et couverts de haillons,
Ont su gagner l'enfer par des privations ;
A chaque bout pendant de leurs sales guenilles
Découlent la sueur, les larmes des familles,
Le sang des malheureux réduits au désespoir,
Que leur avidité mettait sous le pressoir.

Après, vient l'avarice avec plus de méthode :
Les marchands enrichis par l'usure et la fraude,
Qui jusques à la miette avaient rogné le pain
Des pauvres ouvriers esclaves par la faim ;
Sultans calculateurs jusque dans leur orgie,
Dont la luxure encor tournant à l'industrie
Achetait la pudeur pour un peu de travail,
Et de leur atelier se faisait un sérail. »

II

Ces esprits avaient fui ; d'autres, d'un air plus sombre,
Leur succèdent couverts de blessures sans nombre :
Leurs doigts crispés cherchaient à les ouvrir encor
Comme pour se donner une seconde mort ;
Et mon ange poursuit : « Voilà les suicides
Étonnés d'habiter ces demeures livides ;
Car, tenu dans leur main, le poignard mécréant
Leur donna bien la mort mais non pas le néant.

Leur légion se trouve en deux parts divisée :
Dans l'une, tu vois ceux de qui l'âme blasée,
Ayant jusqu'au dégoût usé de tout plaisir,
Ne trouva que la mort digne de son désir ;
Dans l'autre sont rangés ces comédiens funèbres
Qui, dans l'ardente soif de se rendre célèbres,
Se drapant dans la mort, et posant au cercueil,
Se sont offerts en proie à leur farouche orgueil.
Leur triste vanité prête encore l'ouïe
Au bruit que leur trépas laissa dans l'autre vie ;
Mais leur front accablé retombe sur leur sein ;
Car ils n'ont entendu que silence et dédain ;
Tant la tombe, jetant l'insulte à la morale,
Est maintenant sur terre une chose banale

III

Mais, voici s'avancer les prêtres renégats
Que chasse devant lui le démon de Judas,
Avec un fouet tordu des entrailles du traître
Qui pour trente deniers livra son divin Maître ;
Malheureux qui mêlaient, en un festin charnel,
Les coupes de l'orgie aux vases de l'autel,
Et, dans tous les plaisirs traînant la robe sainte,
Dédommageaient leurs sens d'une longue contrainte.
Leurs fronts portent encor cette marque que Dieu
Fit de son doigt puissant quand il reçut leur vœu,

Car leurs mains vainement, sous la fange du monde,
Avaient cru dérober cette empreinte profonde;
L'ineffaçable sceau les suivit dans ces lieux,
Et le plus vil damné se tient éloigné d'eux. »

IV

— Et ces nouveaux venus dont le regard s'incline.
Les bras austèrement croisés sur la poitrine
Comme des pénitents qui, de remords touchés,
De pleurs intérieurs laveraient leurs péchés?
— Ce sont les imposteurs aux mines sérieuses
Qui voilaient leurs forfaits de ténèbres pieuses,
Et le miel à la bouche, et le cœur plein de fiel,
Aux œuvres de Satan faisaient servir le ciel.
Si tu savais combien ces misérables âmes,
En mêlant le Seigneur à des choses infâmes,
Mon fils, ont fait tomber de mépris sur la croix
Et détourné du ciel de cœurs simples et droits!
Aussi leur sein résume et leur torture égale
Tous les tourments de ceux qu'a perdus leur scandale
Et c'est d'eux qu'il fut dit, sur terre condamnés,
Qu'il vaudrait mieux cent fois qu'ils ne fussent point nés

Fourbes qui déclamaient contre la fourberie,
Ceux que tu vois marcher avec effronterie,
Pleins d'un respect menteur pour la divine loi,
Visaient à l'hypocrite et tiraient sur la foi;

Et, livrant son langage aux rires du théâtre,
Se délectaient de voir la piété s'abattre,
Son courage faillir devant leurs traits mortels
Et le désert se faire autour des saints autels.

V

Mais, du groupe suivant quel bruit se fait entendre?
L'un cherche à provoquer et l'autre à se défendre,
Et chacun d'eux, tenant une Bible à la main,
Du doigt montre un verset contraire à son voisin.
Je voyais s'agiter, dans la mêlée étrange,
Bourgeois, moines et rois; et je dis à mon ange :
Pourquoi ces réprouvés disputent-ils ainsi?
L'abîme n'a-t-il pas pour eux tout éclairci?
— Mon fils, tous ces docteurs à la glose stérile
Sont les esprits déchus du nouvel évangile,
Qui donnaient pour la seule et sainte vérité
Les froides visions d'un orgueil révolté;
Prêtres sans mission, de qui la main parjure
Déchira du Sauveur la robe sans couture,
Et, pour s'en disputer les malheureux lambeaux,
Couvrit le sol chrétien de milliers de tombeaux.
Car, comme l'imposteur qui subjugua l'Asie,
Leur implacable erreur de vertige saisie
Oubliait, procédant par le fer et le feu,
Que la parole seule est le glaive de Dieu.

VI

N'as-tu pas entendu parfois, dans l'autre monde,
Exalter jusqu'aux cieux la science profonde
De ces esprits ayant horreur de tout esprit,
Pour qui le nom de Dieu sur rien n'était écrit;
Qui, niant l'ouvrier en face de l'ouvrage,
A la matière seule adressant leur hommage,
Voulaient, dans un labeur de l'enfer agréé,
Ravir l'être à celui par qui tout fut créé,
Ou bien, défigurant sa divine nature,
Lui défendaient l'amour envers la créature,
Et, le laissant dormir au fond des cieux déserts,
Faisaient par le hasard gouverner l'univers?
Ils passent devant toi; par force convertie,
Leur troupe avoue enfin un Dieu qui les châtie!

VII

Si jamais le délire à l'orgueil s'accoupla,
Oh! c'est bien dans l'esprit des damnés que voilà!
Épouvantés des jours qu'ils avaient faits si sombres,
Ils voulaient que la nuit vînt dissiper leurs ombres,
Et que les passions, les maux du genre humain
Pussent trouver en soi leur remède et leur fin.
Sur un plan tout nouveau voulant tout reconstruire,
De la chair affranchie ils invoquaient l'empire;
Et, pour mieux assurer sa domination,

Universalisaient la prostitution;
Comme si, pour avoir sa pleine jouissance,
La chair ne devait pas subir la dépendance!
Aussi, quoique du mal il fût alors sujet,
Le monde repoussa cet évangile abject.

VIII

Voici les écrivains de l'art seul idolâtres;
Prophètes histrions, apôtres de théâtres,
A leurs siècles blasés comme de vieux Nababs,
De la religion présentant les appas,
Ils la firent chanter comme une bayadère
Qui charme les festins de sa voix adultère;

Ceux qui vendaient leur plume à la haine d'autrui,
Ainsi qu'un vil poignard qui travaille de nuit:
Délirant de douleur, grâce à leur artifice,
Le génie oublié mourut dans un hospice;
L'homme probe, marqué d'un sceau réprobateur,
Souleva du Forum la haine et la fureur,
Et Barrabas blanchi de ses longs brigandages
Vit son nom proclamé par l'urne des suffrages.

IX

J'ai nommé Barrabas... Voici les faux tribuns;
Hypocrites tuteurs des intérêts communs,

La parole rigide et le cœur mercenaire,
Ils vantaient leur vertu pour la vendre plus chère
Leur orgueil traduisait sa basse avidité
En saint amour du peuple et de la liberté;
Des misères du temps leur lèvre réjouie
Soufflait le régicide au sein de la folie;
Et, promettant la gloire à ses assassinats,
D'un funeste veuvage ils frappaient les États
Et rendaient permanent l'instrument des supplices. »

X

— « Pourquoi Satan a-t-il dédaigné nos services?
Du sceptre dans ses mains allégeant le fardeau,
Nous aurions mis l'enfer sur un pied tout nouveau. »
C'est ainsi qu'au démon chargé de leur conduite
Parlaient des réprouvés qui s'offrirent ensuite.
Et mon ange reprit : « Tu vois devant tes yeux
Le rapace troupeau de ces ambitieux
Qui, mettant à profit toute moisson sanglante,
Demeuraient sains et saufs après chaque tourmente;

Infâmes qui faisaient un odieux trafic
De toute foi jurée au service public,
Et, s'élevant ainsi par tout ce qui rabaisse,
Se gorgeaient de crédit, d'honneurs et de richesse.
Vers l'astre dont l'éclat allait s'affaiblissant,
Ils ne tournaient jamais un œil compatissant;

Quand le malheur frappait au palais de leur maître,
Ils étaient les premiers qu'on voyait disparaître.
Tel l'insecte honteux abandonne empressé
Le corps du mendiant que la mort a glacé.

XI

Et, maintenant, voici les voleurs de couronnes
Qui faisaient de cercueils les degrés de leur trône,
Et, par l'assassinat et l'empoisonnement,
Avaient hâté le jour de leur avénement;
Sentant, juges forcés de leur propre infamie,
Que la vertu jamais ne serait leur amie,
Triste image du mal qui les rendit vainqueurs,
Pour mieux les asservir, ils corrompaient les cœurs.
Et, punis comme ayant commis les mêmes crimes,
Sont mêlés avec eux les princes légitimes
Qui, salissant leur pourpre à des plaisirs abjects,
Avaient régné pour eux et non pour leurs sujets,
De la rébellion justifié l'audace
Et fait blasphémer Dieu dont ils tenaient la place :
Malheureux, qui jamais ne regardaient la croix
Pour savoir à quel prix Dieu les avait faits rois.

XII

Et du fleuve sans fin des réprouvés immondes
Mon ange continue à décrire les ondes :

Et le pâle envieux dont le jaloux ennui
Ne voulait voir au ciel d'autre étoile que lui,
Et, comme dérobée à sa propre lumière,
Regardait la lueur dont rayonnait son frère;
Le calomniateur qui tuait de la voix;
Le magistrat sordide et trafiquant des lois,
Qui, tombant à son tour sous l'équité suprême,
Se voyait mieux jugé qu'il ne jugea lui-même;
L'assassin dont le bras par l'orgueil affermi
Crut laver son honneur dans le sang d'un ami;
Le guerrier qui, mettant la honte dans la gloire,
Changeait en vil comptoir l'autel de la victoire;
Et ceux qui dans leur sein couvaient des passions
Dont l'enfer étonné ne savait pas les noms,
Et qui, la nuit, cherchant, hyènes de luxure,
Des voluptés qui font outrage à la nature,
Faisaient, dans les réduits des verreux carrefours,
Pâlir jusques au front des coupables amours;
Mille crimes encor, que la justice humaine
Avait déjà frappés d'une équitable peine,
Et qui, la subissant sans aucun repentir,
Préludaient à l'abîme avant que de mourir.

XIII

Mais l'enfer est vidé; ses rouges perspectives
N'offrent plus au regard que des flammes oisives
Qui, manquant d'aliment et ressentant la faim,

Jusques à notre vol s'élancent... Mais soudain,
Ayant pour bouclier une atmosphère sainte,
Nous vîmes rebrousser leur dévorante atteinte;
Tel le loup amaigri, dans son courroux ardent,
Mord et lâche l'acier qui briserait sa dent.
La flamme cherche alors à vivre de la flamme,
Et, comme l'ouragan, roule lame sur lame.
Cependant, par degrés leur colère s'abat,
Ainsi que des lions qui, las d'un long combat,
S'allongent sur leur ongle et lèchent leur blessure.
Le repos de l'enfer rend sa nuit plus obscure;
Et mon ange me dit : « Voici le seul moment
Où cette enceinte doit se trouver sans tourment!
Privé de ses damnés l'abîme s'évapore;
Car le crime fait seul le feu qui le dévore. »

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME.

NOTE Ire.

Qui niant l'ouvrier en face de l'ouvrage...

(Page 134, vers 5)

Voici comment Voltaire lui-même envisage les conséquences de l'athéisme au sein des sociétés :

« Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens : Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla ; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère : il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes ; car s'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même ; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle ; les prières

les plus tendres, les meilleurs raisonnements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé.

« Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais, si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. »

NOTE II.

Pour savoir à quel prix Dieu les avait faits rois.

(Page 137, vers 2.)

Fénelon a tracé un beau portrait des devoirs des rois :

« L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société est la loi immuable et universelle des souverains. Cette loi est antérieure à tout contrat : elle est fondée sur la nature même ; elle est la source et la règle sûre de toutes les autres lois. Celui qui gouverne doit être le premier et le plus obéissant à cette loi primitive : il peut tout sur les peuples; mais cette loi doit pouvoir tout sur lui : le père commun de la grande famille ne lui a confié ses enfants que pour les rendre heureux. Il veut qu'un seul homme serve par sa sagesse à la félicité de tant d'hommes, et non que tant d'hommes servent par leur misère à flatter l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour lui-même que Dieu l'a fait roi : il ne l'est que pour être l'homme des peuples... Le despotisme tyrannique des souverains est un attentat sur les droits de la fraternité humaine ; c'est renverser la grande et sage loi de la nature, loi dont ils ne doivent être que les conservateurs... Le pouvoir sans bornes est une frénésie qui ruine leur propre autorité... On peut, en conservant la subordination des rangs, concilier la liberté du peuple avec l'obéissance due aux souverains, et rendre les hommes tout ensemble bons citoyens et fidèles sujets, soumis sans être esclaves, et libres sans être

effrénés. L'amour de l'ordre est la source de toutes les vertus politiques, aussi bien que de toutes les vertus divines. » (FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un roi*).

NOTE III.

Privé de ses damnés l'abîme s'évapore,
Car le crime fait seul le feu qui le dévore.

(Page 139, vers 14 et 15)

Le châtiment n'est que le redressement de la violation de l'ordre. La peine naît ainsi de la faute; et dans ce sens, c'est le crime qui a allumé les feux de l'enfer; c'est Satan qui a fait l'abîme, seule création où l'amour n'a pas présidé.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Sortie des enfers. — Aspect des mondes. — Retour à la terre. — Adieux de l'ange à sa planète. — Son départ pour les cieux. — Il me laisse isolé au milieu de l'air. — Aspect de l'Europe.

I

Mon ange conducteur a déployé ses ailes,
Et nous avons quitté les ombres éternelles;
Sous son vol immobile en sa rapidité,
L'espace loin de nous semblait être emporté.
Autour de notre front j'entends l'éther bruire
Comme des flots brisés sous l'élan du navire;
Nous avons retrouvé l'aspect de l'univers,
Mais son jour m'épouvante,... et je sors des enfers!
On dirait, en voyant le désordre des mondes,
Des poissons dont on vient d'empoisonner les ondes,

De nocturnes troupeaux dispersés tout à coup
Quand le bois fait ouïr les hurlements du loup.
Mon ange de son doigt me montre un astre blême
Dans un des coins du ciel, roi de notre système;
Son diadème ardent a perdu ses reflets,
La ruine et la mort habitent son palais.
Entre le froid Herschell et le brûlant Mercure,
Notre globe voilé d'une atmosphère obscure
Se débat, agitant les vagues de l'éther,
Comme sous le harpon le géant de la mer.
Mon guide à son aspect retrouva ses alarmes,
Et sa main sur sa joue essuya quelques larmes.
La terre est sous nos pieds : nous nous y laissons choir;
Au bord de l'Océan mon ange va s'asseoir,
Et son front s'est courbé dans sa douleur profonde;
Et ses cheveux pendaient sur l'abîme de l'onde,
Semblables aux rameaux de l'arbre des douleurs
Qui sur l'urne des morts tombent comme des pleurs :
« Globe, en qui je mettais toute ma complaisance,
Le Seigneur t'a maudit! il n'est plus d'espérance,
Hélas! et je reviens à l'instant de ta mort
Te faire mes adieux et pleurer sur ton sort.
Je sais que mon angoisse en sera plus amère.
Mais, au fond du cachot, l'inconsolable mère,
Tout coupable qu'il est, jusqu'au dernier moment
Embrasse un fils promis au fatal instrument.
Oh! quel que soit sur toi le divin anathème,
Je ne peux te haïr à ton heure suprême.

Toi que j'ai si longtemps dirigé dans l'éther,
Comme un pilote guide un vaisseau sur la mer;
Loin des soleils éteints, des feux de la comète,
Sphère dont j'étais l'âme, ô ma belle planète,
Comme je m'enivrais d'orgueil et de bonheur
Quand je voyais, du haut de mon vol conducteur,
De tes mers, de tes monts, de tes forêts sauvages
Tes pôles en tournant dérouler les images;
Alors que, présentant leur surface au soleil,
Simulant la nature à son premier réveil,
Et, reprenant leur teinte aux feux de chaque aurore,
Ils semblaient du chaos se dégager encore;
Surtout quand tes enfants vers moi tournaient ces yeux
Où jadis mes pareils burent l'oubli des cieux!..
Et tout cela, la mort doits'en faire une offrande!
Et ton globe si beau, le néant le demande!
Et de toute ta masse, avant qu'il soit demain,
Le gouffre insatiable aura le dernier grain!
Jéhova, n'as-tu donc créé que pour détruire!
Mais que dis-je? où m'égare un funeste délire?
L'excès de ma douleur a troublé ma raison;
Malheur! je suis un ange et je parle en démon!
O mon Dieu, pardonnez! enfant de la lumière,
Je regrette la forme et pleure la matière!
Pardonnez si ce globe a trop su me charmer,
Je le tenais de vous, et je devais l'aimer.
Nous avons tant vécu de la même existence!
Me séparer de lui m'est une peine immense!

Vous ne m'en ferez pas un crime dans les cieux.
Terre, reçois les pleurs qui coulent de mes yeux :
Au moment de te voir satisfaire à l'abîme,
Mes lèvres n'osent pas te reprocher ton crime...
Mais voici la vengeance et son premier éclair;
L'approche de ta fin se respire avec l'air.
Déjà tombent sur toi des ténèbres livides
Comme le voile noir au front des parricides;
Et l'éternelle nuit se fait autour de toi;
Et ton sol a la fièvre et s'agite sous moi.
Effrayant le regard d'une tempête étrange,
Tes mers à leur surface ont soulevé leur fange...
Leur onde fume et bout d'un invisible feu...
Pour la dernière fois, ô ma planète, adieu ! »

II

Et mon ange vola vers la céleste voûte;
Et mon vol fraternel le suivait dans sa route.
Mais, bien avant d'atteindre à l'espace étoilé,
Il s'éclipse à ma vue et me laisse isolé;
Et tout mon sang se glace, et je sens une peine
Qu'on ne saurait nommer par la parole humaine.
Le chaos renaissant environnait mes yeux.
Toujours plus lentement roulant sur ses essieux,
La terre tour à tour me montre les misères
Dont l'éternel avait frappé ses hémisphères.

Cette triste revue, hélas! fut d'un long cours :
Ce jour où tout mourait semblait durer toujours...

III

Et la première scène à mes regards offerte
Fut une plage morte et de débris couverte,
D'une ville au cercueil arides ossements,
Où pour signe de vie erraient quelques flamants.
Une source y coulait au pied d'une colline,
Et baignait de ses flots des canaux en ruine;
Puis un reste d'arceaux, en ellipse arrondi,
Calciné par les vents et les feux du midi,
Indiquait le pourtour d'un vieil amphithéâtre.
Sur un terrain couvert par une herbe jaunâtre,
De grands blocs de granit, par le temps respectés,
Offraient confusément aigles décapités,
Symboles, écussons d'origine romaine,
Où le palmier tenait un reptile à la chaîne.
Des larmes aussitôt coulèrent de mes yeux;
Je reconnus la terre où dormaient mes aïeux,
La terre où je vécus, où ma jeune paupière
Pour la première fois s'ouvrit à la lumière!
Terre où tout fut extrême, où le ciel et l'enfer
Croisaient leur influence et se mêlaient dans l'air;
Terre aux ardents amours, aux implacables haines,
Chère par mes plaisirs et surtout par mes peines!

Nemausus, enivrante et terrible cité,
La mort te force enfin à la tranquillité.
Tournant contre ton sein ta fureur homicide,
N'as-tu pas succombé par quelque suicide?
Tes enfants au pardon ont-ils pu consentir?
Se sont-ils embrassés avant que de mourir?
Et, prenant pitié d'eux à leur heure suprême,
Dieu de leur front a-t-il retiré l'anathème?
Frères! quoi qu'il en soit, paix à votre cercueil!
Unis ou séparés au fond de votre deuil,
Que la lutte sans fin que vous avez soufferte
Tourne à votre salut et non à votre perte!
Car plus d'un noble cœur chez vous a protesté;
Votre crime tenait de la fatalité.
Combien au fond de l'âme ont renié leurs pères
Pour leur avoir légué ces sanglantes colères!
Oh! puissiez-vous ensemble aux célestes séjours
Trouver enfin la paix qui vous fuyait toujours!

IV

L'Europe est sous mes yeux : retombés en ténèbres,
Ses peuples, exhumant des idoles funèbres,
Et de la loi d'amour déserteurs sans remord,
S'étaient venus rasseoir à l'ombre de la mort.
Et je vis des milliers de victimes humaines
Dont le sombre cordon s'étendait dans les plaines,

Deux à deux, tour à tour, présentant leurs seins nus
Aux sacrificateurs, dont les coups continus,
Sans relâche frappant leur ligne parallèle,
Entretenaient de sang une source éternelle,
Et faisaient vers les cieux sans cesse retentir
L'hymne de l'agonie et du dernier soupir.
Ces malheureux croyaient, par cet affreux mystère,
Conjurer la vengeance attachée à la terre.
Et je vis jusqu'où peut tomber l'esprit humain,
Quand de tes vérités il quitte le chemin,
O Christ! et, pour punir les coupables empires,
Quels coups tu sais frapper lorsque tu te retires!

V

Puis, je vis une ville aux immenses contours,
Océan de maisons, de palais et de tours :
Tous les peuples du monde étaient sous sa tutèle,
Et Dieu même semblait s'être courbé sous elle;
Elle avait sur la terre étendu les réseaux
De ses chemins formés par le fer ou les eaux,
Et, comme une araignée, en son avide joie,
De tout ce qui passait elle faisait sa proie.

Un ange tout à coup descend du haut de l'air;
Il portait dans sa main une lyre de fer,
Et, d'un doigt que crispait l'accès de la colère,

Il en faisait vibrer l'éclair et le tonnerre;
Et sa voix, ébranlant les célestes échos,
Sur la cité sans borne a fait tomber ces mots :

VI

« Toi dont la faim inassouvie
Dévore la plus noble chair,
Ville où toute doctrine impie
Se mêle et s'aspire avec l'air,
Gouffre où toute vertu s'abîme,
Murs dont l'histoire est un long crime,
O Babylone des cités,
Fille impudique dont la terre
Nourrit au prix de sa misère
Les odieuses voluptés;
Jusques à quand les voix impures
De tes valets harmonieux
Placeront-elles tes souillures
Parmi les lumières des cieux?
Dans ton orgueilleuse fortune
Si la louange t'importune
Ou t'affaisse dans le sommeil,
Reine blasée, ah! daigne entendre!
Les paroles qui vont descendre
Pourront te tenir en éveil.

Chez toi la raison criminelle,
Complaisante de tous les vents,

Pèse la sagesse éternelle
Dans la balance des savants!
La populace pervertie
Est en esclave assujettie
A de perfides coffres-forts,
Et n'offre sa main meurtrière
Qu'à ceux dont l'or incendiaire
Fait couler le vin à pleins bords.

La corruption effrénée
Fait un si rapide chemin,
Que le vice de la journée
Est la vertu du lendemain.
Ta main par la haine égarée
Brise toute image sacrée;
Car le Saint des saints t'est suspect.
Tes fils d'eux seuls sont idolâtres;
Tes filles pleurent au théâtre
Et partout ailleurs ont l'œil sec.
L'hymen usé par l'habitude
N'est qu'un monstrueux célibat
Qui souille de sa turpitude
Le lit de pourpre et le grabat.
L'or corrupteur de l'opulence
Va jusqu'aux bornes de l'enfance
Chercher de naïves beautés,
Et tes plumes calculatrices

Te diront ce que tes caprices
Consomment en virginités.

A qui subit le rang suprême
Tu mets un roseau dans la main,
Et tu tresses son diadème
Avec les ronces du chemin!
Devant un roi que tu gouvernes,
En souriant tu te prosternes
Et lui dis : Longs jours à César!
Et dans cette attitude vaine,
Tu ne te donnes pas la peine
De lui dérober ton poignard!

La cendre illustre, profanée,
Est le jouet de l'aquilon,
La pourpre se voit condamnée
Par la sentence du haillon.
A la voix de tribuns farouches
La mort sort de toutes les bouches,
Semblables à de grandes eaux,
Tes foules croissent et mugissent,
Et mille têtes retentissent
Sur la planche des échafauds.

Mais, comme un vautour se balance
Avant de se précipiter,
Bientôt la céleste vengeance

Sur tes murs viendra s'arrêter,
Et, secouant son aile avide,
S'abattra comme un trait rapide
Sur les réduits de tes forfaits :
Car Dieu frappe la tyrannie
Dans la gloire et l'ignominie,
Dans l'échoppe et dans le palais. »

VII

L'ange a dit et s'éloigne; et, de ces murs coupables,
Montent, comme un seul cri, mille cris lamentables :
Tours, dômes et frontons, prévoyant leur destin,
Comme l'intempérance après un grand festin,
Chancélent sur leur base, et le pavé des places
Se sillonne en tous sens de profondes crevasses.
Et chacun s'empressait de sortir de ces lieux,
La terreur sur le front et la mort dans les yeux,
Comme s'il existait un seul point sur la terre
Qui ne fût pas encor marqué par la colère.
Ainsi, quand le théâtre aux magiques accents
Abîme dans l'ivresse et l'esprit et les sens,
Si le rouge incendie à la gueule enflammée
Exhale tout à coup sa livide fumée,
L'assemblée, arrachée à son enchantement,
Du plaisir à l'effroi passe subitement.

Des foules tour à tour sous leurs flots submergées
Se hâtent d'envahir les portes engorgées,
Et, faisant pour sortir un homicide effort,
L'impitoyable peur donne et reçoit la mort,
Et mêle sa lugubre et déchirante plainte
Aux hurlements du feu qui dévore l'enceinte.

NOTES

DU CHANT HUITIÈME.

—

NOTE Ire.

Surtout quand tes enfants vers moi tournaient ces yeux
Où jadis mes pareils burent l'oubli des cieux.

(Page 149, vers 13 et 14.)

L'auteur ne se dissimule pas la fausseté de cette tradition des amours des anges pour les hommes; il ne l'a adoptée, comme tous les auteurs profanes qui en ont parlé, que parce qu'elle se prêtait merveilleusement à la poésie.

NOTE II.

D'une ville au cercueil arides ossements,
Où pour signe de vie erraient quelques flamants.

(Page 151, vers 5 et 6.)

Ces oiseaux, connus aussi sous le nom d'ibis rouges, habitent les bords de la Méditerranée, et surtout les plages qui avoisinent Nîmes. On les voit à certaine époque de l'année courir par bataillons dans les solitudes de Silvéréal.

NOTE III.

De grands blocs de granit par le temps respectés,
Offraient confusément aigles décapités.

(Page 151, vers 13 et 14.)

Il existe à Nîmes les restes de la frise d'un monument colossal, qu'on croit, vu l'endroit où ils ont été trouvés [1], avoir appartenu à un théâtre romain; cette conjecture a beaucoup de probabilités : les anciens plaçaient toujours le théâtre à côté de l'amphithéâtre, et quelquefois même ils les joignaient par des galeries. Ces fragments portent des aigles décapités, soit que la fureur des barbares se soit ruée sur ces insignes en haine du nom romain, soit que les têtes d'aigle étant tout à fait en saillie et détachées du massif de la pierre, elles aient plus facilement cédé à la destruction.

NOTE IV.

Symboles, écussons d'origine romaine,
Où le palmier tenait un reptile à la chaîne.

(Page 151, vers 15 et 16.)

Ce fut vers l'an 727 de Rome, que les vétérans qu'Auguste ramena des bords du Nil fondèrent la colonie nîmoise. Une médaille frappée à cette occasion rappelle, par une heureuse allégorie, l'Egypte vaincue. Un côté de cette médaille représente la tête d'Auguste couronnée de lauriers, et celle d'Agrippa portant une couronne rostrale; l'autre, un palmier avec une couronne suspendue à ses branches, et un crocodile enchaîné à son tronc, avec cet exergue : *Col..... nem.*, colonie nîmoise. C'est de ce dernier côté que Nîmes a emprunté les armoiries qu'elle possède encore.

[1] Près des Arènes, sous l'emplacement du Palais-de-Justice.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Dernière orgie. — Invocation à l'ange des premières amours. — Épisode — Dernier sacrifice.

I

Solitaire et porté sur les vagues des airs,
Je vois ainsi passer tous les peuples divers,
Mais par un mouvement si morne et si tranquille,
Que la terre parfois me semblait immobile :
Les uns levant au ciel leurs suppliantes mains,
Troupeaux terrifiés, allaient par tous chemins ;
Les autres, déployant une triste énergie,
Faisaient du dernier jour une dernière orgie.

Et je vis l'appareil d'un festin colossal
Dérouler le porphyre et l'or et le cristal.

A travers le parfum qui dans l'air s'évapore,
Des beautés aux seins nus y soulevaient l'amphore ;
Et d'autres, d'une lyre aux accords languissants,
Sur des couches de fleurs faisaient appel aux sens ;
Et l'ivresse couvrait, de ses ailes ardentes,
Des lointains vaporeux de têtes délirantes ;
Et tous, pour mieux tromper la crainte de leur cœur,
Faisaient monter vers Dieu ces blasphèmes en chœur :

« Le ciel, aux feux de son tonnerre,
Ne fera pas baisser nos yeux ;
Car nos plaisirs audacieux
Montent plus haut que sa colère.

Que le cristal brille dans notre main !
Joyeux convive et non triste prophète,
Que nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain !

L'âme ne demeure allumée
Qu'entre la fosse et le berceau,
Et le reste de son flambeau
N'aura pas même une fumée.

Que le cristal brille dans notre main !
Joyeux convive et non triste prophète,
Que nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain !

L'esprit, impuissante colombe,
Du bonheur des sens attristé,
Pour effrayer la volupté
Fit mentir la voix de la tombe.

Que le cristal brille dans notre main!
Joyeux convive et non triste prophète,
Que nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain!

Non, la mort n'a rien de farouche.
Amante aux fidèles amours,
O mes amis, c'est pour toujours
Qu'elle nous étreint sur sa couche.

Que le cristal brille dans notre main!
Joyeux convive et non triste prophète,
Que nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain!

Le vieux soleil sur notre tête
Versant toujours le même éclat,
Nous ennuyait; le calme plat
Tue aussi bien que la tempête.

Que le cristal brille dans notre main!
Joyeux convive et non triste prophète,
Que nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain!

Si le monde est dans sa ruine,
Lâchons la bride à nos désirs.
Que la chair mourant de plaisirs
Trompe la vengeance divine !

Que le cristal brille dans notre main !
Joyeux convive et non triste prophète,
Que nul ne mêle au vin de notre fête
L'amertume du lendemain ! »

II

Mais l'immense festin par degrés se dérobe,
Et j'ai sous mes regards un autre point du globe.
J'ai fatigué ma lèvre aux paroles de mort ;
Viens, ineffable esprit des amours sans remord,
Si, du beau ciel d'azur où son aile s'essaie,
Le ramier peut descendre à la voix de l'orfraie !
Toi qui changes au cœur du jeune homme naïf
La gaîté de l'enfance en un bonheur pensif,
Et qui, faisant tomber ton influence amie
Sur les vagues désirs de la vierge endormie,
Lui dévoiles, au jour de pudiques rayons,
L'objet mystérieux de ses illusions,
Et, lorsque le réveil arrive avec l'aurore,
Longtemps sous ses rideaux la fait rêver encore,
Ange de mon printemps, hâte-toi de venir !
Je ne te sens, hélas ! que par mon souvenir.

D'innocentes amours je veux tracer l'image :
Prête à mon vers farouche un suave langage,
Si toutefois ta douce et muette langueur
N'est pas plus éloquente à subjuguer le cœur,
Si tu ne penses point qu'en ton ciel diaphane
La parole flétrit et le regard profane.

Au versant d'un coteau qui charmait le regard
Même à travers un jour languissant et blafard,
Assis sous des palmiers qui se courbaient en dôme,
Un vieillard vénérable, une vierge, un jeune homme
Devisaient, et ce fut trois célestes rayons
Qui vinrent traverser mes sombres visions
Les symptômes affreux qui couvraient la nature
N'avaient rien altéré de leur calme figure.
Et j'abaissai mon vol ; et, sans en perdre rien,
Mon oreille attentive ouït cet entretien :

LE VIEILLARD.

« Bénissez, mes enfants, le Dieu qui vous enlève
Avant que votre amour ait achevé son rêve,
Et que de ses serments il se soit affranchi
A l'aspect d'une ride ou d'un cheveu blanchi !
Heureux qui, comme vous, abandonne la terre
Avant que d'en avoir sondé le noir mystère,
Et peut offrir au seuil des saintes régions

Une âme pleine encor de ses illusions !
Car toute lie, hélas ! se trouve au fond du vase,
Et l'homme est plus mauvais à sa dernière phase,
Et le remords, malgré tout ce qu'il a souffert,
N'offre souvent au ciel qu'un rebut de l'enfer.

LE JEUNE HOMME.

Au nom du Tout-Puissant tu parles, ô mon père,
Et nos amours devraient s'incliner et se taire.
Cependant, si mon cœur osait se révéler,
Ce ciel qu'à nos désirs tu viens de signaler
N'offre pas de bonheur que mon esprit comprenne
Au delà de celui dont mon âme était pleine.
Mon âme cherche en vain comment, dans l'avenir,
Ce qui la réfléchit aurait pu se ternir.
Ah ! mon amour était sans crainte et sans mélange :
Qu'avais-je à redouter des promesses d'un ange ?
Le ciel eût protégé cet ineffable accord.
Je n'en avais jamais ressenti de remord ;
Et, s'il faut écouter sa voix intérieure,
J'éprouvais qu'en l'aimant mon âme était meilleure.
Jamais, jamais mon front ne se prit à rougir
Des pures voluptés qu'elle me fit sentir.
Ainsi la sœur se livre aux caresses du frère
Et le cristal limpide aux jets de la lumière.
Oh ! s'il me faut bénir l'heure de son trépas,

Pourquoi Dieu me l'a-t-il accordée ici-bas?
Si ce n'était point là le bonheur, ô mon père,
Quelle félicité faut-il donc que j'espère?
Retrouverai-je au sein du céleste séjour
Cette extase ineffable où je puisais le jour,
Lorsque sa douce image occupait ma pensée
Et que de la revoir mon âme était bercée;
Surtout lorsque de loin je la voyais venir,
Et, moitié de moi-même, à moi se réunir?

LA JEUNE FILLE.

Oh! dites-nous, mon père, alors que tout succombe,
Si notre amour doit vivre au delà de la tombe?
Si son chaste lien, en passant par la mort,
Allait en d'autres lieux se renouer plus fort,
Je verrais le trépas avec indifférence.
Mon ciel sera toujours où sera sa présence;
Ce monde même, hélas! maudit, défiguré,
M'était presque avec lui le séjour éthéré.
Tout ce que la nature avait dans son naufrage
Perdu de voluptés était sur son visage;
Son aspect me rendait l'azur du firmament,
Tout ce que la campagne avait d'enchantement,
Les parfums qu'à la fleur le vent du soir dérobe,
La nuit silencieuse aux approches de l'aube,
Le bruit harmonieux qui, s'élevant des bois,

Semble aux rêves de l'âme accorder une voix.
Mon âme, loin de lui de force dépourvue,
Ne pouvait respirer ni vivre qu'à sa vue;
Et mes jours se liaient heureux à son destin,
Ainsi que la fraîcheur aux heures du matin,
La verdure au vallon, l'incarnat à la rose,
Et le mystère avec toute divine chose.
Ah! de tous les bienfaits que je reçus des cieux,
C'est celui que mon âme avait senti le mieux;
Et je mêlais toujours son nom à ma prière
Quand je me prosternais devant le sanctuaire...
Tant de bonté, Seigneur, m'avait fait croire en toi.
Mon amour fortuné croissait avec ma foi;
Et je disais : Le Dieu qui m'est si favorable
Entre les autres dieux est le seul véritable;
Et je m'applaudissais que ton culte, en ces lieux,
Eût à jamais détruit l'erreur de mes aïeux;
Et voilà maintenant que ta main me délaisse...
Mais, ô mon Dieu, pardon! pardon à ma faiblesse!
Si, pleine du bonheur que tu me fis sentir,
Je ne saurais plus haut élever mon désir!

LE VIEILLARD.

Ainsi l'homme, toujours plein de ses ignorances.
Tant qu'il n'a pas souffert ne croit point aux souffrances.
Et dans ce triste exil vivrait insoucieux
Dans un coupable oubli des délices des cieux!

Bornant à mi-chemin sa divine carrière,
Il prendrait pour le jour cette pâle lumière!
La créature seule occuperait son cœur...
Je suis prêt à chanter un hymne à la douleur,
Mon Dieu! voyant comment toute âme est aveuglée,
Si des rêves déçus ne l'ont point désolée,
Si ton bras généreux ne vient pas la meurtrir,
Afin que sa grandeur s'offre à son souvenir!
Attachés ici-bas par des chaînes fleuries,
Je n'eusse point troublé vos douces rêveries,
Mes enfants, si vos cœurs avaient reçu ce miel
Ainsi qu'un avant-goût des extases du ciel;
Mais, puisque vos regrets s'attachent à la terre,
Que vos yeux, en partant, regardent en arrière,
Permettez que j'apprenne à vos amours navrés
Que vous auriez maudit tout ce que vous pleurez.
De verdure et de fleurs d'abord luxuriante,
La route où vous marchiez vous paraissait riante;
Mais vous l'auriez bientôt vue, hélas! se flétrir,
Et jusques au désert par degrés aboutir.
Et la satiété, dont la fétide haleine
Empoisonne le fond de toute chose humaine,
Fût venue, éveillant en vous d'autres désirs,
Faire choir de vos mains la coupe des plaisirs;
Et vous vous seriez vus, dans le chemin plus sombre,
Courant après un vent et n'embrassant qu'une ombre,
Semblables à deux nuits cherchant à s'éclaircir,
A deux vides voulant l'un l'autre se remplir;

Et vos cœurs isolés dans leurs propres abîmes
Se fussent adressé des blasphèmes intimes;
Et leur déboire amer eût exécré le jour
Où la parole humaine a fait croire à l'amour.
Oh! tournez vos regards vers l'immortelle flamme
Dont l'infini répond à celui de votre âme!
Je ne vous dirai pas quel sera ce bonheur :
Mais la Toute-Puissance en doit être l'auteur;
L'inépuisable doit y donner sans mesure.
Ainsi donc que la soif du désir se rassure,
Et venez, mes enfants, au pied de son autel,
Perdre l'amour qui meurt dans l'amour immortel. »

III

A ces mots, le vieillard se lève de son siége,
Et, sortant des rameaux dont l'ombre le protége,
Avec le jeune couple, il indique à leurs yeux
Des nuages d'encens qui montaient vers les cieux,
Et du but odorant tous trois prenant la voie,
Arrivent, résignés et presque dans la joie,
Sur un sol hérissé de décombres des dieux
Dont le culte jadis déshonora ces lieux,
De temples à demi cachés dans la poussière
Et ceints par les cent bras de la ronce et du lierre.
Sur ces honteux débris du mensonge abattu,
Comme un vainqueur qui tient un pied sur le vaincu,
Un autel s'élevait au seul Dieu véritable.

Autour de ses degrés, une foule innombrable
Courbait le front à terre et se frappait le sein,
Au calice qu'un prêtre élevait dans sa main;
Et, faveur accordée à cette foi dernière,
Le vase étincela d'un cercle de lumière;
Et le pontife alors se tourna vers les siens,
Et, semblant s'affranchir des terrestres liens,
Les bras tendus, sur eux fit tomber ces paroles :
« Grâce te soit rendue, ô Christ, quand tu t'immoles!
Grâce te soit rendue, alors que mes enfants
D'une si longue nuit deviennent triomphants,
Et lorsque ta foi sainte en tous lieux se délabre,
D'avoir au milieu d'eux porté son candélabre
Quand des peuples grandis à sa sainte lueur
Sont replongés vivants dans la nuit de l'erreur!
Sous l'efficacité de la victime pure,
Dépouillez, mes enfants, tout reste de souillure.
Que le chrétien chez vous se complète : voilà
Que le temps est à terme, et le Seigneur est là!
C'est le dernier pardon qui descend sur la terre,
Par le pouvoir transmis à mon saint ministère.
Priez pour vous, pour moi : car, dans ces tristes jours,
L'instrument du ciel même a besoin de secours.
Si ma voix parmi vous apporta la lumière,
Payez-moi ce bienfait au prix de la prière,
Afin que, jusqu'au bout amenant son travail,
Le pasteur dans le ciel entre avec le bercail.
Hélas! avant la fin de l'instant qui commence,

Dieu peut-être aura clos l'ère de la clémence! »
Ainsi dit le pontife; et plus profondément
Le peuple s'inclina dans son recueillement,
Et resta si longtemps ployé dans la poussière,
Que je le croyais mort au sein de la prière.

NOTES

DU CHANT NEUVIÈME.

NOTE Ire.

Et dans ce triste exil vivrait insoucieux
Dans un coupable oubli des délices des cieux.

(Page 170, vers 24 et 25.)

Corneille s'est placé souvent dans cet ordre de pensées mystiques, en traduisant *le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes*. Cette traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que les immortels chefs-d'œuvre du père de la tragédie en France ont trop fait oublier, pourrait donner lieu, ce nous semble, à des études littéraires et poétiques d'un grand intérêt. Nous avons cru, quant à nous, y retrouver, dans bien des pages pleines d'élévation et de douceur, l'auteur du sublime monologue de Polyeucte comparant la fragilité de la gloire humaine et des biens d'ici-bas avec l'éternelle réalité des biens de l'autre vie.

La pensée que nous reproduisons ici est au fond des deux stances suivantes :

Faut-il que cette vie, en soi si misérable,
Ait toutefois un tel attrait,
Que le plus malheureux et le plus méprisable
Ne l'abandonne qu'à regret?

Que, s'il était au choix de notre âme insensée
De languir toujours dans ces lieux,
Nous traînerions nos maux sans aucune pensée
De régner jamais dans les cieux.

Lâches, qui sur nos cœurs aux voluptés du monde
Souffrons des progrès si puissants,
Que rien n'y peut former d'impression profonde,
S'il ne flatte et charme nos sens.

(CORNEILLE, *Imitation de Jésus-Christ.*)

NOTE II.

Courbait le front à terre et se frappait le sein,
Au calice qu'un prêtre élevait dans sa main.

(Page 173, vers 2 et 3.)

Ici, le poète, sous l'effroi que lui cause la ruine du monde, ne pouvait s'arrêter à décrire complaisamment tout ce qu'il y a de poétique dans les détails des cérémonies de la messe. Faire ressortir au contraire des flots de poésie des moindres détails du culte chrétien, était le but direct du chantre du christianisme. Le lecteur retrouvera ici avec bonheur la description de la messe par M. de Châteaubriand.

« Supposons, dit-il, que la messe soit une cérémonie antique dont on trouve les prières et la description dans les jeux séculaires d'Horace, ou dans quelques tragédies grecques : comme nous ferions admirer ce dialogue qui ouvre le sacrifice chrétien !

℣. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu.*

℟. *Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Faites luire votre lumière et votre vérité; elles m'ont conduit dans vos tabernacles et sur votre montagne sainte.*

℟. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô Seigneur mais mon âme, d'où vient ta tristesse, et pourquoi me troubles-tu?*

℟. *Espérez en Dieu, etc.*

Ce dialogue est un véritable poème lyrique entre le prêtre et le catéchumène : le premier, plein de jours et d'expérience, gémit sur la misère de l'homme pour lequel il va offrir le sacrifice; le second, rempli d'espoir et de jeunesse, chante la victime par qui il sera racheté.

Vient ensuite le *Confiteor*, prière admirable par sa moralité. Le prêtre implore la miséricorde du Tout-Puissant pour le peuple et pour lui-même.

Le dialogue recommence.

℣. *Seigneur, écoutez ma prière!*

℟. *Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.*

Alors le sacrificateur monte à l'autel, s'incline, et baise avec respect la pierre qui, dans les anciens jours, cachait les os des martyrs.

Souvenir des catacombes.

En ce moment le prêtre est saisi d'un feu divin : comme les prophètes d'Israël, il entonne le cantique chanté par les anges sur le berceau du Sauveur, et dont Ezéchiel entendit une partie dans la nue.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre! Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, Roi du ciel, dans votre gloire immense! etc. »

L'épître succède au cantique. L'ami du Rédempteur du monde, Jean, fait entendre des paroles pleines de douceur, où

le sublime Paul, insultant à la mort, découvre les mystères de Dieu. Prêt à lire une leçon de l'Évangile, le prêtre s'arrête, et supplie l'Éternel de purifier ses lèvres avec le charbon de feu dont il toucha les lèvres d'Isaïe. Alors les paroles de Jésus-Christ retentissent dans l'assemblée : c'est le jugement sur la femme adultère; c'est le Samaritain versant du baume dans les plaies du voyageur; ce sont les petits enfants bénis dans leur innocence.

Que peuvent faire le prêtre et l'assemblée, après avoir entendu de telles paroles? Déclarer sans doute qu'ils croient fermement à l'existence d'un Dieu qui laissa de tels exemples à la terre. Le symbole de la foi est donc chanté en triomphe. La philosophie, qui se pique d'applaudir aux grandes choses, aurait dû remarquer que c'est la première fois que tout un peuple a professé publiquement le dogme de l'unité d'un Dieu : *Credo in unum Deum.*

Cependant le sacrificateur prépare l'hostie *pour lui, pour les vivants, pour les morts.* Il présente le calice : « *Seigneur, nous vous offrons la coupe de notre salut.* » Il bénit le pain et le vin. « *Venez, Dieu éternel, bénissez ce sacrifice.* » Il lave ses mains.

« *Je laverai mes mains entre les innocents..... Oh! ne me faites point finir mes jours parmi ceux qui aiment le sang.* »

Souvenir des persécutions.

Tout étant préparé, le célébrant se tourne vers le peuple, et dit :

« *Priez, mes frères.* »

Le peuple répond :

« *Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice.* »

Le prêtre reste un moment en silence, puis tout à coup annonçant l'éternité : *Per omnia sæcula sæculorum,* il s'écrie :

« *Élevez vos cœurs!* »

Et mille voix répondent :

« *Habemus ad Dominum : Nous les élevons vers le Seigneur !* »

La préface est chantée sur l'antique mélopée ou récitatif de la tragédie grecque; les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Anges et les Séraphins sont invités à descendre avec la grande victime, et à répéter avec le cœur des fidèles, le triple *Sanctus* et l'*Hosannah* éternel.

Enfin l'on touche au moment redoutable. Le *canon*, où la loi éternelle est gravée, vient de s'ouvrir : la consécration s'achève par les paroles mêmes de Jésus-Christ. « *Seigneur*, dit le prêtre en s'inclinant profondément, *que l'hostie sainte vous soit agréable comme les dons d'Abel le juste, comme le sacrifice d'Abraham notre patriarche, comme celui de votre grand-prêtre Melchisédech. Nous vous supplions d'ordonner que ces dons soient portés à votre autel sublime par les mains de votre ange, en présence de votre divine majesté.* »

C'est alors que le sacrifice s'accomplit, et, comme le dit le poète, que le prêtre élève le calice au-dessus de sa tête, demandant à Dieu que le sang de Jésus-Christ garde son âme pour la vie éternelle.

NOTE III.

Et lorsque ta foi sainte en tout lieu se délabre,
D'avoir au milieu d'eux porté son candélabre.

(Page 173, vers 12 et 13.)

Dans le *livre des révélations* de saint Jean, Dieu adresse des reproches à sept évêques d'Asie, que le prophète évangéliste désigne par le nom d'*anges* de leurs *églises*.

Il dit à l'ange de l'église d'Éphèse :

« Souviens-toi donc d'où tu es tombé, et fais pénitence, et re-
« prends tes premières œuvres : sinon je viendrai bientôt à toi,
» et si tu ne fais pénitence, je transporterai ailleurs ton candéla-
» bre. »

(*Apocalypse*, chap. 2, verset 5.)

« Lorsque la lumière de l'Évangile cesse quelque part, elle ne s'éteint pas pour cela; mais elle est transportée ailleurs, et passe seulement d'un peuple à un autre. » (Bossuet.)

Qui ne connaît les pages éloquentes, je dirais presque bibliques, qu'a inspirées à Fénelon la pensée effrayante de ce cercle de vocations et de réprobations des peuples, dans lequel semble se mouvoir la vérité catholique, selon certaines lois mystérieuses de la grâce ?

« Jetez, mes frères, s'écrie l'archevêque de Cambrai, jetez des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes, comme le soleil. Que sont-elles devenues ces fameuses églises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avaient d'innombrables sous elles ? C'est là que pendant tant de siècles les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs, et prononcé ces oracles qui vivront éternellement ; c'est là que régnait avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre était arrosée du sang des martyrs; elle exhalait le parfum des vierges; le désert même florissait par ses solitaires ; mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissaient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là maintenant sont les cavernes inaccesibles des serpents et des basilics.

» Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étaient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendait son explication de la bouche d'Augustin? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

« Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le siècle passé ! l'Angleterre, rompant le sacré lien de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

« L'Église, il est vrai, répare ces pertes : de nouveaux enfants, qui lui naissent au delà des mers, essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus; mais l'Église a des promesses d'éternité, et nous,

qu'avons nous, mes frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds? Le fleuve de la grâce ne tarit point, il est vrai; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire; elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs.

« Que ferait plus longtemps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner? Lâches et indignes chrétiens, par vous le christianisme est avili et méconnu; par vous le nom de Dieu est blasphémé chez les Gentils; vous n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de la maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-Christ.

. . . . . .

« Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ! O Évangile! est-ce là ce que vous enseignez? O foi chrétienne! vengez-vous; laissez une éternelle nuit sur la face de la terre, de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité.

. . . . . .

« Le flambeau de l'Évangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu? »

CHANT X.

ARGUMENT.

Mort de la mort. — La trompette dernière. — Dissolution des globes. — Le néant. — Épilogue.

I

Et vers le ciel, tandis que, de ces solitudes,
Le murmure fervent des saintes multitudes
Montait, je vis venir du bout de l'horizon
Un spectre dont les pas noircissaient le gazon,
Et qui faisait tomber au vent de son passage
Ce qui restait encore aux forêts de feuillage.
Son haleine atteignant les oiseaux dans leur vol
Les faisait comme un plomb tomber morts sur le sol;
Et son ombre fétide, en passant sur les ondes,
Changeait leurs habitants en cadavres immondes
Roulant au gré des vents et des flots corrompus,
Ainsi que les débris de navires rompus;

Et je vis une faux d'une longueur extrême
Qui devant lui marchait et fauchait d'elle-même;
Et tout ce qui vivait tombait sous son tranchant,
L'ivraie et le bon grain, le juste et le méchant;
Et, cité par cité, royaume par royaume,
Le moissonneur terrible enlevait jusqu'au chaume.

II

Sa tâche est achevée; et, gravissant un mont,
Il dit en promenant ses yeux sur l'horizon :
« Je n'aperçois plus rien dans l'immense étendue;
Sur tout ce qui vivait ma main s'est étendue;
Tous les enfants d'Adam ont subi mon pouvoir,
Au gouffre du tombeau mon bras les a fait choir.
Ainsi que de son fouet un pasteur implacable
Précipite un troupeau dans la nuit de l'étable,
Mon glaive a moissonné de l'un à l'autre bout;
Sur le monde désert je suis seule debout.
Aujourd'hui ma puissance arrive jusqu'au faîte...
Mais quoi?... ma rage encor n'en est pas satisfaite!
Ma victoire m'effraie et me coûtera cher :
Je sens ma faim renaître et n'ai plus que ma chair...
Dilemme sans pitié, je n'ose te poursuivre!
Ce n'était qu'en tuant que la Mort pouvait vivre.
Si la vie immolée était mon aliment,
Ma dernière victime est mon dernier moment.

Toi dont j'ai trop servi la colère divine,
Tu vas donc me mêler à la grande ruine.
Comme tu l'as voulu dans ton courroux ardent,
Décharné jusqu'aux os sous l'effort de ma dent
Je te livre ce monde... et, pour ma récompense,
Je me trouve forcée à subir ma puissance!
Pour m'y voir consumer j'aurais dressé l'autel!
Et la mort tomberait au-dessous du mortel!
Ah! sans peine à la mort les mortels pouvaient croire;
Mais, la mort pour la Mort est un affreux déboire!
Je ne pouvais jamais dissoudre que leur corps.
Leur esprit en riant trompait tous mes efforts;
Ils mouraient pour revivre, et je meurs tout entière
Avec les vains débris de l'inerte matière!
Que dis-je? leur chair même, hélas! ne peut mourir,
Son réveil dans les cieux va bientôt retentir.
Et moi?... moi, je vais être une chose inconnue!
Puissance de mon nom, qu'êtes-vous devenue?...
Que mon être au néant ne soit pas condamné,
Jéhova! donne-moi la faveur du damné.
L'enfer, non le néant... l'enfer est une vie...

Mais, je le sens, il faut que ma fureur s'expie :
Mes vœux dépasseraient ton pouvoir souverain
Et doivent expirer contre ton ciel d'airain.
La mort ne peut pas être une chose qui dure,
Et l'essence éternelle est loin de ma nature.

L'arrêt qui me condamne est inscrit dans mon nom;
Et ma douleur n'a pas même une illusion!
Oh! qui me donnera des paroles amères
Pour dire jusqu'où va le puits de mes misères?
Horreur! j'ai beau tourner, retourner mon destin,
Je ne puis rencontrer qu'une impuissante fin,
Une énigme sans clef, une implacable impasse
Où toujours je me fuis et me vois face à face...
Tous les gémissements qu'exhalent mes douleurs
Retombent sur ma tête en funèbres vapeurs,
Et, tâtant dans la nuit du piége où je succombe,
Ma main ne peut toucher que les murs de ma tombe...
Ardeur de me tuer, horreur d'y consentir,
Votre lutte est trop longue et je veux en finir!

Écueil des premiers jours, vieux serpent, ô mon père!
Toi par qui le péché m'engendra sur la terre,
Viens assister ta fille au moment de mourir
Et sois le seul témoin de son dernier soupir;
Car j'ai cette douceur, dans mon malheur extrême,
Que nul ne jouira de mon heure suprême;
Je ne puis évoquer d'autre appui que le tien,
Ma chute pour toi seul ne peut pas être un bien. »

Elle dit, et consomme enfin son suicide;
Tel l'insecte hideux hôte de l'ombre humide,
Quand un cercle de feu le retient en prison,
Se pique de son dard et meurt de son poison.

III

Hors les pulsations que donnaient mes artères,
Je n'entendis plus rien aux cieux et sur les terres.
Dans le cercle sans fin de leur immensité
Tout n'était que silence et qu'immobilité :
Avant que l'ouragan en sursaut se réveille,
Ainsi dans la stupeur la nature sommeille,
Et l'air qui doit briser le vieux tronc de l'ormeau
Ne fait pas remuer la plume d'un oiseau.

Mais, entre le ciel morne et la terre muette,
Sept esprits dont chacun portait une trompette
Apparaissent ; au son qu'ils firent retentir,
Je vis que les tombeaux cesseraient de dormir.
Et j'entendis après ces puissantes paroles,
Dont l'éclat fit ouïr la surdité des pôles :

« Qu'à la mort de la mort, par un second hymen,
La matière et l'esprit se redonnent la main.
Quel que soit votre lit, sortez, restes de l'homme ;
Quand vous seriez broyés et réduits à l'atome,
Quand, esclaves passifs des lois des changements,
Vous seriez confondus à tous les éléments,
Quand vous seriez au fond des liquides domaines,
Quand le bloc de granit vous aurait dans ses veines,
Quand les vents du trépas contre vous irrités

Aux bornes du néant vous auraient emportés !
La voix qui vous appelle est celle qui pénètre
Au fond de ce qui fut et de ce qui doit être ;
Et le maître du rien aussi bien que du tout
Est celui qui vous dit de vous lever debout. »

Et la terre et les mers entr'ouvrant leurs entrailles
Mirent à découvert leurs vieilles funérailles ;
Et la chair et l'esprit ranimèrent ces os :
Quand, troublant des marais le lugubre repos,
A l'haleine du sud le roseau se remue,
Des flots de moucherons obscurcissent la nue ;
Leurs myriades vont où les pousse le vent ;
Ainsi le genre humain, redevenu vivant,
Par le souffle divin voit emporter ses races.
Pendant qu'elles flottaient d'espaces en espaces,
Devant elles soudain les cieux se sont ouverts ;
Leur nuage resta suspendu dans les airs,
Et, debout, sur le seuil du céleste royaume,
Je vis l'Emmanuel, le Christ, le Fils de l'homme,
Non pas tel qu'il était sous les voiles mortels,
Jetant les fondements de ses premiers autels,
Alors que sur les bords du lac de Galilée
Toute douleur par lui se trouvait consolée ;
Non pas tel qu'on le vit, dans un triste abandon,
Pour tous ses ennemis implorant le pardon ;
Mais terrible, et le front dardant une lumière
Où l'ire du Très-Haut éclatait tout entière.

Dans les cœurs ténébreux son rayon introduit
Du crime de chacun illumina la nuit :
Chacun lit au grand jour les forfaits de son frère ;
Malgré lui le méchant est devenu sincère,
Et, devant le grand juge, il pressent éperdu
Que quiconque osa trop doit se voir confondu.
Abjurant sa clémence et gardant sa justice,
Le Christ dit : « Le remords cesse d'être propice. »
Et, sur les flots mêlés du pâle genre humain,
Il étend une croix qu'il tenait à la main ;
Et cette foule en deux aussitôt se sépare ;
L'une s'élève au ciel, l'autre plonge au Tartare ;
Et du Fils du Très-Haut la voix reprit soudain :

« Vous tous à qui ma loi fut révélée en vain,
Allez brûler, maudits, qui, dans le misérable,
M'avez toujours foulé d'un pied inexorable ;
Vous qui, chez vos pareils n'absolvant aucun tort,
Gardiez la haine au cœur comme on garde un trésor,
Et qui faisiez entrer, comme un bien nécessaire,
Dans vos félicités le deuil de votre frère !
Allez brûler !... Et vous, vous dont le cœur clément
Ne s'endormit jamais sur un ressentiment,
Ames que mon amour fit vivre dans les autres,
Et qui, des maux d'autrui faisant toujours les vôtres,
Sur l'épaule du pauvre et sur ma nudité
Jetâtes le manteau de votre charité,

Entrez dans l'ineffable et l'éternelle vie !
A ses félicités le Seigneur vous convie !.. »

Et j'entendis, de l'une et l'autre profondeur :
« Rochers, écrasez nous ! — Soyez béni, Seigneur ! »

IV

La matière à son tour entendit la menace ;
Les sept esprits ailés ont regonflé leur face,
Et leur souffle puissant fait revibrer l'airain.
Le globe a répondu par un bruit souterrain,
Et, de sa propre voix sonnant sa dernière heure,
Il vomit par torrents sa lave intérieure.
Son flot rouge se mêle au vaste océan bleu ;
Et j'entendis rugir et les eaux et le feu ;
Et je vis une lutte, un ouragan étrange,
De flammes et de flots effroyable mélange ;
A peine un élément est près de triompher
Que l'autre se relève afin de l'étouffer ;
Et sous leurs longs efforts l'un l'autre se dévorent,
Et d'épais tourbillons dans les airs s'évaporent :
Tels, dans l'amphitéâtre, aux yeux épouvantés,
De leur queue excitant leurs flancs ensanglantés,
Deux forts lions, ruant crinière sur crinière,
De leur ardent combat font monter la poussière.

Mais du foyer central la lave sort encor,
L'emporte enfin sur l'onde et donne à tout la mort.
Ainsi, quand un vaisseau se rompt dans sa poitrine
Sous l'effort douloureux de la toux qui s'obstine,
Le phthisique appuyé sur un bras languissant
Exhale à gros bouillons sa vie avec son sang,
Et n'offre, retombé sur son lit mortuaire,
Qu'un cadavre où les vers n'ont presque rien à faire.

Et la terre n'est plus qu'un reste inanimé,
Que le bâton noirci d'un flambeau consumé,
Qu'une tête de mort par le temps décharnée,
Dans un funèbre enclos gisant abandonnée,
Et qui ne montre plus que des vides affreux,
Où brillait le sourire et flamboyaient les yeux.

Et les cieux sur ma tête ont repris leur délire ;
Et la loi du hasard seule s'y faisait lire ;
Leur cantique, tournant à la confusion,
Au dire de l'athée aurait donné raison.

Pareils à des oiseaux dont une main cruelle
Aurait anéanti la vivante prunelle
Et qui, livrés aux airs, dans leur vol ténébreux,
S'embarrassent de l'aile et se choquent entre eux,
Tous les astres, privés de leurs célestes guides,
N'ont plus le souvenir de leurs routes splendides,
Se heurtent dans l'espace, et volant en éclats

Remplissent les échos d'un immense fracas.
Et ceux qui résistaient dans ce choc étaient comme
Des coursiers haletants dans le vaste hippodrome,
Qui, tout vainqueurs qu'ils sont, s'affaissent épuisés,
Sur les restes des chars que leur course a brisés.
Je distinguais à peine à travers la poussière
Quelques reflets mourants d'un reste de lumière ;
La cendre d'un soleil dans le sombre lointain
Fumant encor, semblable au flambeau qui s'éteint ;
Par la mort endormie une triste planète
Flottant, comme un noyé que l'Océan rejette

Mais, du plus loin des cieux un souffle est déchaîné,
Et dans son cours terrible il a tout entraîné ;
Fleuve dont les débris du ciel forment les ondes,
Cataracte roulant les cadavres des mondes,
Qui précipite tout dans un gouffre béant
Au bord duquel je vis un fantôme géant
Debout, les bras croisés, la paupière charmée
De la création dans le rien abîmée ;
Et, voyant tout tari, sa bouche dit trois fois :
« Je fus longtemps banni, mais je reprends mes droits. »
C'était le vieux Néant rentrant dans sa puissance.
Et tout fut aussitôt ombre, vide, silence.

ÉPILOGUE.

Et mon rêve se rompt à force de terreur :
Je m'éveille baigné d'une froide sueur;
Et je me ressouvins que, par la pénitence,
Ninive fit jadis révoquer sa sentence,
Et m'écriai : Seigneur, reste encor parmi nous,
Ne livre pas le monde à ton dernier courroux;
Car sa raison superbe, avouant sa défaite,
Commence à s'effrayer de la nuit qu'il s'est faite,
Mais chacun de ses fils, pour sortir du trépas,
Sur le bord de sa fosse appuie en vain les bras.
Viens leur tendre la main et dénouer leurs langes :
Qu'ils recouvrent la vie et chantent tes louanges !
Puise des jours de plus dans ton éternité
Et donne-les au temps qui semble être arrêté,
Pour que le vieil Adam se purifie encore
Et s'offre moins coupable à sa dernière aurore.

NOTES

DU CHANT DIXIÈME.

NOTE Ire.

Je n'aperçois plus rien dans l'immense étendue :
Sur tout ce qui vivait ma main s'est étendue.

(Page 185, vers 9 et 10.)

Toute cette tirade n'est que le développement de ces mots de l'Écriture : « O mort, où est ta victoire ? et qu'as-tu fait de ton aiguillon ? »

NOTE II.

Écueil des premiers jours, vieux serpent, ô mon père,
Toi par qui le péché m'engendra sur la terre.

(Page 187, vers 15 et 16.)

Le Seigneur, dit le sage, n'a point fait la mort, car le règne de l'enfer n'était point au commencement sur la terre. L'homme en sortant des mains de Dieu ne se sentait travaillé par aucun principe de corruption. S'il fût demeuré obéissant,

la mort lui eût été un mal à jamais inconnu, et l'incorruptibilité de son âme passant à son corps, on eût vu l'immortalité compagne inséparable de l'innocence. Adam, après avoir accompli les commandements du Seigneur, serait parvenu au séjour céleste, non par la route du tombeau, mais comme Enoch, par un ravissement.

NOTE III

Qu'à la mort de la Mort par un second hymen,
La matière et l'esprit se redonnent la main.

(Page 188, vers 15 et 16

Il y a eu de nos jours des philosophes humanitaires qui voulaient, disaient-ils, réhabiliter la chair, comme si le christianisme l'avait anathématisée, comme si, par la promesse de la résurrection de l'homme en corps et en esprit, il ne l'avait pas immortalisée et rendue en quelque sorte participante de la nature céleste. Ses désirs n'ont pas même été proscrits, ils ont été seulement réglés, et ces salutaires restrictions tournent au bénéfice de ses jouissances. C'est de là qu'est née la pudeur, sans laquelle il n'y a point d'amour, j'allais presque dire point de voluptés; le vice même est de cet avis. Mais en de pareilles matières on ne peut pas tout dire; le libertinage est là avec son rire stupide pour accueillir vos paroles, ou, chose plus malheureuse, pour les interpréter à contre-sens et les tourner contre la vertu.

NOTE IV.

Mais du foyer central la lave sort encor,
L'emporte enfin sur l'onde et donne à tout la mort.

(Page 192, vers 1 et 2.)

Les dogmes de la fin du monde, d'un lieu de purification temporaire, du jugement dernier, et d'une éternité soit de

peines, soit de récompenses, sur lesquels roule toute l'action du poème, se retrouvent dans les traditions primitives de tous les peuples. Il faut de toute nécessité remonter à l'enseignement positif que Dieu donna à la race humaine dès les premiers jours de la création, pour en expliquer l'origine. Cette perpétuité et cette universalité de traditions sont particulièrement remarquables au sujet de l'embrasement final du monde, croyance qui n'a pu trouver de première donnée ni dans la raison, ni dans la physique. — Écoutons d'abord la tradition chrétienne et catholique, la seule sans mélange d'erreur, toujours orthodoxe, toujours pure :

« Or, le jour du Seigneur viendra comme un volcan, et alors, au milieu du bruit d'une grande tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront ; et la terre, avec tout ce qu'elle renferme, sera consumée par le feu [1]. »

Écoutons maintenant les peuples dispersés sur la face du globe :

Les Juifs : — « Les enfants de Seth ont annoncé que l'univers sera détruit par le feu [2]. »

Les Égyptiens : — « Le monde est périssable. Il arrivera de grandes exterminations d'hommes par le feu [3]. »

Les Perses : — La fin du monde arrivera par la chute d'un astre sur la terre. La chaleur du feu fera fondre les montagnes et les métaux qu'elles renferment. Ces métaux en liquéfaction se répandront comme un vaste fleuve [4]. »

Les Chinois : — « A la neuvième heure du grand jour (qui se compose de milliers d'années), il y aura une perturbation qui fera retomber l'univers dans le chaos d'où il est sorti [5]. »

[1] Saint Pierre, épît. 2, chap. 3, v. 10.

[2] Josèphe, *Antiquités judaïques*, l. 1, c. 2.

[3] Aristagoras, cité par Diogène Laerce, et paroles d'un prêtre de Saïs, dites à Solon et rapportées par Platon, Timée.

[4] *Zend-Avesta, Vendidad-Sad*, hâ 30.

[5] Longobardi, missionnaire en Chine, *Traité sur quelques points de la religion chinoise*

Les Indiens : — « Les mondes ont été fixés dans leurs places, pour y rester jusqu'à la grande dissolution. Les mers seront un jour desséchées, les montagnes s'écrouleront, l'étoile polaire changera de lieu, le soleil et la lune s'obscurciront, un feu consumera tous les globes, les réduira en cendre [6]. »

Les Tartares du Thibet : — « La mer et les fleuves se dessécheront, et la terre sera détruite par le feu [7]. »

Les Grecs : — « Il viendra, il viendra ce temps où l'air enflammé vomira un torrent de feu ; et la flamme dévorante embrasera avec fureur toutes les choses terrestres et aériennes [8]. »

Les Romains : — « Un temps viendra où la mer, la terre et les cieux brûleront, et où la masse du monde sera la proie des flammes. Le monde est destiné à un bûcher auquel les astres n'échapperont pas [9]. »

Les Celtes : — « Un jour, disent les druides, le feu et l'eau envahiront le monde [10]. »

Les Scandinaves : — « A la fin des temps, le soleil et la lune seront dévorés... Les étoiles tomberont du ciel... Le monde entier sera brûlé [11]. »

Les Turcs : — « Un jour la terre sera ébranlée ; les montagnes réduites en poussière deviendront le jouet des vents... Le soleil sera couvert de ténèbres, les étoiles se détacheront du firmament, les mers s'enflammeront [12]. »

Les Mexicains et les Péruviens croient aussi, selon Lopez de Gomara, à la conflagration future du monde; et l'on trouve chez

6 Le *Shaster beelang*, cité par Parraud, p. 106, et l'*Oupnek'hat*, traduction de M. Lanjuinais.

7 Bergmann exposant la théologie mongole; voyage cité dans le tome 3 du *Journal asiatique*.

8 Vers de Sophocle conservés par saint Clément d'Alexandrie; *Stromates*, l. 5, n. 14.

9 Ovide, *Métamorphoses*, l. 1 ; et Lucain, *Pharsale*, l. 7, v. 812.

10 Strabon, *Géographie*, l. 4.

11 L'*Edda*, livre sacré des Islandais.

12 Le *Coran*, ch. 73 et 81.

les sauvages dont Lafiteau a décrit les mœurs, des vestiges d'une semblable croyance.

Les anciens pythagoriciens plaçaient le feu dans le centre ou dans le milieu du monde, par la raison que c'est l'élément dans lequel tout le reste sera dissous, et qu'il restera éternellement. (Swinden, p. 132.)

Les vers sibyllins décrivent ainsi la fin du monde : « Alors un torrent de feu tombera du ciel, et avec son courant impétueux il détruira tout, la terre, le grand océan, les lacs, les fleuves et les fontaines ; les cieux et les étoiles qui sont dans le firmament perdront leur beauté, leur lumière ; et les astres, détachés du ciel, tomberont. »

Sénèque le philosophe et d'autres stoïciens pensèrent et enseignèrent la même chose : « Les étoiles s'entreheurteront les unes les autres, et le monde entier étant en feu, tout ce qui est maintenant dans un ordre admirable sera alors consumé par les flammes. » (Senec., *De consolat. ad mart.* c. 26.)

NOTE V.

Et tout fut aussitôt ombre, vide et silence.

(Page 193, vers 23.)

Quand les bornes fixées par Dieu à la vie des mondes et inconnues aux mortels seront atteintes, alors surviendront d'immenses et lugubres catastrophes. L'univers tombera dans une épouvantable agonie. Les soleils et les planètes s'entrechoqueront. Le bras de l'Éternel brisera les uns contre les autres. Les mers de feu que celles-ci recèlent dans leurs entrailles s'épancheront de toutes parts. Un incendie général embrasera les mondes, les dévorera comme de la paille. Tout sera détruit, fracassé, consumé.

Tout aura passé, hormis la religion, qui s'envolera vers les cieux, d'où elle est descendue, pour rendre compte à l'Éternel

de l'accueil qu'elle aura reçu de chacun de nous ici-bas. Alors s'ouvriront les assises de l'univers. A la voix du Tout-Puissant les cendres des morts se ranimeront Toute créature humaine viendra comparaître devant le souverain juge. Il sera fait une solennelle manifestation des consciences. Puis la justice divine prononcera ses irrévocables arrêts. Par là sera fixé pour toujours le sort de chacun de nous. Dèslors plus d'épreuves, plus d'expiations, plus de changement. Le ciel ou l'enfer, la félicité ou la souffrance, à jamais, sans vicissitudes, sans variations, sans fin.

Que fera des ruines de l'univers la Sagesse éternelle? On l'ignore sur la terre, car la religion ne l'a pas dit aux mortels. Peut-être la parole du Créateur, cette parole toute-puissante qui doit rendre la vie aux cendres des morts, reconstruira-t-elle, avec les débris des anciens globes, de nouveaux mondes, pour y placer encore des êtres vivants, et y faire parcourir à des créatures susceptibles de mérite une carrière morale. Peut-être aussi ces vastes ruines seront-elles laissées en proie à la fureur des flammes, et les réprouvés bannis dans cet abîme de désolation [1]. (*La Religion constatée universellement*, t. 2. p. 448.)

[1] C'est l'opinion du docteur Moore : *Le grand mystère de la Divinité*, l. 6, ch. 9.

FIN.